

FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME

**INSPIRATION ET VÉRITÉ
DE L'ÉCRITURE SAINTE**

Actes du Forum

SENS, 22-23 FÉVRIER 2020



Famille Missionnaire
de Notre-Dame

© 2020, Famille Missionnaire de Notre-Dame, Saint Pierre de Colombar
Inspiration et vérité de l'Écriture Sainte
Actes du forum de Sens, 22-23 février 2020

SOMMAIRE

<i>Sommaire</i>	3
L'Écriture Sainte et la vérité	5
« Je suis la Vérité » – « Ta Parole est Vérité ».....	7
I. La Révélation, manifestation personnelle de Dieu.....	7
II. Le dépôt révélé.....	10
III. Transmettre la Révélation : Écriture, Tradition, Magistère.....	12
Conclusion.....	16
<i>L'Écriture sainte peut-elle se tromper ?</i>	17
I. Foi et raison : une opposition irréductible ?.....	18
II. Erreurs et vérité de l'Écriture sainte.....	20
Conclusion.....	24
<i>Le Christianisme est-il une religion du Livre ?</i>	25
I. Y a-t-il d'autres écrits sacrés que la Bible ?.....	25
II. Le Christianisme est-il une religion du Livre ?.....	28
Conclusion.....	29
La Bible, une parole divine et humaine	31
<i>L'Écriture Sainte est inspirée par Dieu</i>	33
I. Existence de l'inspiration.....	34
II. Nature et définition de l'inspiration.....	36
III. Quelques exemples pour montrer que l'hagiographe écrit aussi en fonction de sa personne.....	38
Conclusion.....	40
<i>Le Dieu de l'Ancien Testament est-il le même que celui du Nouveau Testament ?</i>	41
Introduction.....	41
I. Pourrait-on rejeter l'Ancien Testament ?.....	42
II. Comment donner une bonne interprétation ?.....	45
Conclusion.....	48
<i>Peut-on croire à l'historicité des Évangiles ?</i>	49
Introduction.....	49
I. L'enjeu de la question.....	49
II. Ce qu'enseignent l'Église et sa tradition.....	53

III. Quelques raisons de croire à l'historicité des évangiles.....	54
Conclusion.....	58

La crise de l'exégèse : comment en sortir ? 61

<i>La crise de l'exégèse biblique, de M. Luther à nos jours.....</i>	<i>63</i>
I. Une révolution appelée Martin Luther.....	64
II. La naissance de l'exégèse historico-critique et ses équivoques.....	65
III. L'histoire de l'évolution de l'exégèse en quelques jalons.....	69
Conclusion.....	71
<i>La Réponse de Benoît XVI à la crise de l'exégèse : l'herméneutique de la Foi. 73</i>	
Introduction.....	73
I. La critique historique est-elle valable pour étudier la Bible ?.....	74
II. Lire l'Écriture dans la foi de l'Église.....	78
III. Le dogme : une simplification de l'Écriture.....	84
Conclusion.....	87
<i>La crise de la catéchèse : la réponse de M. G. Soulages et de notre Père Fondateur.....</i>	<i>89</i>

Redécouvrir en Église la Parole de Dieu et la Vérité 95

<i>Comment se nourrir de la Parole de Dieu ?.....</i>	<i>97</i>
Introduction.....	97
I. Pourquoi ne nous nourrissons-nous pas plus de la Parole de Dieu ?.....	99
II. Comment se motiver pour dévorer la Parole de Dieu ?.....	102
III. La boîte à outils du chrétien bien nourri.....	105
Conclusion : la joie d'annoncer la Parole.....	109
<i>« Ces paroles sont dures » (Jn 6, 60).....</i>	<i>111</i>
I. La principale difficulté : accepter les catégories de l'Écriture avant de lui imposer les nôtres.....	112
II. La Tradition à l'œuvre.....	114
III. Un Jésus rêvé... et une Église infidèle ? Le critère de la vie et de l'action de l'Église.....	117
Conclusion.....	119

L'Écriture Sainte et la vérité

« JE SUIS LA VÉRITÉ » – « TA PAROLE EST VÉRITÉ »

Sr. Jeanne-Thérèse DOMINI

« Le Christ est la plénitude et le médiateur de toute la Révélation ». Cette affirmation de la constitution dogmatique *Dei Verbum* (constitution dogmatique du concile Vatican II sur la Révélation) est sûrement celle qui explicite le mieux l'affirmation de Notre-Seigneur : « Je suis la Vérité ».

En entrant dans ce forum, il apparaît important dans un premier temps de resituer l'Écriture Sainte dans le processus plus global de la Révélation, car *Dei Verbum* nous rappelle que la Révélation, avant d'être un Livre, est une personne elle-même : Jésus, la Vérité en Personne. Le concile Vatican II définit ainsi la Révélation comme le fait pour Dieu de se faire connaître Lui-même, et de faire connaître son dessein de salut pour les hommes en vue de leur participation à sa vie divine. Or, cela, Dieu le fait de façon plénière et définitive en Jésus. En revanche, l'Écriture nous permet d'entrer en contact, aujourd'hui, avec la Personne divine de Jésus, si elle est lue sous la motion du saint Esprit, dans la Tradition et avec les lumières du Magistère. On dit ainsi que si elle n'est pas la Révélation, elle est l'un des canaux de sa transmission, avec la Tradition.

Ainsi, comment comprendre cette relation entre la lettre de l'Écriture et le Christ, entre des vérités, c'est-à-dire des énoncés, des propositions particulières que nous transmettent les saintes Écritures et une Personne Divine, la plénitude de la Révélation en tant que telle ? La Révélation doit être comprise comme la manifestation personnelle de Dieu (I), qui n'est accessible qu'au travers de la fidélité au dépôt révélé, qui exprime seul authentiquement le mystère (II) et qui nous est transmis par la Tradition l'Écriture et le Magistère (III).

I. LA RÉVÉLATION, MANIFESTATION PERSONNELLE DE DIEU

D'une certaine façon, nous oscillons aujourd'hui entre deux conceptions contraires, et toutes deux erronées, de la Révélation. La première fait du christianisme une religion du livre, la seconde évacue de la Révélation, de

façon théorique ou plus subtilement en pratique, tout contenu intelligible, toute formulation dogmatique.

La première fausse conception de la révélation a été admirablement illustrée par une remarque récente du président Emmanuel Macron sur les supposées « trois religions du livre¹ ». Cette remarque a suscité une levée de boucliers côté catholique pour rappeler que le christianisme n'est pas une religion du Livre mais une religion du Dieu incarné².

Tout le problème réside dans le fait de savoir ce qu'est la Révélation. Pour le Concile Vatican II, elle est le processus par lequel Dieu se manifeste progressivement et à travers différentes étapes, aux hommes plongés dans les ténèbres du péché et de l'ignorance. Dieu lève le voile (étymologie de *revelare* : dévoiler) sur les mystères insondables de sa vie, de la communion trinitaire à laquelle nous sommes invités à participer, et de son dessin de salut.

Après avoir envoyé des patriarches puis des prophètes qui ont parlé en son nom, il a envoyé son propre Fils. Si les prophètes ont transmis aux hommes les paroles de Dieu et des vérités sur Dieu, ils n'ont pas épuisé cette vérité et n'étaient pas eux-mêmes cette vérité qu'ils transmettaient. Or, Jésus, lui, comme personne divine est non seulement celui qui transmet la vérité (Médiateur) mais il est lui-même La Vérité, seule Image parfaite du Dieu invisible, la seule et Unique Parole de Dieu en qui Dieu peut se montrer et se dire totalement, se manifester parfaitement par ses paroles et ses actes³ (Plénitude de la Révélation). « Dieu a tout dit en son Verbe (sa Parole) » nous dit St Jean de la Croix. Si vraiment Jésus est Dieu, alors, il nous a tout manifesté sur Dieu, aucune autre Révélation n'est à attendre : qui peut mieux nous dire et manifester qui est Dieu sinon Dieu lui-même⁴ ?

¹ E. MACRON, tweet du 22 janvier 2020 au cours de son voyage en Israël : « Ici vivent les trois grandes religions du Livre, ensemble, à travers des lieux qui ont marqué leur propre Histoire ». L'expression est de fait problématique aussi pour le judaïsme, en raison de l'importance de la Torah orale.

² Cf. Fr. Michel DOMINI, *Le christianisme est-il une religion du livre ?*, p.27 du présent volume.

³ « Nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous est apparue : ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jn 1, 2-3). Cf. CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°2 « Pareille économie de la Révélation comprend des actions et des paroles intimement liées entre elles, de sorte que les œuvres, accomplies par Dieu dans l'histoire du salut, attestent et corroborent et la doctrine et le sens indiqués par les paroles, tandis que les paroles proclament les œuvres et éclairent le mystère qu'elles contiennent. »

C'est pourquoi le concile affirme que Jésus est *le* Médiateur (il nous transmet la Vérité sur Dieu en plénitude) et *la* plénitude de la Révélation (il est Dieu lui-même : il est en Personne la Révélation). Une Personne, Jésus, nous donne donc accès au Père : c'est en le contemplant et en nous unissant à lui que nous vivons de la vie même de Dieu. Le Christ est ainsi au fondement de la vie d'union avec Dieu non pas seulement et d'abord par un moyen externe¹ – une liste d'informations sur lui et de conseils pour arriver à le suivre – mais par le don de sa vie, la grâce qui nous est donnée dès le baptême pour qu'il puisse nous hisser à sa hauteur. En somme, nous aurions été bien malins s'il ne nous avait laissé qu'un livre... et après débrouillez-vous ! Mais il nous a donné l'Esprit Saint pour que, la connaissance extérieure donnée par le livre se transforme en une union intérieure, une action transformante en nous.

Nous pouvons ainsi aller plus haut que nos possibilités limitées de connaître et d'aimer, pour à la fois connaître ce qui nous dépasse et y adhérer par la foi qui nous permet de toucher Dieu, d'adhérer à lui, ce que nous sommes incapables de faire par nous-mêmes en raison de la distance infinie qui nous sépare de lui. C'est ainsi qu'il nous montre le visage du Père, et par son action rédemptrice, il nous réintroduit dans notre milieu vital qui est le sein même de Dieu, la Trinité².

La Révélation déborde donc la notion de livre, même si elle la comprend : le livre, la Bible, lu avec l'assistance de l'Esprit Saint qui l'a inspirée, est un des moyens, un des canaux par lequel la Révélation nous est transmise. La révélation ne se réduit pas à un livre tombé du Ciel, une sorte de

⁴ CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°4 : « Jésus-Christ donc, le Verbe fait chair, « homme envoyé aux hommes », « prononce les paroles de Dieu » (Jn 3, 34) et achève l'œuvre de salut que le Père lui a donnée à faire (cf. Jn 5, 36 ; 17, 4). C'est donc lui – le voir, c'est voir le Père (cf. Jn 14, 9) – qui, par toute sa présence et par la manifestation qu'il fait de lui-même par ses paroles et ses œuvres, par ses signes et ses miracles, et plus particulièrement par sa mort et sa résurrection glorieuse d'entre les morts, par l'envoi enfin de l'Esprit de vérité, achève en l'accomplissant la révélation, et la confirme encore en attestant divinement que Dieu lui-même est avec nous pour nous arracher aux ténèbres du péché et de la mort et nous ressusciter pour la vie éternelle. »

¹ Si Jésus n'a pas voulu écrire de livre, (après tout, cela aurait été le plus simple) c'est avant tout que le cœur du christianisme est cette relation vivante avec la personne du Christ rendue possible dans le don de la grâce : « il convenait au Christ, comme au plus éminent des docteurs, de graver sa doctrine dans le cœur de ses auditeurs », répond st Thomas à la question : pourquoi Jésus n'a-t-il pas écrit de livres ? (*Sum Th*, III^a, qu.42, art.4)

² CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°2.

Coran incrédé version chrétienne, code de loi extérieur qui nous dirait qui est Dieu et ce que nous devons faire ou essayer de faire pour lui plaire...

II. LE DÉPÔT RÉVÉLÉ

Pourtant, à force de souligner cette dimension fondamentale, et évidemment première, de l'intériorité et du contact personnel avec Jésus, certains en viennent à négliger la part de contenu intelligible, de vérité au sens de proposition révélée donnée pour exprimer de façon authentique le mystère du Christ, et par là la médiation nécessaire de l'Église, des apôtres, et de la dépendance nécessaire à la foi de l'Église, à un donné révélé, à des dogmes... J'ai même entendu affirmer que la foi ne se transmet pas, puisqu'elle est une union personnelle avec Dieu, et que nulle part l'Écriture ne parlait de « dépôt » à garder fidèlement. J'ai donc le plus grand mal à interpréter 2Tm 1, 14 : « Garde le dépôt de la foi dans toute sa beauté, avec l'aide de l'Esprit Saint qui habite en nous... », ou bien Tt 1, 9 : « Il doit être attaché à la parole digne de foi, celle qui est conforme à la doctrine, pour être capable d'exhorter en donnant un enseignement solide, et aussi de réfuter les opposants ».

En somme, il faut accepter de remettre en question la conviction qu'une découverte personnelle de Jésus-Christ primerait sur la transmission de la doctrine comme si les deux pouvaient être déconnectés sans dommage (ce que les expérimentations catéchétiques de ces soixante dernières années semblent infirmer...). La dimension personnelle de la foi ne consiste pas en un acte de confiance chimiquement pur de tout contenu doctrinal, un vague sentiment subjectif et psychologique. Elle ne consiste pas à être uni à Dieu au-delà ou contre toute vérité « théorique », même si nous allons le voir, les vérités théoriques, conceptuelles, ne peuvent pas tout dire du mystère, le circonscrire, mais elles peuvent dire néanmoins le vrai, et éviter les erreurs. Nous ne pouvons pas être unis à Jésus si nous ne savons pas qui il est vraiment. Et « qui est Jésus » ne dépend pas de nous, de nos envies, des modes intellectuelles. La praxis, l'action, la vie ne peut occulter ni contredire la connaissance procurée par la Révélation car la vérité des propositions de notre foi ne peuvent pas être déconnectée de notre union à Dieu et de notre vie morale¹. L'histoire de l'Église montre à l'envi que de légères déviations doctrinales peuvent rapidement avoir de fortes conséquences

¹ Évidemment, il vaudra mieux, lors de notre jugement, être trouvé irréprochable de mœurs et d'action que d'être trouvé scrupuleusement orthodoxe, mais en fait, les deux loin de s'opposer s'entraînent mutuellement.

spirituelles et morales, et la lutte acharnée contre l'hérésie n'était pas une lubie pour les Pères de l'Église¹. Les deux dimensions : la Révélation comme manifestation d'une Personne divine d'une part et la lettre de l'Écriture, le contenu de la tradition, des dogmes, bref, le contenu intellectuel d'autre part, se noue dans la Personne de Jésus.

Jésus n'est pas une abstraction mais une personne divine concrète, qui s'est manifestée par des actes et des paroles. Ce sont alors ces actes et ces Paroles, tels qu'ils nous sont transmis, qui permettent d'entrer dans une plus grande intelligence du mystère de son être : comment comprendre que Jésus n'est pas un seulement un homme admirable mais le Fils de Dieu, sans la preuve des miracles ? Sans adhérer à ses propres affirmations ? Comment affirmer être en communion avec Jésus, une personne concrète, en refusant ce qu'il manifeste de lui-même ? Si la Vérité est une personne divine, elle dépasse certes ce que nous pouvons en dire, mais sa richesse ne rend pas vaine toute approche du mystère. Elle demande au contraire d'écouter et de recevoir avec foi d'une part le témoignage de ceux qui furent les témoins oculaires de la vie publique de Notre Seigneur, mais aussi celui de ceux qui par la suite des siècles, ont été chargés de garder le dépôt révélé et ont cherché à expliciter par des justes formulations le vrai sens du mystère qui leur a été confié. C'est tout l'objet des dogmes. Ils ne visent pas à nier le mystère mais à ne pas tomber dans l'idolâtrie, c'est-à-dire dans le fait de se construire une fausse image de Dieu. Bien sûr, les paroles et les actes de Jésus, tout comme les dogmes ont une forme adaptée à nous (donc humaine et donc partielle), ils ne nous manifestent donc qu'un pan du mystère, mais ils nous disent quelque chose de vrai : il faut donc recueillir leurs différents témoignages pour parvenir à une intelligence plus parfaite de la Personne divine qui se manifeste, et qui est, elle, la plénitude de la Révélation².

Prenons un exemple : si vous regardez le paysage par la fenêtre, vous aurez un point de vue, vous ne verrez pas tout le paysage mais seulement ce

¹ Il est d'ailleurs significatif que certaines déviances doctrinales aient mené à des déviances pratiques déviantes contradictoire : que l'on pense à la gnose, ou au catharisme qui mènent soit au laxisme des mœurs, soit à une austérité excessive envers la chair, mais aussi plus proche de nous au protestantisme qui s'est réalisé aussi bien dans un puritanisme étroit que dans un libéralisme dissolvant.

² CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°2 : « La profonde vérité que cette Révélation manifeste, sur Dieu et sur le salut de l'homme, resplendit pour nous dans le Christ, qui est à la fois le Médiateur et la plénitude de toute la Révélation ».

qui apparaît entre les montants de la fenêtre. Pourtant, il ne vous viendra pas à l'idée de dire que vous voyez la totalité du paysage et que la nature extérieure s'arrête au niveau des montants de la fenêtre... De même pour les vérités de foi, une fois que vous avez dit de Dieu qu'il est Juste, vous n'aurez pas tout dit. Mais vous ne direz pas non plus que le paysage que vous voyez n'est pas ou n'a rien à voir avec le paysage extérieur parce que le paysage extérieur déborde la fenêtre : ce que vous voyez vous renseigne vraiment sur les arbres ou la prairie qui est dehors. Vous pourrez, en sortant, ou en utilisant un drone, voir l'arbre, la prairie, le parc sous des angles infiniment plus variés, mais vous ne vous retrouverez pas avec un paysage totalement différent (sauf si entre temps Fr Ignace a coupé tous les arbres...).

Notre compréhension (toujours limitée à nos capacités humaines et limitées de connaître) peut grandir, en le contemplant sous des aspects toujours nouveaux (ce n'est pas la Révélation qui grandit, mais la compréhension que l'on en a, tout comme ce n'est pas le parc qui s'enrichit, mais nous qui le connaissons de mieux en mieux). Mais cette compréhension ne viendra jamais contredire ce que Notre Seigneur a révélé à travers les apôtres, et ce que l'Église, sous l'assistance du Saint Esprit a explicité. S'il y a bien une relation directe avec Jésus qui s'instaure par la grâce, celle-ci ne peut grandir que dans une dépendance envers ceux qui ont reçu en dépôt de garder la Révélation et d'en faire grandir la compréhension. Dieu a en effet voulu que notre relation à lui passe par l'intermédiaire des apôtres qui ont vu, ont entendu, ont touché le Verbe de Vie. Cette relation directe que Jésus instaure avec nous, se double d'une nécessaire dépendance à l'égard de ceux qu'il a voulu constituer comme gardien du dépôt révélé.

III. TRANSMETTRE LA RÉVÉLATION : ÉCRITURE, TRADITION, MAGISTÈRE

Si Jésus a révélé parfaitement et pleinement le Père il y a deux mille ans, comment à notre tour vivre de cette rencontre ? N'arrivons-nous pas trop tard ? N'avons-nous pas « manqué le coche » ? Qui de nous ne s'est pas dit qu'il aurait préféré vivre au temps des apôtres pour voir et vivre avec Jésus, le rencontrer pour de vrai ? C'est là qu'intervient la Tradition, transmission de la Révélation à travers deux canaux : La Tradition, et l'Écriture Sainte, Tradition mise par écrit. Nous n'allons pas ici faute de temps pouvoir détailler les liens entre Tradition, Écriture et Magistère, mais seulement brosser leur complémentarité et la nécessité de chacun pour pouvoir lire l'Écriture de telle façon que nous puissions faire grandir notre union à Jésus.

Témoins oculaires, les apôtres ont transmis, sur mandat divin ce qu'ils ont vu et entendu du Verbe fait chair¹. Ils ont donc transmis les paroles et les gestes de Jésus. Ils l'ont fait par écrit sous l'inspiration de l'Esprit Saint, mais aussi par oral. En effet, la première chose qu'ont fait les apôtres, après la Pentecôte, n'est pas d'abord de se calfeutrer dans un bureau pour rédiger le plus vite possible les évangiles en vue de pouvoir ensuite les commenter lors de leur prédication ! Leur priorité a plutôt été de prêcher, et les évangiles sont venus par la suite (cela ne signifie pas que les chrétiens ont attendu cinquante ans avant de rédiger les évangiles ! mais c'est un autre problème...). Rédigés par un apôtre ou sous la responsabilité d'un apôtre, ils viennent fixer une prédication orale (celle de Pierre par exemple pour saint Marc) ou la compléter efficacement, pour des publics variés.

Cela a une importance capitale pour la façon dont nous devons lire la Bible. Avant même la Bible, il y a Tradition et prédication orale ! C'est dans le processus de la Tradition qu'ont été écrits, puis fixés les livres du Nouveau Testament et c'est le magistère qui a fixé la liste des livres inspirés, que l'on appelle le canon. D'une certaine façon, la Tradition et le Magistère précèdent chronologiquement la mise par écrit de l'Écriture sainte, et celle-ci ne peut être interprétée authentiquement isolément de son milieu vital, qu'est la Tradition². *Sola Scriptura*, l'Écriture seule, interprétée par moi seul, c'est impossible, et c'est ce que Luther n'a pas vu !

¹ C'est pourquoi le Christ Seigneur, en qui s'achève toute la Révélation du Dieu très haut (cf. 1 Co 1, 30 ; 3, 16-4, 6), ayant accompli lui-même et proclamé de sa propre bouche l'Évangile d'abord promis par les prophètes, ordonna à ses Apôtres de le prêcher à tous comme la source de toute vérité salutaire et de toute règle morale, en leur communiquant les dons divins. Ce qui fut fidèlement exécuté, soit par les Apôtres, qui, par la prédication orale, par leurs exemples et des institutions, transmièrent, ce qu'ils avaient appris de la bouche du Christ en vivant avec lui et en le voyant agir, ou ce qu'ils tenaient des suggestions du Saint-Esprit, soit par ces Apôtres et par des hommes de leur entourage, qui, sous l'inspiration du même Esprit Saint, consignèrent par écrit le message du salut. (CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°7).

² « La sainte Tradition et la Sainte Écriture sont donc reliées et communiquent étroitement entre elles. Car toutes deux, jaillissant de la même source divine, ne forment pour ainsi dire qu'un tout et tendent à une même fin. En effet, la Sainte Écriture est la Parole de Dieu en tant que, sous l'inspiration de l'Esprit divin, elle est consignée par écrit ; quant à la sainte Tradition, elle porte la Parole de Dieu, confiée par le Christ Seigneur et par l'Esprit Saint aux Apôtres, et la transmet intégralement à leurs successeurs, pour que, illuminés par l'Esprit de vérité, en la prêchant, ils la gardent, l'exposent et la répandent avec fidélité : il en résulte que l'Église ne tire pas de la seule Écriture Sainte sa certitude sur tous les points de la Révélation. » (CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°9.)

Mais alors, concrètement qu'est-ce que cette Tradition ? Celle-ci comprend les enseignements des Pères de l'Église, des docteurs, mais aussi plus largement de l'expérience des saints, des contemplatifs¹, et enfin, l'enseignement du Magistère (enseignement du pape des conciles et des évêques unis au pape), qui, par les symboles de foi (*credo*), les dogmes, les définitions de foi, les condamnations mêmes, mais aussi par les enseignements et la prédication, signale les impasses, les mauvaises interprétations, pour guider vers des interprétations authentiques : il n'entend pas toutefois imposer une lecture uniforme et rigide car l'Écriture Sainte possède une richesse infinie qui doit mener à une pluralité d'interprétations, pourvu que toutes soient des formulations authentiques et justes du mystère. Une lecture chrétienne ou théologique de la Bible ne peut donc se passer de l'éclairage de la Tradition et du Magistère, au risque de n'être plus ni chrétienne ni théologique ni vivifiante.

Mais la Tradition est encore plus que la simple transmission du dépôt révélé, des vérités sur Jésus, mais elle est aussi la transmission de tout ce par quoi Jésus nous est rendu présent aujourd'hui, ce par quoi il nous parle et nous conduit aujourd'hui dans la foi, ce qui rend l'Écriture Sainte agissante. Expliquons : Jésus, lors de l'Ascension demande à ses apôtres de prêcher, mais aussi de baptiser. Au moment de la cène, il ne leur dit pas : « vous direz aux générations à venir ce que j'ai fait », mais il leur dit : « *Faites* cela en mémoire de moi » (pas seulement pour se souvenir mais pour rendre présent le geste de Jésus) : ainsi les apôtres sont chargés non seulement de transmettre les paroles de Jésus, mais aussi de renouveler certains de ses actes, les sacrements, non par une simple répétition au service de la mémoire au sens de souvenir mais pour que ce soit Jésus qui agisse par eux. Ici encore, notre relation avec Jésus est donc à la fois directe (par le baptême, l'Eucharistie, Jésus agit directement dans notre âme) mais en dépendance de l'Église et de sa hiérarchie, instituée par le sacrement de l'ordre.

¹ « L'enseignement des saints Pères atteste la présence vivifiante de cette Tradition, dont les richesses passent dans la pratique et dans la vie de l'Église qui croit et qui prie. » (CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°8.) « Cette Tradition qui vient des Apôtres progresse dans l'Église, sous l'assistance du Saint-Esprit ; en effet, la perception des réalités aussi bien que des paroles transmises s'accroît, soit par la contemplation et l'étude des croyants qui les méditent en leur cœur (cf. Lc 2, 19.51), soit par l'intelligence intérieure qu'ils éprouvent des réalités spirituelles, soit par la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, ont reçu un charisme certain de vérité. » (*ibid.*)

La tradition comprend donc sacrements, liturgie, hiérarchie, institution, doctrine, vie, culte¹. *Dei Verbum* en donne une définition remarquable : « Quant à la Tradition reçue des Apôtres, elle comprend tout ce qui contribue à conduire saintement la vie du peuple de Dieu et à en augmenter la foi » et elle poursuit en soulignant que la Tradition est ce par quoi l'Église transmet, non seulement « ce qu'elle croit » (*credo*, doctrine, etc.), mais en premier lieu « ce qu'elle est » : le lieu de la communion avec Dieu². La Tradition rend Jésus présent aujourd'hui et permet que nous lui soyons unis encore plus profondément peut être que du temps des apôtres (pensons par exemple à la communion eucharistique...). Tout comme la Révélation est communication personnelle de Dieu et communication de vérités sur Dieu, de même la Tradition transmet à la fois la présence de Jésus qui agit mais aussi les vérités qui nous permettent de connaître authentiquement le mystère, d'où la nécessité d'une juste formulation qui nous mette en contact véritable avec le mystère non déformé³.

¹ CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°8 : « Quant à la Tradition reçue des Apôtres, elle comprend tout ce qui contribue à conduire saintement la vie du peuple de Dieu et à en augmenter la foi ; ainsi l'Église perpétue dans sa doctrine, sa vie et son culte et elle transmet à chaque génération, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit. » CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°7 : « Ce qui fut fidèlement exécuté, soit par les Apôtres, qui, par la prédication orale, par leurs exemples et des institutions, transmirent, ce qu'ils avaient appris de la bouche du Christ en vivant avec lui et en le voyant agir, ou ce qu'ils tenaient des suggestions du Saint-Esprit, soit par ces Apôtres et par des hommes de leur entourage, qui, sous l'inspiration du même Esprit Saint, consignèrent par écrit le message du salut. »

² Quant à la Tradition reçue des Apôtres, elle comprend tout ce qui contribue à conduire saintement la vie du peuple de Dieu et à en augmenter la foi ; ainsi l'Église perpétue dans sa doctrine, sa vie et son culte et elle transmet à chaque génération, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit. (CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°8.)

³ Saint Paul exprime bien le lien profond entre ces deux dimensions : « Mais Dieu m'avait mis à part dès le sein de ma mère ; dans sa grâce, il m'a appelé ; et il a trouvé bon de révéler en moi son Fils, pour que je l'annonce parmi les nations païennes. Aussitôt, sans prendre l'avis de personne, sans même monter à Jérusalem pour y rencontrer ceux qui étaient Apôtres avant moi, je suis parti pour l'Arabie et, de là, je suis retourné à Damas. Puis, trois ans après, je suis monté à Jérusalem pour faire la connaissance de Pierre, et je suis resté quinze jours auprès de lui. » (Gal 1, 15,-20) Commentons : L'expérience de Saint Paul illustre ce qu'est la Révélation : sur le chemin de Damas, il est bouleversé par un contact personnel avec Notre-Seigneur qui se manifeste à lui, alors qu'il était persécuteur de l'Église de Dieu. C'est cette rencontre qui le terrasse et de laquelle naît sa vocation d'apôtre des Nations, sur la demande de Jésus. Après un séjour en Arabie au cours duquel il reçoit des grâces toutes spéciales, il monte à Jérusalem pour faire authentifier l'Évangile qu'il a reçu par Saint Pierre. À la connaissance reçue directement de Jésus, ses épîtres témoignent d'une connaissance reçue de la Tradition apostolique, c'est le cas par exemple de 1 Co 15, 3 : « Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures » ou 1 Co 11, 23 : « J'ai moi-

CONCLUSION

Dieu s'est donné totalement et s'est fait connaître en Jésus. Il nous a rendu présente cette Révélation par le moyen de la Sainte Tradition, et de l'Écriture sainte lue avec le Magistère. Qu'en retenir donc au début de notre session ? Deux points : Tout d'abord, *toute* l'Écriture Sainte, qu'il s'agisse de l'Ancien Testament ou du Nouveau Testament, nous parle de Jésus. La lire sous la motion du Saint Esprit, nous met en relation avec notre Seigneur, notre maître, la Vérité en Personne. De ce fait, la lettre de l'Écriture, les vérités qui y sont contenues, les propositions particulières qui nous sont révélées par elle nous font atteindre Jésus : on dit que la foi ne s'arrête pas à l'énoncé mais à la réalité divine elle-même. De là, (deuxième point) il importe de s'interroger sur la façon dont nous devons lire cette Écriture Sainte pour qu'elle ne nous livre pas seulement des informations intéressantes mais mortes, mais un contact vivant avec Notre Seigneur Jésus Christ. La constitution *Dei Verbum* met l'accent sur la nécessaire réception par l'homme des dons divins :

Le concile entend proposer la doctrine authentique sur la Révélation divine et sur sa transmission, afin que, en entendant l'annonce du salut, le monde entier y croie, qu'en croyant il espère, qu'en espérant il aime¹.

L'acte de foi doit déboucher sur une remise de soi abandonnée et confiante en Dieu, dans l'obéissance de la foi.

même reçu ce qui vient du Seigneur, et je vous l'ai transmis : la nuit où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain ». À de nombreuses reprises il le répète : il n'y a qu'un seul Évangile, celui de Notre Seigneur. 1 Co 15, 11 : « Bref, qu'il s'agisse de moi ou des autres, voilà ce que nous proclamons, voilà ce que vous croyez. » 1Co15, 1-2 : « Frères, je vous rappelle la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu ; c'est en lui que vous tenez bon, c'est par lui que vous serez sauvés si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants. » L'exemple de saint Paul est éclairant car il montre l'interconnexion vitale entre la connaissance vivante de Jésus et la nécessité de garder l'Évangile tel qu'il l'a reçu. De façon habituelle toutefois, sauf grâces spéciales du Saint Esprit, la connaissance notionnelle et spéculative de Dieu précède (et nourrit ensuite) l'union vivante : on n'aime que ce que l'on connaît déjà, même si cette connaissance est imparfaite et doit progresser. Quant à la rencontre vivante avec Notre Seigneur, c'est le rôle des sacrements, de la liturgie, de nous rendre Jésus présent.

¹ CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°1.

L'ÉCRITURE SAINTE PEUT-ELLE SE TROMPER ?

Fr. Benoît DOMINI

Comme nous venons de le rappeler, la Parole de Dieu s'est révélée à nous dans la Personne de Jésus. Sur elle, nous pouvons fonder notre vie car cette Parole est toute entière vérité. À une époque où le mensonge est malheureusement devenu monnaie courante, il nous est bon de rappeler que la Parole de Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper. La Parole de Dieu est « véridique¹ ». Dans le flux incessant des opinions contradictoires, Dieu-Vérité est – comme le disent les psaumes – notre « rocher² », notre « citadelle³ », la « lumière qui éclaire nos pas⁴ ».

Se dresse pourtant ici une difficulté assez sérieuse. En effet, la Bible, qui est l'un des deux canaux de la révélation de la Parole de Dieu, ne semble pas exempte d'erreurs littéraires, scientifiques ou historiques. Autrement dit, la vérité de la Bible n'est peut-être pas si éclatante que cela... Est-ce à dire qu'elle n'est pas vraiment la Parole de Dieu ? Ou que la Parole de Dieu puisse se tromper ? Pour tout dire, il semble exister un décalage entre la foi chrétienne qui affirme depuis toujours que la Bible est toute entière véridique parce qu'inspirée par Dieu, et la réalité des faits qui, quant à elle, paraît bien différente. D'où cette question qui surgit inévitablement dans l'esprit du lecteur de l'Écriture sainte : au juste, la Bible peut-elle se tromper ? Si oui, l'Écriture sainte est-elle vraiment un témoin fiable de la vérité divine ? Puis-je vraiment rencontrer Dieu-Vérité dans un texte qui se tromperait ?

Pour répondre à ces questions, nous nous arrêterons tout d'abord sur cette opposition apparemment irréductible entre la foi chrétienne en la vérité de la Bible et la pensée dominante qui, au contraire, ne manque pas de souligner ce qui semble bien être les « erreurs » contenues dans l'Écriture

¹ Cf. Jn, 8, 26 : « Celui qui m'a envoyé est véridique et je dis au monde ce que j'ai entendu de lui. » Voir aussi Jn, 3, 33 ; 7,18 ; 1Jn, 2, 27, etc.

² Cf. Ps. 18, 3 ; 19, 15 ; 28, 1 ; 31, 4, etc.

³ Cf. Ps. 62, 3 ; 18, 3 ; 46, 4 ; 59, 10, etc.

⁴ Cf. Ps. 119, 105 : « Une lampe sur mes pas, ta parole, une lumière sur ma route ».

sainte (I. Foi et raison : une opposition irréductible ?). Une fois rappelée cette opposition, nous présenterons la manière dont l'Église a compris la vérité de l'Écriture sainte, et ce en s'appuyant sur la foi sans pour autant négliger les exigences de la raison et de la science (II. Erreurs et vérité de l'Écriture sainte). Au terme de nos réflexions, nous comprendrons mieux la manière dont Dieu manifeste sa vérité à travers l'Écriture sainte, qui est tout à la fois une parole venue de Dieu et un texte rédigé par des hommes.

I. FOI ET RAISON : UNE OPPOSITION IRRÉDUCTIBLE ?

Essayons tout d'abord de mieux comprendre la manière dont on envisage communément aujourd'hui la question de la vérité de la Bible. Trop souvent, cette question est exprimée sous la forme d'une alternative qui, schématisée à l'extrême, prend la forme suivante : si la Bible se trompe, Dieu n'en est pas l'auteur car Dieu, s'Il existe, ne peut pas se tromper. Ou bien, au contraire, si l'on tient absolument à dire que l'auteur de la Bible est Dieu, on devrait alors affirmer que la Bible ne se trompe d'aucune manière, affirmation qui, quant à elle, serait dénuée de bon sens.

En effet, outre les maladroites de style et les fautes de grammaire, le texte de la Bible semblerait bien comporter des affirmations inexactes :

- en biologie : ex : Lv 11, 6. « le lièvre [...] rumine [...] »

- en physique : ex : 2 P 3, 5. « il existait il y a très longtemps des cieux et une terre tirant origine de l'eau et gardant cohésion par l'eau grâce à la Parole de Dieu. »

- en histoire : ex : Dn 1, 1. « En l'an 3 du règne de Yoyaqîm, roi de Juda, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint vers Jérusalem et l'assiégea. » Ce qui signifie en 606 avant Jésus-Christ au lieu de 610. Toujours au sujet de Nabuchodonosor, le livre de Judith soutient qu'il « régnait sur les Assyriens à Ninive » (cf. Jdt 1,1) alors que le livre de Daniel affirmait qu'il était roi des Chaldéens à Babylone.

Mais ce n'est pas tout. La Bible présente indubitablement des citations inexactes : ex : Mt 27, 9-10 : Mt affirme qu'il cite le prophète Jérémie alors que la citation combine Za 11, 12-13 avec des éléments empruntés à Jr 18, 2-3, 19, 1-2, 32.6-15.

Mais aussi des divergences selon les livres dans la transmission d'un même récit ou enseignement : ex : Mc 6, 8 : « Il leur ordonna de ne rien

prendre pour la route, sauf un bâton... », tandis qu'en Lc 9, 3 Jésus dit : « Ne prenez rien pour la route, ni bâton... »

Et enfin, dans l'Ancien Testament, des affirmations théologiquement fausses : ex : Ps 87 (88).11-12 : nul ne peut louer Dieu après la mort ;, etc.

Nous pourrions ici allonger cette liste d'inexactitudes – au moins apparentes – que contient la Bible. Cela étant, le discours de l'Église sur l'absence d'erreurs dans la Bible semblerait entrer en décalage avec la réalité des faits.

Par exemple, saint Thomas d'Aquin affirme que « tout ce que contient la sainte Écriture est vrai¹ ». Et cette affirmation est loin d'être isolée mais exprime plutôt la foi catholique constamment tenue par l'Église.

Par exemple, Léon XIII (*Providentissimus Deus*, 1893) soutenait que

Ceux qui pensent que, dans les passages authentiques des Livres Saints, peut être renfermée quelque idée fautive, détruisent la notion catholique de l'inspiration divine, ou font de Dieu lui-même l'auteur d'une erreur.

Le décret *Lamentabili* (1907) a quant à lui condamné la proposition selon laquelle : « l'inspiration divine ne s'étend pas à toute l'Écriture Sainte de manière à prémunir contre toute erreur toutes et chacune de ses parties. » (FC p.89. n°11), enseignement repris dans l'encyclique *Spiritus Paraclitus* de Benoît XV (1920)².

Plus proche de nous, l'instruction de la Commission Pontificale pour les Études Bibliques, sur la vérité historique des Évangiles (mai 1964) affirmait que les auteurs de l'Évangile ont été « préservés de toute erreur³ ».

¹ THOMAS D'AQUIN, *Quodlib.* XII, a. 26, sol. 1 Pour une présentation succincte de la pensée patristique à ce sujet, voir *Introduction à la Bible*, Paris, Desclée & Cie, 1957, p. 58.

² Cette opinion, qui va à l'encontre de toute la Tradition, avait déjà été rejetée explicitement par Léon XIII dans l'encyclique *Providentissimus Deus* en 1893. (Cf. l'allocation du cardinal Béraud au sujet de l'inerrance en matière historique de la Sainte Écriture, commentaire de *Humani Generis* dans la DC n°1339, année 1960, col.1318-9). Nous pouvons encore citer l'encyclique *Humani Generis* de Pie XII (1950) qui déclarait que « certains [...] osent fausser le sens de la définition du concile du Vatican [I] qui proclame Dieu auteur des Écritures, reprenant ainsi une opinion bien des fois condamnée, selon laquelle l'inerrance de l'Écriture ne s'étendrait qu'à ce qui concerne Dieu, les choses morales et religieuses ».

³ « Il reste bien des points, et du plus grand intérêt, dans lesquels l'exégèse catholique peut et doit exercer librement son esprit et sa pénétration [...]. Mais que toujours il tienne son esprit prêt à se soumettre au magistère de l'Église et qu'il n'oublie pas que les Apôtres prêchèrent la Bonne Nouvelle alors qu'ils étaient remplis de l'Esprit-Saint, que les évangiles ont été écrits sous l'inspiration du

Enfin, assumant l'héritage du Concile Vatican II, le Catéchisme de l'Église catholique a rappelé que « Les Livres inspirés enseignent la vérité » (§ 107).

Ces citations du Magistère accolées les unes aux autres et opposées à la liste des « erreurs » apparemment contenues dans la Bible sembleraient bien confirmer l'opinion commune que nos contemporains ont de la foi chrétienne : les Chrétiens, s'arc-boutant sur leur foi d'un autre âge, refuseraient de voir la réalité en face. Et pourtant la Bible se trompe bel et bien. Elle est donc un écrit humain comme les autres et non pas une parole de Dieu. En refusant d'admettre ces évidences, l'« Institution Église » aurait manqué sa rencontre avec la modernité au nom de ses croyances préscientifiques. Tout Chrétien serait nécessairement fondamentaliste.

II. ERREURS ET VÉRITÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE

L'opposition semblerait donc absolue entre, d'un côté, la foi chrétienne en la vérité de l'Écriture sainte et, de l'autre, la raison qui en remarquerait les erreurs.

En réalité, il existe plusieurs manières de surmonter cette opposition.

Une première solution, celle du fondamentalisme biblique, consiste à ne concevoir dans la Bible aucune erreur, dans quelque domaine et sous quelque forme que ce soit. Dans cette perspective, les obscurités de la Bible devraient toujours être éclaircies de manière à prouver que l'erreur ne vient pas de la Bible, mais de l'interprétation que les hommes se font de celle-ci. Une telle interprétation, nous le savons, n'a pas été retenue par l'Église¹.

À l'inverse, et il s'agit là d'une attitude assez répandue aujourd'hui, on soutient facilement que les auteurs humains ont pu faire des erreurs dans tous les domaines. Dès lors, la foi de l'Église en l'inerrance des Écritures – soit l'idée selon laquelle la Bible n'enseigne aucune erreur – devrait être ré-

Saint-Esprit qui en préservait les auteurs de toute erreur. » (cf. DC n°1425, col.715.)

¹ La Commission Biblique Pontificale a résumé à plusieurs reprises les limites de la lecture fondamentaliste de la Bible. Voir *Inspiration et vérité de l'Écriture sainte* (2014), § 142-150 ; et surtout *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (1993), 1. F. Par exemple, certains ont dit que la phrase de saint Pierre « il existait il y a très longtemps des cieux et une terre tirant origine de l'eau et gardant cohésion par l'eau grâce à la Parole de Dieu » (2 P 3, 5) serait tout à fait exacte, puisqu'elle s'apparenterait à la théorie selon laquelle les corps se réduisent à l'hydrogène. Or, cette théorie scientifique a depuis été infirmée. En réalité, saint Pierre affirmait une théorie cosmologique aujourd'hui erronée, et il serait vain de vouloir y deviner l'affirmation d'une vérité scientifiquement recevable.

formée en tenant compte des découvertes de la science. Pour le dire en un mot, l'affirmation traditionnelle selon laquelle Dieu a prémuni les auteurs sacrés de toute erreur devrait être abandonnée. Or, cette deuxième « solution » remet en cause la foi de l'Église selon laquelle l'inspiration de Dieu dans la Bible n'est pas partielle, mais s'étend à tous les passages de la Bible et à toutes ses dimensions. Elle ne peut donc être acceptée comme une solution vraiment satisfaisante.

Vient enfin la solution proposée par l'Église catholique. Celle-ci s'avère très cohérente. Présentons-la brièvement.

Tout d'abord, l'Église nous invite à adopter une certaine prudence. En effet certaines erreurs du texte biblique peuvent s'expliquer par des erreurs de traductions ou de copies (notamment concernant l'altération de certains noms, de chiffres, de dates...). La chose est d'autant plus probable que nous n'avons aucun texte biblique original au sens strict, c'est-à-dire qui soit écrit par l'auteur même ou par son secrétaire¹. Partant, certaines erreurs ne proviendraient pas du texte inspiré lui-même mais de ses « courroies de transmission » que sont ses copistes ou ses traducteurs.

D'autre part, au sujet des paroles consignées différemment selon les Évangiles, Notre-Seigneur a pu répéter plusieurs fois les mêmes choses de manière différente. Ce qui explique souvent d'une manière très plausible les divergences entre les Évangiles concernant des paroles ou des événements similaires².

Cette dernière remarque nous introduit à une considération importante avancée dans la Constitution *Dei Verbum* du Concile Vatican II. Nous lisons au numéro 12 de ce texte :

C'est de façon bien différente que la vérité se propose et s'exprime en des textes diversement historiques, en des textes ou prophétiques, ou poétiques, ou même en d'autres genres d'expression.

¹ Il ne faut pas taxer d'erreur l'écrivain sacré lorsque « dans la transcription des manuscrits, quelques inexactitudes ont échappé aux copistes, ou lorsque le sens précis d'un passage reste douteux. » (*Divino Afflante Spiritu*, I, §1).

² D'ailleurs, ajoute fort justement saint Augustin, « il est fort probable que chacun des évangélistes a cru de son devoir d'ordonner son récit à la manière dont Dieu suggérait à sa mémoire le souvenir de ce qu'il racontait, tout au moins en ces matières pour lesquelles tel ou tel ordre qu'il leur donnait ne diminuait en rien l'autorité et la vérité de l'Évangile ». (SAINT AUGUSTIN, *De Consensu Evangelistarum*, 2.21, 51 sq. [PL XXXIV, 1102]).

Autrement dit, la vérité du texte biblique ne doit pas être mesurée à l'aune de nos catégories contemporaines. En effet, une vérité peut se transmettre de différentes manières, à travers des genres d'expression, des formes littéraires différents. La chose est d'ailleurs aisément compréhensible : qui taxerait d'erreur un poète qui décrirait une situation historique en usant de symboles et de métaphores ? Le symbole, la métaphore sont pour le poète une manière de dire ce qui est, et sans utiliser le langage rigoureusement univoque de l'historien. Un mot ne prend sens que dans une phrase, et la phrase dans un contexte. Ainsi le mot « se lever » à un sens différent lorsque nous disons que « le soleil se lève » ou que « Napoléon se lève pour livrer bataille ».

Ainsi, pour apprécier la vérité de l'Écriture sainte à sa juste valeur, il convient que les exégètes s'efforcent de comprendre la manière dont son auteur humain s'y est exprimé et son intention profonde.

En effet, pour vraiment découvrir ce que l'auteur sacré a voulu affirmer par écrit, on doit tenir compte des manières natives de sentir, de parler ou de raconter courantes au temps de l'hagiographe » (*Dei Verbum* 12).

Ainsi considérés dans leur contexte, bien des versets de la Bible dévoilent leur intelligibilité profonde et bien des difficultés s'évanouissent.

Cependant, il nous faut ici admettre que la compréhension du sens littéral de l'Écriture ne suffit pas à résoudre tous les problèmes posés par certaines affirmations bibliques. Et c'est alors que la lecture d'un autre passage de la Constitution *Dei Verbum* – le numéro 11 – s'avère très instructive :

Puisque toutes les assertions des auteurs inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l'Esprit-Saint, il faut déclarer que les livres de l'Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres Sacrées¹.

Ainsi le but de la Sainte Écriture est de nous transmettre la vérité utile à notre salut ; son objet premier n'est pas de nous donner un traité de sciences ou une chronologie exacte de tous les événements de l'Histoire du salut, ce qui ne veut pas dire bien sûr que la Bible ne nous donne aucune information fiable dans ces domaines. Pour affirmer cela, le Concile s'ap-

¹ Sur ce numéro de *Dei Verbum*, voir COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *Inspiration et vérité de l'Écriture sainte*, § 62-65.

puie sur une longue tradition, notamment sur cette affirmation de saint Augustin à laquelle il renvoie en note :

L'Esprit de Dieu qui parlait par leur bouche n'a pas voulu enseigner aux hommes ces vérités concernant la constitution intime des objets visibles parce qu'elles ne devaient servir au salut de personne¹ ».

Bref, l'Esprit saint n'a pas voulu nous enseigner « comment va le ciel, mais comment on va au Ciel² ».

Mais alors, pourrait-on rétorquer, si la Bible n'est pas un livre de science ni un traité d'histoire au sens contemporain du terme, au moins pourrait-on attendre d'elle qu'elle ne se trompe jamais en matière théologique... Or, tel ne semble pas être le cas. Pensons notamment à ces versets de la Bible qui, pris tels quels, soutiennent des erreurs théologiques. Pour ne prendre qu'un exemple, pensons à l'affirmation du Psaume 87 selon laquelle « personne ne peut louer Dieu après la mort ». Que faut-il en penser ?

Pour surmonter cette dernière difficulté, on rappellera avec *Dei Verbum* que

[...] puisque la Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger, il ne faut pas, pour découvrir exactement le sens des textes sacrés, porter une moindre attention au contenu et à l'unité de toute l'Écriture, eu égard à la Tradition vivante de toute l'Église et à l'analogie de la foi.

Autrement dit, Dieu étant l'auteur de toute la Bible, et nous l'ayant transmise dans le mouvement de la Tradition, la vérité biblique ne devra pas être jugée à partir d'un seul verset, mais considération faite de l'ensemble des livres de la Bible interprétés par la Tradition vivante de l'Église.

Par exemple, l'affirmation très problématique du Psaume 87 selon laquelle « personne ne peut louer Dieu après la mort » doit être lue à la lumière du Christ qui nous a révélé la plus haute vérité sur la condition de l'homme après la mort. Pourquoi lire ainsi ce verset ? Parce que Dieu en est l'auteur ultime. La pensée de Dieu au sujet de la résurrection s'est donc dévoilée progressivement, en tenant compte des capacités qu'avaient les

¹ SAINT AUGUSTIN, *De Genesi ad Litteram*, II, 9, 20.

² On rapporte couramment cette citation à Galilée. En réalité, il semble bien que son premier auteur en soit le cardinal C. Baronius (1538-1607), ce que Galilée semble lui-même affirmer : « Lo qui direi che quello che intesi da persona ecclesiastica costituita in eminentissimo grado, ciò è l'intenzione delle Spirito Santo essere d'insegnarci come si vadia al cielo, e non come vadia il cielo ». (G. GALILÉE, *Lettera a madama Cristina di Lorena granduchessa di Toscana* (1615) in G. GALILEI, *Le opere*, Barbera, Firenze, 1895, t. 5, p. 319).

hommes de recevoir son message. Ce verset ne prend sens qu'envisagé comme Parole du Dieu infallible qui s'adresse à des hommes faillibles.

Nous commençons ici à entrevoir une grande vérité que la suite de notre Forum explicitera plus longuement : la Parole de Dieu s'est manifestée à travers des hommes inspirés, en respectant leur manière de s'exprimer et leurs nombreuses limites. Dieu a parlé notre langage pour que nous puissions le comprendre. Aussi aucune affirmation biblique ne doit être envisagée abstraitement de son contexte historique et théologique. Toutes les propositions de la Bible, tel un grand jeu de miroirs, se renvoient les unes aux autres et prennent sens par rapport à Jésus, la plénitude personnelle de la Révélation. Ultimement, la Bible doit être lue dans l'Église, à qui Notre-Seigneur a confié le soin de l'interpréter droitement.

CONCLUSION

Concluons en répondant à notre question de départ : la Bible peut-elle se tromper ? Ce que nous venons de rappeler nous permet d'affirmer que, concernant les vérités utiles au salut, la Bible ne se trompe pas. Cependant, on ajoutera que la vérité divine est exprimée dans l'ensemble des livres bibliques qui s'éclairent les uns les autres et qui culminent dans la Personne, les actes et les paroles de Jésus. De même que la vérité d'une phrase dans un discours humain ne se juge que replacée dans son contexte, de même aucune affirmation isolée de la Bible ne doit être interprétée isolément de son contexte global, celui dans lequel l'Écrivain sacré a reçu l'inspiration divine et l'a exprimée. En effet Dieu, à travers les hommes, est l'auteur principal de la Bible. Les inexactitudes qui parsèment les textes bibliques attestent donc justement que Dieu a pris le risque de révéler sa vérité d'une manière infallible en collaborant avec des hommes faibles et faillibles. Dieu ne peut donc ni se tromper, ni nous tromper. Sa Parole est vraiment véridique. Elle est « source de vie » (Ps 36, 10). Et, tout bien considéré, la Bible en est le formidable témoin¹.

¹ Pour aller plus loin, voir COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *Inspiration et vérité de l'Écriture sainte*, § 144-148.

LE CHRISTIANISME EST-IL UNE RELIGION DU LIVRE ? LA BIBLE ET LES ÉCRITS SACRÉS DES AUTRES RELIGIONS

Fr. Michel DOMINI

Deux questions se rejoignent dans cette partie : la question de la Bible comme révélation mise par écrit, et la question des autres écrits tenus pour sacrés par d'autres religions.

Ces questions relèvent du dialogue avec les autres religions : la Bible fait-elle de nous une religion à part ? Mais nous pouvons retourner la question : de quel dialogue parle-t-on ? Est-ce un dialogue de salut, et donc de vérité, ou un dialogue de conciliation de l'inconciliable ? Certains n'envisagent le dialogue qu'en mettant de côté la recherche de la vérité, en dépassant – disent-ils – l'« écueil de la vérité des religions¹ », et en se contentant d'un « vivre ensemble » au rabais. Certains posent comme principe de base de tenir pour sacré ce que les interlocuteurs du dialogue tiennent pour sacrés, et de s'abstenir de porter une estimation sur les écrits sacrés des autres religions. Sans être insultants, ne serait-il pas normal de poser d'abord la question de la vérité, et pas seulement celle de la tolérance, qui implique nécessairement une divergence dans la considération de la vérité ?

Après ce préambule, inversons l'ordre des questions : prenons d'abord celle des écrits sacrés, et ensuite notre rapport à la Bible en tant que Livre.

L. Y A-T-IL D'AUTRES ÉCRITS SACRÉS QUE LA BIBLE ?

Qu'en est-il des ouvrages que les adeptes des autres religions tiennent pour des écrits sacrés ? Le dernier Concile n'en parle pas selon un juge-

¹ « Dépasser l'écueil de la vérité des religions. Dès 1893, la tenue du Parlement des religions à Chicago marque l'apparition du dialogue interreligieux sur la scène internationale. Jusque-là, les échanges se heurtent à la notion de vérité, centrale dans nombre de religions. Comment pourrait-elle être revendiquée par plusieurs d'entre elles ?... Sur quelles bases dialoguer, les textes sacrés étant différents ? » <https://balises.bpi.fr/religions/le-dialogue-interreligieux>, le 13/01/2020.

ment sévère, pour éviter d'offenser en disant qu'il ne les considère évidemment pas de la même façon.

Dans un premier temps, si on accepte la règle de logique qui dit qu'« une chose et son contraire ne peuvent pas être vraies en même temps et sous le même rapport », il faut dire que toutes les religions ne peuvent pas être vraies, et que si une religion est vraie, les autres sont fausses. Le syncrétisme qui consiste à piocher un peu dans chaque, n'est pas d'une grande valeur en termes de recherche de la vérité et de crédibilité.

Dans un deuxième temps, il me semble qu'on peut distinguer deux périodes pour ces écrits tenus pour sacrés : avant le Christ, et après le Christ.

Pour la période avant le Christ, nous avons les grandes traditions religieuses orientales. Rappelons ce que dit Jésus dans l'Évangile selon St Jean :

Moi, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des bandits ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la porte. Si quelqu'un entre en passant par moi, il sera sauvé ; il pourra entrer ; il pourra sortir et trouver un pâturage. (Jn 8, 7-9)

Le salut plénier ne vient donc pas par quelqu'un d'autre que Jésus. Que penser des écrits que les hindouistes, bouddhistes ou shintoïstes, par exemple, considèrent comme sacrés ? Nous pouvons penser qu'ils bénéficient des lumières que Dieu avait données à Adam et Eve, à Noé et ses descendants, et qui ont été gardées et parfois approfondies comme sagesse humaine, comme réflexion humaine sur Dieu, mais non pas comme Révélation telle que Dieu l'a voulue pour préparer un peuple capable de recevoir son Fils unique comme Sauveur. St Thomas d'Aquin a pu dire que « toute vérité dite par qui que ce soit vient de l'Esprit Saint¹ ». L'Esprit Saint a donc pu donner quelques lumières préparatoires, que les Pères de l'Église appelaient les « semences du Verbe », dans l'attente de l'Évangile, mais sans faire de ces préparations des voies de salut à part entière. Rappelons-nous l'importante Déclaration voulue par St Jean-Paul II, *Dominus Iesus*, qui dit :

Parce qu'il veut appeler à lui tous les peuples en Jésus-Christ et leur communiquer la plénitude de sa révélation et de son amour, Dieu ne manque pas de se rendre présent de manière multiforme "non seulement aux individus mais encore aux peuples, par leurs richesses spirituelles dont les religions sont une expression principale et essentielle, bien qu'elles comportent "des lacunes, des in-

¹ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, I^a-II^{ae}, q. 109, a.1, ad 1, qui reprend la célèbre phrase de l'AMBROSIASIER, *In prima Cor 12,3* : PL 17, 258.

suffisances et des erreurs” [...] Les livres sacrés des autres religions qui de fait nourrissent et dirigent l’existence de leurs adeptes, reçoivent du mystère du Christ les éléments de bonté et de grâce qu’ils contiennent¹.

Pour la période après le Christ, le raisonnement est plus facile. Nous pouvons nous limiter à Mahomet, aux Mormons et aux Témoins de Jéhovah. Du moment qu’ils sont en contradiction avec le Christ, ou qu’ils ajoutent quelque chose, nous pouvons écarter leurs prétentions à indiquer une nouvelle voie de salut, qui relativiserait le Christ. Un argument très fort a déjà été donné par Tertullien, un Père de l’Église très intelligent, un des premiers en langue latine. Le point fort de la civilisation romaine antique était le droit, le fameux droit romain. Tertullien en avait retiré une notion précieuse : la prescription². Autrement dit, lorsque les califes musulmans viennent 600 ans après les apôtres, et disent : « Vous nous avez trompés. Ce que vous dites d’Abraham, Moïse, la Vierge Marie et Jésus, n’est pas vrai ; nous allons rectifier tout cela grâce au Coran de Mahomet », nous pouvons répondre : « Désolés, il y a prescription. Vous faites une double erreur : les écrits nous sont transmis fidèlement depuis 500 ans (pour les plus récents), en différentes langues, dans tout le monde habité ; les empereurs et nos adversaires ont su quelle est notre foi : il y a prescription ; nous ne voyons pas avec quelle prétention vous pourriez nous enseigner une nouveauté contradictoire concernant le salut ; première erreur. Depuis 500 ans, nous avons des saints qui, depuis les apôtres, transmettent fidèlement, avec cohérence et au péril de leur vie, les Écritures saintes. Nous ne voyons pas à quel moment il y aurait eu une infidélité grave généralisée, qui permette de dire qu’ils nous ont trompés, et que nous avons besoin de vos lumières ; deuxième erreur ». Le même raisonnement peut être suivi

¹ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Déclaration *Dominus Iesus*, 2000, n°8 et 27 citant JEAN-PAUL II, Encycl. *Redemptoris missio*, n°55. Cf. aussi n°56. PAUL VI, Exhort. ap. *Evangelii nuntiandi*, n°53.

² « Dans le *Traité De la prescription des hérétiques*, Tertullien, plutôt que de combattre l’usage que font les hérétiques des Écritures, comme il le fait longuement dans le *Contre Marcion*, choisit une méthode plus expéditive, consistant à recourir au procédé juridique de la « *praescriptio* », objection ou fin de non-recevoir qui, présentée devant un tribunal, a pour effet d’abrèger le procès. Pour démontrer que les hérétiques n’ont aucun droit sur les Écritures et leur interprétation, Tertullien élève donc une double « *praescriptio* », à savoir que le Christ n’a révélé sa doctrine qu’aux apôtres et que les apôtres ne l’ont confiée qu’aux Églises fondées par eux. Seules les Églises apostoliques sont donc les interprètes authentiques des Écritures. Telle est la conclusion de ce procès fictif intenté aux hérétiques. » (<https://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/1630/traite-de-la-prescription-contre-les-heretiques> le 13/01/2020.)

pour les Mormons qui pensent avoir retrouvé la lumière en 1820, ou les Témoins de Jéhovah en 1870.

II. LE CHRISTIANISME EST-IL UNE RELIGION DU LIVRE ?

Nous en venons à la place de la Bible dans notre religion catholique. La Bible est un livre, c'est indéniable, mais ce n'est pas un livre comme les autres : il est tout entier formé d'éléments convergents vers le Christ. Le Christ y est annoncé comme Sauveur dès le troisième chapitre, et sa généalogie est la raison de la présentation des premières familles, puis cette présentation se restreint à Abraham et sa descendance, puis à la descendance de Juda, et enfin David, toujours pour la même cause. Ce qui est considéré comme secondaire par rapport à cette ligne de rédaction n'a que peu de place. Pour les juifs, « tous les prophètes, sans exception, n'ont prophétisé que pour les jours du Messie¹ ».

C'est un fait que Dieu a demandé à certains d'écrire. Lui-même a écrit de son doigt sur les tables de pierre qui seront conservées dans l'Arche, les dix commandements. Mais avant tout, Dieu a parlé. Il existe un ensemble bien plus vaste que la Bible de cette communication de Dieu avec Adam et ses descendants : la Bible écrite a toujours été accompagnée d'une Tradition orale qui la précède, la Tradition juive puis chrétienne. Il y aurait tout un approfondissement à faire au sujet de l'authentique Tradition juive, redécouverte en 1486. Elle ne fait que confirmer la doctrine chrétienne², et l'essentiel est présent dans les témoignages et réflexions des apôtres, qui constituent le Nouveau Testament.

Il est bon d'avoir présente à l'esprit cette compréhension de la Tradition pour relire ce que disait Benoît XVI en France en 2008, dans son fameux discours aux Bernardins :

Vue sous un aspect purement historique ou littéraire, la Bible n'est pas simplement un livre, mais un recueil de textes littéraires dont la rédaction s'étend sur plus d'un millénaire et dont les différents livres ne sont pas facilement repérables comme constituant un corpus unifié... Avec raison, dans le Nouveau Testament, la Bible n'est pas de façon habituelle appelée « l'Écriture » mais « les Écritures » qui, cependant, seront ensuite considérées dans leur ensemble comme l'unique Parole de Dieu qui nous est adressée³.

¹ *Talmud*, traité Sanhédrin – fol. 99 recto ; Sabbat, fol. 63 recto ; Berahhot, fol. 54 verso.

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Kabbale_chrétienne, le 14/01/2020.

³ BENOÎT XVI, *Discours au monde de la culture*, Collège des Bernardins, Paris, septembre 2008.

Et lui qui s'est passionné pour cette question, et est devenu un grand spécialiste, donne alors une réponse précise à la question :

L'Écriture a besoin de l'interprétation, et elle a besoin de la communauté où elle s'est formée et où elle est vécue. En elle seulement, elle a son unité et, en elle, se révèle le sens qui unifie le tout. Dit sous une autre forme : il existe des dimensions du sens de la Parole et des paroles qui se découvrent uniquement dans la communion vécue de cette Parole qui crée l'histoire. À travers la perception croissante de la pluralité de ses sens, la Parole n'est pas dévalorisée, mais elle apparaît, au contraire, dans toute sa grandeur et sa dignité. C'est pourquoi le *Catéchisme de l'Église catholique* peut affirmer avec raison que le christianisme n'est pas au sens classique seulement une religion du livre (cf. n°108). Le christianisme perçoit dans les paroles la Parole, le *Logos* lui-même, qui déploie son mystère à travers cette multiplicité et la réalité d'une histoire humaine. Cette structure particulière de la Bible est un défi toujours nouveau posé à chaque génération. Selon sa nature, elle exclut tout ce qu'on appelle aujourd'hui « fondamentalisme ». La Parole de Dieu, en effet, n'est jamais simplement présente dans la seule littéralité du texte. Pour l'atteindre, il faut un dépassement et un processus de compréhension qui se laisse guider par le mouvement intérieur de l'ensemble des textes et, à partir de là, doit devenir également un processus vital. Ce n'est que dans l'unité dynamique de leur ensemble que les nombreux livres ne forment qu'un Livre. La Parole de Dieu et Son action dans le monde se révèlent seulement dans la parole et dans l'histoire humaines¹.

CONCLUSION

La réponse aux questions posées est donc : la Bible est le seul livre que nous devons tenir pour sacré car il est inspiré², mais elle n'est pas pour autant le tout de notre religion, qui n'a pas pour but de nous mettre en contact avec un texte, mais avec le Verbe vivant, la Parole vivante de Dieu, Jésus notre Sauveur.

¹ *Ibid.* Sur cette question, il peut être utile aussi de lire J. RATZINGER, *Chemins vers Jésus*, 2005, p. 150s.

² « La tradition de l'Église réserve la qualification de textes inspirés aux livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, en tant qu'inspirés par le Saint-Esprit. Recueillant cette tradition, la Constitution dogmatique sur la Révélation divine du Concile Vatican II enseigne : « Notre sainte Mère l'Église, de par sa foi apostolique, juge sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit-Saint (cf. Jn 20,31 ; 2 Tm 3,16 ; 2 Pt 1,19-21 ; 3,15-16), ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même ».25 Ces livres « enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres Sacrées ». CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Déclaration *Dominus Iesus*, 2000, n°8.

La Bible n'est que la partie écrite de la Parole de Dieu adressée à un peuple, et portée par un peuple, à qui Dieu se révèle pour l'élever à une vie de communion avec lui, dans l'amour éternel¹.

¹ « C'est ici que nous pouvons en quelque sorte avoir une intuition historique de ce que signifie l'inspiration : l'auteur ne parle pas en tant que personne privée, comme un sujet clos sur lui-même. Il parle au sein d'une communauté vivante et, de ce fait, il est porté par un mouvement historique vivant qu'il ne crée pas et qui n'est pas non plus créé par la collectivité, mais dans lequel une force directrice supérieure est à l'œuvre ». Joseph RATZINGER-BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth*, 2007, Introduction, p. 14.

La Bible, une parole divine et humaine

L'ÉCRITURE SAINTE EST INSPIRÉE PAR DIEU

Sr. Ursule DOMINI

Commençons par un petit rappel de ce que nous avons entendu cet après-midi. Par sa raison naturelle, l'homme peut découvrir Dieu avec certitude à partir de ses œuvres, comme nous le rappelle le *Catéchisme de l'Église catholique*¹, mais cela ne suffit pas pour lever le voile sur le mystère ou au moins une partie du mystère de Dieu. Pour se faire pleinement connaître des hommes, dont l'intelligence entre autres a été enténébrée suite au péché originel, Dieu doit se révéler lui-même pour leur montrer le sens et le but de leur vie, en vue de leur salut. Comment va-t-Il procéder ?

Dieu va agir et s'adresser aux hommes. Tout cela constitue l'Histoire du Salut ou Histoire Sainte dont l'origine, le centre et la fin est le Verbe. Pour parvenir à nous, cette source emprunte deux canaux d'égale valeur, d'égale autorité : la Tradition et l'Écriture². La Tradition est la Parole de Dieu transmise avec l'assistance du Saint Esprit par l'Église depuis son origine jusqu'à nos jours par les apôtres en premier puis par leurs successeurs. Pour que nous puissions conserver l'essentiel de la Tradition apostolique, l'Esprit-Saint a inspiré des auteurs sacrés pour consigner par écrit la Parole de Dieu. Ce sont l'Ancien et le Nouveau Testaments, le premier préparant la venue du Christ Rédempteur, le second témoignant de cette venue. Ainsi le Nouveau Testament est-il caché dans l'Ancien et l'Ancien dévoilé dans le Nouveau. L'Écriture Sainte a toujours joui dans l'Église d'une grande autori-

¹ « Par la raison naturelle, l'homme peut connaître Dieu avec certitude à partir de ses œuvres. Mais il existe un autre ordre de connaissance que l'homme ne peut nullement atteindre par ses propres forces, celui de la Révélation divine. Par une décision tout à fait libre, Dieu se révèle et se donne à l'homme. Il le fait en révélant son mystère, son dessein bienveillant qu'Il a formé de toute éternité dans le Christ en faveur de tous les hommes. Il révèle pleinement son dessein en envoyant son Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ, et l'Esprit Saint. » (CEC n°50)

² Ces deux canaux sont inséparables : ils « constituent un unique dépôt sacré de la Parole de Dieu » (CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°10) en lequel, « comme dans un miroir, l'Église en son cheminement terrestre contemple Dieu, dont elle reçoit tout jusqu'à ce qu'elle soit amenée à Le voir face à face tel qu'Il est. (cf. Jn 3.2) » (*Ibid.*, n°7)

té et vénération¹. Son inspiration est parfois remise en cause, aussi voulons-nous accentuer notre propos plus particulièrement sur ce sujet.

I. EXISTENCE DE L'INSPIRATION

Dans la constitution dogmatique du Concile Vatican II sur la révélation divine, *Dei Verbum* nous lisons :

La vérité divinement révélée, que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture, y a été consignée sous l'inspiration de l'Esprit Saint. Notre Sainte Mère l'Église, de par sa foi apostolique, juge sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même².

Par conséquent, puisque tout ce que les auteurs inspirés ou hagiographes affirment doit être considéré comme affirmé par l'Esprit Saint, auteur invisible et transcendant, il faut par conséquent déclarer que « les livres de l'Écriture enseignent fidèlement, fermement et sans erreurs la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres sacrées³ ».

La Tradition et le Magistère⁴ ont toujours enseigné l'inspiration de l'Écriture sainte. Ainsi l'enseignement des Conciles de Florence, de Trente, du Vatican et des papes Léon XIII, Benoît XV et Pie XII l'a défini à plusieurs reprises contre les erreurs, sujet qui sera plus développé demain matin. C'est de la définition correcte des concepts d'inspiration divine et de vérité de l'Écriture Sainte que dérivent certaines normes qui concernent directement son interprétation. La Constitution *Dei Verbum* elle-même, après avoir affirmé que Dieu est l'auteur de la Bible, nous rappelle que, dans l'Écriture Sainte, Dieu parle à l'homme de manière humaine. Et cette synergie divino-humaine est très importante : Dieu parle réellement aux hommes de manière humaine. Pour une interprétation correcte de l'Écriture Sainte, il faut

¹ « L'Église a toujours vénéré les divines Écritures comme elle vénère aussi le Corps du Seigneur. Elle ne cesse de présenter aux fidèles le Pain de vie pris sur la Table de la Parole de Dieu et du Corps du Christ. » (CEC 103)

² CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°11.

³ *Ibid.*

⁴ « La Sainte Écriture, c'est la Parole de Dieu en tant qu'elle est consignée par écrit sous l'inspiration de l'Esprit divin. » Et plus loin : « La Vérité divinement révélée que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture y a été consignée sous l'inspiration de l'Esprit-Saint.(...) toutes les assertions des auteurs inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l'Esprit Saint. » (*Ibid.*, n°12)

donc rechercher avec attention ce que les hagiographes ont vraiment voulu affirmer et ce que Dieu a voulu manifester à travers des paroles humaines¹.

Être fidèles à l'Église signifie, en effet, s'inscrire dans le courant de la grande Tradition qui, sous la direction du Magistère, a reconnu les écrits canoniques comme parole adressée par Dieu à son peuple et n'a jamais cessé de les méditer et d'en redécouvrir les richesses inépuisables. Le Concile Vatican II l'a réaffirmé avec une grande clarté :

Tout ce qui concerne la manière d'interpréter l'Écriture est finalement soumis au jugement de l'Église, qui exerce le ministère et le mandat divinement reçus de garder la parole de Dieu et de l'interpréter².

Comme nous le rappelle *Dei Verbum*, il existe une unité indissociable entre l'Écriture Sainte et la Tradition, car toutes deux proviennent d'une même source³.

L'enseignement de *Dei Verbum* s'appuie aussi sur celui de l'Écriture. Cet argument est plus difficile car il n'est pas universel : Il demande déjà la foi aux textes sacrés ; donc quelqu'un qui nie l'inspiration de la Bible ne sera pas convaincu et seul le Nouveau Testament atteste l'inspiration de l'Ancien. Jésus invoque à de nombreuses reprises le témoignage des Écritures. Par exemple à la synagogue de Nazareth, Jésus lit Isaïe 61, 1-2, puis il dit : « Aujourd'hui, cette Écriture est accomplie pour vous qui l'entendez⁴ » ; ou alors il introduit la citation du Ps 109,1 en disant : « David lui-même, inspiré

¹ « En effet, les paroles de Dieu, passant par les langues humaines ont pris la ressemblance du langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes », *Ibid.*, n°13.

² *Ibid.*, n°12.

³ « La sainte Tradition et la Sainte Écriture sont donc reliées et communiquent étroitement entre elles. Car toutes deux, jaillissant d'une source divine identique, ne forment pour ainsi dire qu'un tout et tendent à une même fin. En effet, la Sainte Écriture est la parole de Dieu consignée par écrit sous l'inspiration de l'Esprit divin ; quant à la sainte Tradition, elle porte la Parole de Dieu, confiée par la Christ Seigneur et par l'Esprit Saint aux apôtres et la transmet intégralement à leurs successeurs, pour que, illuminés par l'esprit de vérité, en la prêchant, ils la gardent, l'exposent et la diffusent avec fidélité : il en résulte que l'Église ne tire pas de la seule Écriture Sainte sa certitude sur tous les points de la Révélation. C'est pourquoi l'une et l'autre doivent être reçues et vénérées avec un égal sentiment d'amour et de respect » (*Dei Verbum*, n°9). » BENOÎT XVI, *Discours aux membres de la Commission biblique pontificale*, salle des Papes, 23 avril 2009, http://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/speeches/2009/april/documents/hf_ben-xvi_spe_20090423_pcb.html.

⁴ Lc 4, 18-19. 21.

par l'Esprit-Saint, a dit (..)¹. » A la suite de Jésus, les apôtres ont reconnu la grande valeur de l'argument des Écritures. Saint Paul cite plus de 80 fois l'Ancien Testament dans ses épîtres. L'usage général est pour prouver que Jésus est bien le Messie. Quelques passages reconnaissent explicitement l'inspiration de tout l'Ancien Testament : « Toute écriture est inspirée de Dieu » (2 Tm 3, 16) ; « C'est poussé par l'Esprit-Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 P 1, 20-21). Pour l'inspiration du Nouveau Testament, on peut toutefois alléguer : 2 P 3, 15-16, qui a rapport aux écrits de saint Paul : « Notre cher frère Paul vous l'a écrit selon la Sagesse qui lui a été donnée » et Ap 1, 1-2, qui se rapporte à la vision qui suit : « Révélation de Jésus Christ. Dieu la lui donna pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt² ».

II. NATURE ET DÉFINITION DE L'INSPIRATION

Face à l'enseignement authentique de l'Église sur l'inspiration des Livres Saints, deux excès sont à éviter. D'un côté, ceux qui exagèrent le rôle de Dieu, qui nient ou du moins diminuent le rôle de la médiation humaine dans son élaboration, tel Philon³ et les montanistes⁴ qui ont confondu "inspiration" et "extase" ; ou alors un grand nombre de théologiens protestants qui ont confondu "inspiration" et "révélation" (au sens de manifestation d'une réalité surnaturelle), c'est-à-dire que la Sainte Écriture ne serait finalement inspirée que dans la mesure où elle transmet des vérités révélées.

Ces raisonnements ne sont pas corrects. La fin de la Révélation est de faire connaître aux hommes les vérités surnaturelles qu'ils ignoraient (totalement ou en partie). La Révélation ne se fait pas seulement par l'Écriture, mais par des discours, des visions, des songes, des actions, des symboles..., etc. et par toute la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. La fin de l'inspiration est de faire écrire des vérités qui sont souvent déjà connues ou révélées. L'inspiration "agit" au service de la transmission de la Révélation. Par la Révélation, Dieu agit sur les facultés intellectuelles de l'homme, alors que par l'inspiration, il agit non seulement sur l'intelligence qu'il éclaire, mais encore sur la volonté qu'il détermine à écrire.

¹ Mc 12, 36.

² *Ibid.*, n°11.

³ Philosophe juif d'Alexandrie ; 13-20 avant Jésus-Christ – vers 50 après Jésus-Christ.

⁴ Disciples de Montan ou Montanus, II^e et III^e siècles après Jésus-Christ, qui se faisait passer pour l'incarnation du Saint-Esprit.

De l'autre, ceux qui minimisent le rôle de Dieu et voient la Bible comme un livre purement humain. Ainsi pour certains¹, l'inspiration ne serait qu'une approbation positive accordée par Dieu, ou par l'Église en son Nom, à un livre déjà composé par les règles ordinaires (position condamnée par le premier Concile du Vatican). D'autres ne la conçoivent que comme une assistance par laquelle Dieu préserverait l'écrivain sacré de toute erreur (position également condamnée par Vatican I). Enfin, beaucoup de protestants et de juifs contemporains ne la considèrent que comme un mouvement pieux, une impulsion par laquelle Dieu pousserait l'homme à écrire, sans toutefois l'assister dans la composition de son œuvre, qui donc ne serait pas nécessairement exempte d'erreur.

Dei Verbum 11 nous donne la pensée du Magistère sur cette difficile question :

Pour la rédaction des Livres Saints, Dieu a choisi des hommes ; il les a employés en leur laissant l'usage de leurs facultés et de toutes leurs ressources, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils transmettent par écrit, en auteurs véritables, tout ce qu'il voulait, et cela seulement.

On peut donc définir l'inspiration comme un influx divin, physique et surnaturel, qui a agi en des hommes choisis de manière à ce que, en auteurs véritables, c'est-à-dire avec le plein et libre usage de leurs facultés et de toutes leurs ressources, ils transmettent par écrit tout ce que Dieu voulait et cela seulement².

L'inspiration considérée dans l'auteur sacré a un triple effet : L'illumination de son intelligence et de ses facultés intellectuelles, la détermination de sa volonté et une action sur sa rédaction. Sous la motion divine, l'intelligence de l'auteur est éclairée et élevée à un rang surnaturel. La connaissance des faits peut être antérieure à l'inspiration, mais le jugement porté n'est pas simplement celui de l'homme : il est celui de Dieu même. L'auteur

¹ Lessius au XVI^e siècle, Haneberg au XIX^e.

² L'inspiration considérée du point de vue divin est une opération dite *ad extra*, œuvre de toute la Sainte Trinité, mais attribuée spécialement au Saint-Esprit. C'est une grâce (c'est-à-dire un don de Dieu dans lequel l'homme n'est pour rien), *gratis data*, c'est-à-dire qu'elle n'a pas pour fin directe la sanctification de celui qui la reçoit mais l'utilité générale. C'est aussi une grâce « efficace », c'est-à-dire qu'elle détermine infailliblement celui qui la reçoit à écrire, mais tout en respectant sa liberté. C'est enfin une grâce transitoire, car elle n'est donnée que pour la rédaction d'un ouvrage et ne subsiste pas après (c'est une nouvelle inspiration qui agira pour pousser un même auteur à écrire un autre ouvrage).

sert d'instrument à Dieu, mais son intelligence n'est pas passive ; Dieu se sert de toutes ses ressources : c'est ce qui explique en particulier les différences de style, de genre, etc. L'écrit est donc à la fois divin et humain, mais selon des façons différentes. Dieu a l'initiative de la rédaction, mais il ne supprime pas la volonté de l'homme : Il la meut (de la même façon que la grâce ne supprime jamais la liberté humaine, mais en quelque sorte « l'informe »). Ce n'est pas seulement une assistance "négative", c'est-à-dire qui ne ferait qu'empêcher l'écrivain d'écrire des erreurs, mais c'est aussi une assistance "positive", c'est-à-dire qu'elle aide l'hagiographe à exprimer sous une forme exacte, pendant tout le temps de la rédaction, les concepts perçus et élaborés dans son intelligence éclairée par la Lumière divine.

Il semble qu'assez fréquemment, l'auteur ait eu une certaine conscience de l'action divine qui le poussait à écrire. Ainsi Moïse, les prophètes, saint Jean, saint Paul déclarent assez souvent qu'ils parlent au nom de Dieu¹. Dieu leur donnait de toute façon une compréhension à leur mesure de ce qu'ils écrivaient, mais même s'ils recevaient des lumières particulières, on peut penser qu'ils n'ont pas toujours eu la pleine lumière sur la portée prophétique, préfigurative ou eschatologique de leurs écrits (en particulier les écrivains de l'Ancien Testament par rapport à la Révélation de Jésus-Christ).

III. QUELQUES EXEMPLES POUR MONTRER QUE L'HAGIOGRAPHE ÉCRIT AUSSI EN FONCTION DE SA PERSONNE

Dans les Évangiles de St Matthieu, St Marc et St Jean, tous Juifs d'origine, on trouve des informations très précises et très exactes sur la Palestine et le milieu juif, tandis que St Luc est moins précis et moins exact. De plus, ils écrivent dans un grec rempli de sémitismes, c'est-à-dire un grec calqué sur les manières de s'exprimer propres à l'hébreu, leur langue natale. Par contre, chez St Luc, plus cultivé, la langue grecque est la meilleure, le vocabulaire le plus riche et le style le plus recherché.

Dans l'Évangile selon St Matthieu, l'ancien collecteur d'impôts, on trouve beaucoup de précisions financières (ex. : 17, 25 ; 22, 18) et davantage d'enseignements de Jésus sur l'argent. Par contre, dans l'Évangile selon St Luc, l'ancien médecin, on trouve beaucoup de précisions médicales (ex : 4, 38 ; 5, 18. 31 ; 7, 10 ; 8, 44 ; 13, 11 ; 21, 34) ; de plus, il est le seul qui rapporte le

¹ 1 Co 7, 40 : « et je crois, moi aussi, avoir l'Esprit de Dieu. » ou 2 Co 12, 19 : « c'est devant Dieu, en Christ, que nous parlons. » Ou bien encore 2 Co 13, 3 : « si je reviens, j'agirai sans ménagement, puisque vous voulez la preuve que le Christ parle en moi ».

dicton cité par Jésus sur les médecins (cf. Lc 4, 23), tandis qu'il ne rapporte pas, comme le fait St Marc, toutes les souffrances de la femme hémorroïsse à cause des médecins (comparer Lc 8, 43 et Mc 5, 25-26).

Regardons ce que nous dit le CEC par rapport aux psaumes :

Qu'il s'agisse d'hymne, de prière de détresse ou d'action de grâce, de supplication individuelle ou communautaire, de chant royal ou de pèlerinage, de méditation sapientielle, les psaumes sont le miroir des merveilles de Dieu dans l'histoire de son peuple et des situations humaines vécues par le psalmiste¹.

C'est Dieu enfin qui met sur les lèvres des prophètes de l'Ancien Testament ce qu'ils doivent annoncer de sa part, c'est Lui qui inspire leurs démarches et dirige leurs actions (ex. : Dt 18, 18 ; Jr 1, 9). Les prophètes ne parlent donc pas d'eux-mêmes et par leur propre volonté. La plupart des prophètes ont été des prédicateurs avant de mettre leurs oracles par écrit (Ex : Jérémie n'a reçu l'ordre d'écrire qu'après vingt-trois ans de prédication (cf. Jr 36, 1-2)). Dieu, pour manifester ses volontés, s'adapte à la mentalité et aux tempéraments de chacun de ses prophètes, se servant d'images qui leur sont familières comme « support » des pensées divines qu'Il leur communique. Exemple en Isaïe 6 où Dieu lui donne l'image du Seigneur assis sur son trône pour lui faire comprendre sa majesté souveraine. Dieu utilise de façon générale trois moyens pour manifester ses volontés aux prophètes : La parole (Moïse et le Buisson ardent ou l'appel de Samuel), la vision (Ezéchiel ou Isaïe² qui nous décrivent leur vision) et le songe³ comme c'est le cas pour Jacob, Daniel ou plus proche de nous Saint Paul. Les paroles des prophètes ne sont pas le fruit de réflexions personnelles. St Pierre l'affirme de façon catégorique dans sa deuxième épître :

Ce n'est point par une volonté humaine que la prophétie a été autrefois apportée, mais c'est inspirés par l'Esprit Saint que les saints hommes de Dieu ont parlé. (2 P 1,21).

Toutefois, l'inspiration prophétique n'est pas un état permanent : Elle connaît des interruptions et des reprises, qui ne dépendent que du bon vouloir divin⁴.

¹ CEC n°2588.

² Is 6, 1 ou Ez 1, 1.

³ Le songe est une parole ou une vision, imaginative ou intellectuelle, reçue dans l'âme alors que le corps est en état de sommeil.

CONCLUSION

Laissons le mot de conclusion au Pape Benoît XVI :

Un concept clé pour accueillir le texte sacré, en tant que Parole de Dieu, faite paroles humaines, est indubitablement celui de l'inspiration. [...] Nous pouvons suggérer une analogie : comme le Verbe de Dieu s'est fait chair par l'action de l'Esprit Saint dans le sein de la Vierge Marie, de même l'Écriture Sainte naît du sein de l'Église par l'action du même Esprit. L'Écriture Sainte est « Parole de Dieu en tant que, sous le souffle de l'Esprit divin, elle est consignée par écrit » (*Dei Verbum* 21). On reconnaît de cette manière toute l'importance de l'auteur humain qui a écrit les textes inspirés et, en même temps, de Dieu lui-même, reconnu comme son auteur véritable¹.

Ce thème concerne non seulement la théologie, mais l'Église elle-même, car la vie et la mission de l'Église se fondent nécessairement sur la Parole de Dieu, qui est l'âme de la théologie et, en même temps, inspire toute l'existence chrétienne. [...] Il répond, en outre, à une préoccupation qui me tient particulièrement à cœur, car l'interprétation des Saintes Écritures est d'une importance capitale pour la foi chrétienne et pour la vie de l'Église².

L'inspiration fait du livre la Parole de Dieu écrite, qui demande notre foi, notre adhésion, notre vénération profonde. C'est la Vérité infaillible écrite pour nous et pour notre salut.

⁴ Cette inspiration divine est décrite dans les Saintes Écritures en des formules nombreuses, variées et très expressives. Les unes la décrivent de manière très générale, quelques autres de façon un peu plus précise, sans toutefois dissiper la totalité du mystère. Quelques exemples : « La main du Seigneur » est sur le prophète Ezéchiel ou « tombe sur lui » ou encore « le conduit dans l'Esprit de Dieu » (Ez 1 ; 8 ; 37)

¹ BENOÎT XVI, Exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini*, 30 septembre 2010, n°19.

² BENOÎT XVI, *Discours aux membres de la Commission biblique pontificale*, salle des Papes, jeudi 23 avril 2009, *loc. cit.*

LE DIEU DE L'ANCIEN TESTAMENT EST-IL LE MÊME QUE CELUI DU NOUVEAU TESTAMENT ?

Fr. Michel DOMINI

INTRODUCTION

Le suspense pour cette question ne va pas durer longtemps : oui, il est le même. Pourquoi pose-t-on la question ? N'est-ce pas parce que l'Ancien Testament est associé à la dureté et le Nouveau à la douceur de l'amour ? Il faut donc défendre la pédagogie divine de fausses impressions qui ont la vie dure.

En tant que chrétien, nous héritons notre religion des apôtres et de leurs successeurs en continuité jusqu'à nous. C'est d'eux dont nous héritons la Bible¹ telle que nous la connaissons, avec le Nouveau et l'Ancien Testament².

L'Église considère les Écritures du Nouveau Testament en continuité avec les Écritures juives de l'Ancien Testament, car venant du même Dieu. Nous venons de voir que l'Écriture sainte est inspirée par Dieu (intervention précédente). À l'époque des apôtres, la question ne se pose pas de savoir si les chrétiens doivent garder les Écritures de l'Ancien Testament ; c'est plutôt les écrits du Nouveau qui doivent justifier leur dignité pour être associés à elles !³

¹ Le Concile Vatican II résumait cette présentation en disant : « Le Christ Seigneur, en qui s'achève toute la Révélation du Dieu très haut (cf. 1 Co 1, 30 ; 3, 16-4, 6), ayant accompli lui-même et proclamé de sa propre bouche l'Évangile d'abord promis par les prophètes, ordonna à ses Apôtres de le prêcher à tous comme la source de toute vérité salutaire et de toute règle morale, en leur communiquant les dons divins. Ce qui fut fidèlement exécuté, soit par les Apôtres, qui, par la prédication orale, par leurs exemples et des institutions, transmirent, ce qu'ils avaient appris de la bouche du Christ en vivant avec lui et en le voyant agir, ou ce qu'ils tenaient des suggestions du Saint-Esprit, soit par ces Apôtres et par des hommes de leur entourage, qui, sous l'inspiration du même Esprit Saint, consignèrent par écrit le message du salut ». (CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°7.)

² En grec pour le Nouveau Testament ; en hébreu, araméen et grec pour l'Ancien Testament.

Se pose alors le problème de l'interprétation de cette Écriture inspirée. Il faut bien remarquer que l'Ancien Testament pose, dans son ensemble, une question particulière : s'il jouait le rôle de pédagogue pour former le peuple à parvenir jusqu'à la maturité advenue avec le Christ, il aurait donc terminé son rôle et nous pourrions l'écartier. Ce serait simpliste. Si le Seigneur a pris plusieurs siècles pour préparer avec minutie la venue de son Fils au milieu des hommes, avec un tel souci d'imprégner une culture et de donner une Écriture élaborée et diversifiée, ce n'est pas pour l'abandonner comme une coquille vide, tout juste bonne à intéresser les historiens. À quoi sert l'Ancien Testament, une fois que nous vivons dans le Nouveau Testament ?

I. POURRAIT-ON REJETER L'ANCIEN TESTAMENT ?

A. Marcion

Il nous faut mentionner le cas le plus connu du rejet de l'Ancien Testament : celui de l'hérétique Marcion¹ (85-160). Né vers l'an 85, Marcion fit une expérience spirituelle très semblable à celle de Luther. En lisant les épîtres de Paul, notamment celle aux Galates, il comprit que l'homme est sauvé par grâce, indépendamment des œuvres de la loi. Marcion établit une distinction absolue entre la loi et la grâce. La loi, c'est la Bible des Juifs que nous appelons l'Ancien Testament. C'est la circoncision, le sabbat et autres prescriptions rituelles, la loi du talion, la justice vengeresse prêchée par Moïse. Ce sont aussi les ordres que Yahvé donne lui-même à son peuple en le poussant à massacrer tous ses ennemis dans les guerres de conquête. Tandis que la grâce, « le fruit de l'Esprit c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la douceur » (Gal 5, 22). Conclusion : le Dieu des Juifs serait un autre Dieu que celui de Jésus. L'Ancien Testament serait périmé.

Or Marcion se heurte à des textes qui contredisent son système. Le texte que nous venons de citer et qui prône l'amour se termine par ces

³ C'est ainsi que St Pierre parle des écrits de St Paul et des difficultés qui peuvent se poser pour l'interpréter à bon escient : « Et dites-vous bien que la longue patience de notre Seigneur, c'est votre salut, comme vous l'a écrit également Paul, notre frère bien-aimé, avec la sagesse qui lui a été donnée. C'est ce qu'il dit encore dans toutes les lettres où il traite de ces sujets ; on y trouve des textes difficiles à comprendre, que torturent des gens sans instruction et sans solidité, comme ils le font pour le reste des Écritures : cela les mène à leur propre perte. » (2 P 3, 15-16.)

¹ Cette présentation de Marcion doit des éléments à Gaston Deluz, pasteur, docteur à Neufchâtel : <https://www.evangelie-et-liberte.net/elements/archives/108.html>, le 11/01/2020, mais ne le suit pas dans ses explications évolutionnistes empruntées à Gerd Theissen.

mots : « La Loi n'est pas contre ces choses ». Qu'à cela ne tienne, Marcion va expurger tous les textes qui le contrarient, les qualifiant de falsifications et d'interpolations. Pour donner un fondement solide et sans équivoque à son christianisme paulinien, Marcion choisit parmi tous les Évangiles connus celui de Luc et une dizaine d'épîtres, le tout soigneusement revu et corrigé. Cela obligea l'Église catholique romaine à réagir et à rassembler, parmi tous les écrits qui circulaient dans la chrétienté, un *corpus* de textes normatifs, qu'on appelle le canon.

La question de la place de l'Ancien Testament se posera de nouveau avec les cathares, puis Luther et les protestants, et de manière contemporaine avec, par exemple, Simone Weil (avec un W !) choquée par l'Ancien Testament. Cette philosophe morte en 1943 était impressionnée par le christianisme, mais elle ne fera pas le pas de demander le baptême, car sa recherche n'eut pas le temps de dissiper ses appréhensions.

B. Le sens de l'histoire

Ce qui manquait à ces personnes, c'est la notion de sens de l'histoire. Dieu fait franchir à l'humanité des étapes dans la vie morale, et le Concile Vatican II déclare que l'Ancien Testament contient des éléments « imparfaits et caducs » (*Dei Verbum* 15). Nous n'avons pas à tout justifier dans l'Ancien Testament, comme si nous étions à l'époque du Christ, ou 2 000 ans plus tard. La Commission Biblique Pontificale a donné un texte en 2008 sur le rapport entre la Bible et la vie morale, dans lequel elle parle, entre autres, du critère de progression (§ 120-125) et de celui de finalité (§ 136-146), avec comme premier exemple : dans Mt 5,38-42, Jésus dit : « Vous avez entendu qu'il a été dit : "Œil pour œil, dent pour dent." Moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te frappe la joue droite, tends-lui aussi l'autre... » Clairement, on observe une progression : de la vengeance excessive, on passe à une revanche égale, puis de là au dépassement de la chaîne des représailles. Lorsque les Pharisiens demandent à Jésus pourquoi Moïse a permis de renvoyer sa femme en lui remettant un acte de répudiation, il répond : « C'est à cause de la dureté de votre cœur », et il rétablit l'ordre voulu par Dieu en disant : « Au commencement, il n'en était pas ainsi », avec en sous-entendu : « Et maintenant, avec ma grâce, je ne veux plus de cette concession qu'avait donnée Moïse ».

Cette progression est venue de Dieu, et non pas d'une évolution heureuse d'un point de vue moral, du peuple hébreu¹. Souvent le peuple amalgamait le culte de Yahvé avec celui des divinités étrangères. Les prophètes tonnaient contre cette idolâtrie et menaçaient leurs compatriotes des châtiements divins. Or la suite de l'histoire fait apparaître un progrès inattendu dont la gloire ne revient qu'à Dieu. L'exil a fait des Juifs un peuple vaincu, déporté par les Babyloniens loin de Jérusalem. On aurait pu dire : Yahvé n'a pas réussi à défendre les siens, il a perdu sa crédibilité. Or, le contraire se produisit : la foi en Yahvé, le seul vrai Dieu, triompha et s'imposa durant et après l'exil, alors même que le peuple était environné des idoles babyloniennes. C'est que les prophètes avaient prédit le châtiement. Dieu avait tenu parole. Si le peuple revenait à Yahvé dans le repentir et la fidélité, ce peuple aurait la possibilité de ressusciter. L'Ancien Testament manifeste ainsi la miséricorde de Dieu : il contient le témoignage du dépassement de la loi du plus fort, par celle du choix du plus faible. Cette progression a été menée à son terme et à sa perfection par le Christ.

Fondamentalement la Bible nous présente Dieu comme bon et lent à la colère, déjà avec Adam et Eve, qui interdit le meurtre et retient le bras d'Abraham, qui patiente et prend pitié, mais ordonne la peine de mort sans torture préalable pour toute une population ennemie, et parle de châtiement dans l'Évangile et à la dernière page de l'Apocalypse. Comment comprendre ? Il y a une part de mystère peut-être, mais pour ceux qui s'interrogent, pensent-ils un monde utopique ou prennent-ils en compte la situation de la Corée du Nord, du Nord-Kivu, et de certaines banlieues françaises ? Nous rendons-nous compte de la lourdeur de la pâte humaine à faire lever pour devenir du bon pain ? Regardons le temps qu'il a fallu pour que la société s'imprègne d'esprit chrétien en Europe, en Afrique, en Amérique, avec des avancées et des reculs ; combien nous peinons en Asie, et pour la nouvelle évangélisation dans notre occident. La pédagogie divine a agi par étapes. Gageons qu'elle est plus sage que nous !

¹ Cette présentation doit des éléments à Gaston Deluz, pasteur, docteur à Neufchâtel <https://www.evangelie-et-liberte.net/elements/archives/108.html>, le 11/01/2020.

II. COMMENT DONNER UNE BONNE INTERPRÉTATION ?

A. La pédagogie de l'Esprit Saint

Une fois les erreurs écartées, comment donner une bonne interprétation ? Le Concile Vatican II répond d'abord dans l'important n°12 de *Dei Verbum*, après avoir rappelé le rôle réel des auteurs humains, en parlant de l'auteur divin de l'Écriture, l'Esprit Saint :

La Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger.

Or, que nous dit l'Église de cette interprétation de l'Écriture dans l'Esprit Saint, de cette interprétation spirituelle ? Nous en avons l'exemple dans l'Évangile selon St Luc au chapitre 24, où Jésus lui-même explique aux disciples d'Emmaüs ce qui dans l'Ancien Testament le concernait. Jésus redonne cette leçon aux apôtres dans le Cénacle le soir même. Nous en avons un écho dans la prédication de Pierre le jour de Pentecôte, et dans la suite du Nouveau Testament. L'accomplissement des prophéties est une preuve majeure de la vérité de l'Évangile, et le Concile précise que « ces livres divinement inspirés conservent une valeur impérissable » (*Dei Verbum*, n°14).

Pour saisir le lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et l'importance de l'Ancien Testament, il faut saisir que Dieu a déployé l'annonce et la réalisation du salut avec une pédagogie dans le temps, ce que les théologiens appellent l'économie¹.

B. Le dévoilement du sens spirituel

L'unité des deux Testaments se comprend à travers l'image du voile et du dévoilement :

Dieu les a en effet sagement disposés de telle sorte que le Nouveau soit caché dans l'Ancien et que, dans le Nouveau, l'Ancien soit dévoilé². Car, même si le Christ a fondé dans son sang la Nouvelle Alliance (cf. Lc 22, 20 ; 1 Co 11, 25), néanmoins les livres de l'Ancien Testament, intégralement repris dans le message évangélique³, acquièrent et manifestent leur complète signification dans le

¹ « Les livres de l'Ancien Testament... bien qu'ils contiennent de l'imparfait et du caduc, sont pourtant les témoins d'une véritable pédagogie divine. » (*Dei Verbum*, n°15.)

² SAINT AUGUSTIN, *Quaest. in Hept.* 2, 73 ; PL 34, 623.

³ SAINT IRÉNÉE, *Adv. Haer.* III, 21, 3 ; PG 7, 950 (= 25, 1 : Harvey 2, p. 115) – SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéch.* 4, 35 ; PG 33, 497 – THÉODORE DE MOPSUESTE, *In Soph.* 1, 4-6 ; PG 66, 452 D-453 A.

Nouveau Testament (cf. Mt 5, 17 ; Lc 24, 27 ; Rm 16, 25-26 ; 2 Co 3, 14-16), auquel ils apportent en retour lumière et explication. » (*Dei Verbum* n°15)

Dans ce dévoilement, la pédagogie divine fait appel à un sens spirituel, plus riche que le sens littéral¹, sens qui se trouve soit dans les mots soit dans les figures. Récemment, dans sa contribution au livre du Cardinal Sarah *Des profondeurs de nos cœurs* sur la valeur du célibat sacerdotal, Benoît XVI cherche à éclairer le problème en prenant de la hauteur. Il explique qu'il a manqué une saine exégèse – à la fois reliée à l'action du Christ et à la

¹ « De la nature complexe de ce produit littéraire qu'est la Bible résulte automatiquement que l'on ne peut réduire la signification des différents textes à l'intention historique de l'auteur primitif – trouvé le plus souvent de manière hypothétique. Tous les textes se trouvent dans un processus de continuation dans lequel leur potentiel de sens s'élargit toujours ; aucun texte n'appartient par conséquent à un seul auteur historique. Puisque le texte lui-même est marqué par ces processus, en raison de la nature littéraire qui lui est propre, il n'est pas permis de l'attacher à un moment historique précis et de l'y enfermer. En même temps, on le fixerait ainsi au passé, tandis que lire l'Écriture comme Bible signifie justement que l'on trouve le présent dans la parole historique et que le futur s'y ouvre. La doctrine des différents sens de l'Écriture, développée par les Pères et systématisée au Moyen Age, est aujourd'hui de nouveau admise comme scientifiquement adéquate, en raison de la nature de cette formation particulière du texte. Le Catéchisme explique brièvement la conception traditionnelle des quatre sens de l'Écriture – on dirait mieux des quatre dimensions du sens du texte. Il y a d'abord le sens littéral, c'est-à-dire la signification historique et littéraire que l'on essaie de retracer comme affirmation du moment historique de la genèse du texte. Ensuite il y a le sens dit « allégorique ». Malheureusement, ce mot si discrédité nous voile la chose dont il s'agit : dans la parole, écrite dans un contexte historique précis, transparait néanmoins un chemin de la foi qui situe ce texte dans l'ensemble de la Bible et qui, dépassant le moment d'alors, l'ordonne toujours à partir de Dieu et vers Dieu. Puis, il y a la dimension morale – la Parole de Dieu est toujours aussi une directive pour le chemin, et enfin la dimension eschatologique, le dépassement vers ce qui est définitif et la marche dans cette direction ; la Tradition appelle cela le « sens anagogique ». Cette vue dynamique de la Bible dans le contexte de l'histoire vécue et continue du peuple de Dieu, nous conduit à un autre jugement important de la nature du Christianisme : « La foi chrétienne n'est pas une "religion du Livre", dit le Catéchisme laconiquement (n°108). C'est une affirmation extrêmement importante. La foi ne se réfère pas simplement à un livre qui, en tant que tel, serait l'unique et l'ultime instance pour le croyant. Au centre de la foi chrétienne ne se trouve pas un livre, mais une personne – Jésus-Christ qui est lui-même la Parole vivante de Dieu et qui s'interprète lui-même pour ainsi dire dans les mots de l'Écriture, qui, eux, ne peuvent par contre être bien compris que dans la relation vivante avec lui. Et puisque le Christ construit l'Église, le peuple de Dieu, comme son organisme vivant, son « corps », la relation avec lui demande qu'on soit en pérégrination avec ce peuple qui est le véritable auteur et propriétaire humain de la Bible. Si le Christ vivant est la véritable norme de l'interprétation de la Bible, cela signifie que nous ne pouvons bien comprendre ce livre que dans la compréhension commune de la foi, synchronique et diachronique, de toute l'Église. En dehors de ce contexte vital, la Bible n'est qu'un recueil plus ou moins hétérogène, mais non une directive actuelle pour notre vie. L'Écriture et la Tradition sont inséparables. D'une manière indépas-

lumière communiquée par l'Esprit – dans l'interprétation de la figure du sacerdoce de l'Ancien Testament¹. Pour lui, certains catholiques sont perturbés par la vision tronquée de Luther sur le sacerdoce lié à la Loi de Moïse, et ne voit pas son accomplissement en tant que figure, dans le sacerdoce du Christ et de ses ministres ordonnés depuis, après les apôtres, à savoir les évêques qui s'entourent de prêtres et de diacres. Sans reprendre l'explication qu'il donne, et que je vous invite à lire avec profit, retenons que c'est le rejet de la richesse de l'Ancien Testament et de son sens spirituel qui a créé le déficit de sens qui crée le trouble actuellement. St John-Henry Newman, cardinal du XIX^e siècle issu de l'anglicanisme, est venu à la vérité catholique en constatant que les chrétiens qui s'égarèrent dans la foi, étaient tous victimes de cette vision tronquée, refusant de voir autre chose que le sens littéral de l'Ancien Testament.

Le XX^e siècle a vu un immense effort de recherche pour préciser le sens littéral à travers l'usage de la méthode dite historico-critique, à laquelle nous sommes redevables. Mais Benoît XVI, au début du troisième millénaire, faisait le constat que la recherche du sens spirituel a été terriblement négligée. Il convient donc d'y prêter au moins autant d'attention, comme l'ont fait tant de chrétiens avant nous.

sable, le grand théologien Johann Adam Möhler de Tübingen a présenté ce lien nécessaire dans son œuvre classique *Die Einheit in der Kirche* dont on ne peut assez recommander la lecture. Le Catéchisme met ce lien en lumière, lien qui inclut en même temps l'autorité de l'Église en matière d'interprétation, comme la seconde lettre de Pierre en témoigne explicitement : « Avant tout, sachez-le : aucune prophétie de l'Écriture n'est objet d'explication personnelle... » (1, 20). Il est réjouissant qu'avec cette conception de l'interprétation de l'Écriture, le Catéchisme puisse se savoir en concordance avec les tendances essentielles de l'exégèse récente. L'interprétation canonique de l'Écriture met en évidence l'unité de la Bible comme principe de l'interprétation ; les interprétations synchronique et diachronique sont toujours plus reconnues d'égale importance. Le lien essentiel entre l'Écriture et la Tradition est mis en lumière par des exégètes renommés, de toutes les confessions. Il devient évident qu'une interprétation détachée de la vie de l'Église et de ses expériences dans l'histoire, n'engage à rien et ne peut aller au-delà des hypothèses qui doivent s'attendre à être dépassées d'un moment à l'autre. Il y a donc bien des raisons de réviser les jugements hâtifs sur le caractère arriéré de l'interprétation scripturaire du Catéchisme et de se réjouir qu'il lise l'Écriture tout naturellement comme Parole actuelle et que, par conséquent, dans toutes ses parties, il peut se laisser pénétrer de l'Écriture comme source vivante ». Joseph RATZINGER, *Chemins vers Jésus*, p. 150-sq.

¹ « Au fondement de la situation grave dans laquelle se trouve aujourd'hui le sacerdoce, on trouve un défaut méthodologique dans la réception de l'Écriture comme Parole de Dieu ». BENOÎT XVI, dans BENOÎT XVI – Cardinal Robert SARAH, *Des profondeurs de nos cœurs*, 2020, p. 29.

CONCLUSION

Pour conclure, lorsque nous lisons l'Ancien Testament, l'Église nous invite à y chercher le sens littéral, mais aussi les sens spirituels. En tout, il peut y avoir quatre sens : le sens littéral, sur lequel les autres doivent s'appuyer ; puis le sens spirituel qui peut avoir trois directions : l'une concernant le Christ (« allégorie »), l'une plus morale qui nous concerne, et la dernière qui concerne la fin des temps, l'eschatologie (« anagogie »). Je termine par une image : comparons le mystère de Dieu à un jardin clos, l'Ancien Testament à la serrure de la porte ; le Nouveau Testament à la clé de cette porte. Refuser l'Ancien Testament, c'est comme entrer par effraction ; cela ne donnera pas de bons résultats. L'Ancien Testament demeure Parole de Dieu, et il a encore beaucoup à nous faire découvrir par la grâce de l'Esprit Saint. Le Nouveau Testament ouvre la serrure, et par le fait même la porte des mystères divins.

PEUT-ON CROIRE À L'HISTORICITÉ DES ÉVANGILES ?

Fr. Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

Cette question peut nous sembler étonnante ! En écoutant ou en lisant l'évangile dans la foi, nous ne nous demandons pas souvent si ce qui est relaté est historique. Pourtant, la question mérite d'être posée et approfondie. Pendant des siècles, on a fait confiance spontanément aux évangiles et on a accueilli tout ce qu'ils rapportent : les faits et les paroles de la vie de Jésus. Mais à partir des grandes découvertes scientifiques de l'époque de la Renaissance, puis plus encore au siècle des Lumières où la raison seule semblait pouvoir apporter à l'homme des connaissances fiables, on s'est mis à douter de ce qui n'est pas vérifiable par les seules méthodes scientifiques. Dans le domaine de l'histoire, on va donc élaborer des instruments scientifiques pour vérifier les sources des écrits à notre disposition. La critique historique ne va pas épargner la Bible, qui va être soumise à cette vérification, et en particulier les évangiles. Qu'en reste-t-il alors ? Dans une première partie, nous allons d'abord évaluer l'enjeu de la question. Puis nous verrons ce que l'Église enseigne. Enfin nous donnerons quelques éléments concrets de vérification de l'historicité des évangiles.

I. L'ENJEU DE LA QUESTION

Commençons par un bref état de la remise en cause de l'historicité des évangiles. Après en avoir scruté les fondements, nous essaierons d'en évaluer les conséquences.

A. La remise en cause de l'historicité des évangiles

Une partie non négligeable de l'exégèse actuelle prend des distances avec le contenu des paroles et des faits rapportés dans nos quatre évangiles. Dans une prochaine présentation de ce forum, sera exposée l'histoire de la crise de l'exégèse. Signalons déjà la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, parue

en 1863. S'il n'est pas lui-même un exégète, son ouvrage est un pur produit de cette crise. Il écrit dans la préface de la treizième édition :

Je l'ai dit et je le répète : si l'on s'astreignait, en écrivant la vie de Jésus, à n'avancer que des choses certaines, il faudrait se borner à quelques lignes¹.

Aujourd'hui, beaucoup mettent en doute l'historicité de ce qui est rapporté dans nos évangiles. Jacques Duquesne résume ainsi le récit de l'Annonciation :

Tant de signes, d'annonces, de messages, c'est évidemment impossible. Il faut le répéter : le récit de l'Annonciation par Luc est du domaine du symbolique. Et riche en enseignements, il faut le répéter aussi².

Sur la vie publique de Jésus, Michel Quesnel, exégète, recteur de l'université catholique de Lyon de 2003 à 2011 écrit :

Il existe dans les évangiles des événements présentés comme miraculeux, auxquels nous pourrions donner d'autres noms : phénomènes de télépathie, manifestations parapsychologiques, etc. Mais cela ne réduit pas pour autant à néant l'ensemble des miracles rapportés par l'évangile³.

La résurrection de Jésus elle-même, n'échappe pas non plus à cette critique. C'est ainsi que Michel Deneken, doyen de la faculté de théologie catholique de Strasbourg de 2001 à 2009, n'hésite pas à affirmer :

Envisager le fait que la tombe de Jésus n'ait pas été vide n'apparaît plus aujourd'hui, pour la dogmatique catholique, comme une impossibilité empêchant la foi pascale⁴.

1. *Jésus de l'histoire et Christ de la foi*

C'est ainsi que nombre d'exégètes ont séparé le « Jésus de l'histoire », qui serait le personnage historique sur lequel nous cherchons les éléments absolument certains, et le « Christ de la foi », qui est celui que nous font connaître dans les évangiles les premières communautés chrétiennes, mais

¹ Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Calmann-Lévi, Paris, 1947, p. 21.

² Jacques DUQUESNE, *Marie*, Paris, Plon, 2004, p. 30.

³ Michel QUESNEL, *Jésus-Christ*, Flammarion, 1994, p. 50.

⁴ Michel DENEKEN, *La Foi pascale ; rendre compte de la résurrection de Jésus aujourd'hui*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1997, p. 306-308. Il poursuit : « Il ne faut donc pas s'émouvoir, lorsque des théologiens tels que G. Lüdemann affirment, de manière (faussement) provocante, que le corps de Jésus crucifié a été soumis à la "décomposition". Avec J. Kremer, H. Kessler, et contre R. Schwager, il est aujourd'hui tout à fait possible d'être en totale communion avec la foi apostolique de l'Église, de se reconnaître du point de vue dogmatique dans la tradition catholique, tout en envisageant l'éventualité que la tombe ne fût pas trouvée vide. »

qui n'est pas une figure historique sûre. Joseph Ratzinger a souligné que « le fossé entre le « Jésus historique » et le « Christ de la foi » s'est agrandi de plus en plus, les faisant s'éloigner l'un de l'autre à vue d'œil. »¹ Mais il y a en réalité une position sous-jacente à cette dichotomie, que Joseph Ratzinger a synthétisée avec beaucoup de finesse :

La véritable opposition face à laquelle il nous faut prendre position ne trouve pas son expression dans la formule "Jésus oui, l'Église non" ; il faudrait plutôt dire : "Jésus oui, le Christ non" ou "Jésus oui, le Fils de Dieu non"².

2. L'œuvre des premières communautés chrétiennes

Mais que sont alors les évangiles ? Et que nous transmettent-ils ? Pour les tenants de cette exégèse rationaliste, les évangiles sont en fait des écrits qui témoignent de la foi des premières communautés chrétiennes. En d'autres termes, les premiers disciples de Jésus ont été tellement marqués par cette figure exceptionnelle qu'ils en ont fait le Fils de Dieu, et ont rédigé des écrits symboliques pour exprimer ce qu'ils croyaient de lui, en lui attribuant des faits et des paroles très riches de signification, mais non directement historiques. Benoît XVI conteste :

L'action de communautés anonymes dont on essaie d'identifier les représentants ne peut, en réalité, rien expliquer. [...] N'est-il pas beaucoup plus logique, du point de vue historique, de considérer que la grandeur est au commencement et que la personne de Jésus brisait en effet toutes les catégories disponibles, qu'elle ne pouvait être comprise qu'à partir du mystère de Dieu³ ?

¹ Joseph RATZINGER-BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, Opera omnia, vol. VI, tome 1, Parole et Silence, 2014, p. 107. Benoît XVI ajoute : « Lorsqu'on lit à la suite un certain nombre de ces reconstitutions, on se rend bien vite compte qu'au lieu de nous dévoiler l'icône du Christ devenue méconnaissable, elles ne font que révéler la photographie de leurs auteurs et de leurs idéaux. » (p. 108)

² Joseph RATZINGER, *Un chant nouveau pour le seigneur ; la foi dans le christ et la liturgie aujourd'hui*, 1995, Desclée, p. 45.

³ Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth, 1 – Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration*, Paris, Éditions Flammarion, 2007, p. 18. Le cardinal de Lubac faisait non sans ironie le parallèle avec Napoléon : « Napoléon était admiré au XIX^e siècle comme un grand général. Voilà pourquoi on lui attribua dans la tradition les victoires du Pont d'Arcole, d'Austerlitz, de Léna, de Wagram. Il n'y a point à se demander si, d'aventure, ce ne serait pas la réalité de ces victoires qui lui aurait assuré la réputation d'être un grand général. » (Henri DE LUBAC, *Autres paradoxes*, Culture et vérité, 1994, p. 36. Sur l'historicité des évangiles, on lira avec plaisir les fragments des pages 11 à 41.)

B. Les fondements de cette remise en cause

Le postulat de départ, en réalité, est l'absence de foi, et la négation de la possibilité du surnaturel. Ainsi Ernest Renan écrit-il sans complexe dans la préface de sa *Vie de Jésus* déjà citée : « Si le miracle a quelque réalité, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs¹. »

Le problème fondamental est donc un problème de foi. Jean Guitton fustige avec ironie et réalisme cette critique

de Renan, Loisy et d'autres plus récents. Elle doute, mais jamais du doute. Elle se veut critique, mais jamais au point de critiquer la critique. [...] On se pense critique, on est archi-dogmatique. Dogmatique de la raison, et d'une raison archinaïve, archi-dépassée. [...] Parce que les raisons de croire sont simples, les raisons de ne pas croire sont dans la complication : complication de la raison, qui la coupe de ce qui est simple. Masse d'érudition, luxe du détail et raffinement de technicité, mais absence d'unité, absence de donation immédiate de l'être à l'esprit, absence de simple intelligibilité de l'être, absence d'intuitivité intellectuelle, etc. [...] Mes raisons de croire sont mes raisons de ne pas croire aux raisons de ne pas croire².

C. Les conséquences de la remise en cause de l'historicité des évangiles

Mais quelles sont au juste les conséquences de ces remises en cause ? En réalité, elles sont tout simplement dramatiques. Si l'on n'a pas accès à Jésus lui-même, mais seulement à la foi des premiers chrétiens, le *Credo* s'effondre. Si l'on ne sait pas ce que Jésus a dit et fait, les sacrements perdent toute leur importance – en tout cas on ne sait plus rien de leur origine divine, de leur lien avec Jésus, le Fils de Dieu, qui les a institués pour continuer par son Église son œuvre de salut auprès de nous. Si l'on ne sait pas précisément ce que Jésus a dit, il n'y a plus de morale chrétienne : les paroles de Jésus sur l'adultère, très claires dans l'évangile, seront lues comme la manière dont les premières communautés chrétiennes vivaient alors et ont projeté par conséquent leur manière de vivre sur les paroles de Jésus. Nous pouvons donc en faire autant aujourd'hui avec notre société et ses nouvelles manières de vivre... Enfin, qui rejoint-on dans la prière, si l'on ne sait pas vraiment qui a été Jésus ? Remarquons que nous venons de faire tomber les quatre piliers du catéchisme ! La conséquence de tout cela est tout simplement que nous avons perdu Jésus :

¹ Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Calmann-Lévi, Paris, 1947, p. 11.

² Jean GUITTON, *Mon testament philosophique*, Paris, Presses de la Renaissance, 1997, p. 80.

L'Église s'essouffle quand nous ne connaissons plus Jésus. Le risque est considérable qu'il soit détruit pour nous par certains types d'exégèse, qu'il s'épuise à force de discours¹.

II. CE QU'ENSEIGNENT L'ÉGLISE ET SA TRADITION

Étudions donc ce qu'enseigne l'Église sur l'historicité des évangiles, puisque cette question est si importante pour toute la foi.

A. L'authenticité des évangiles

Tout d'abord demandons-nous : qui a rédigé les évangiles ? La Tradition est unanime : ce sont les apôtres Matthieu et Jean, ainsi que Marc, disciple de saint Pierre, et Luc, proche de saint Paul.

Le concile Vatican II, dans sa constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum*, enseigne :

Toujours et partout l'Église a tenu et tient l'origine apostolique des quatre Évangiles. Ce que les apôtres, en effet, sur l'ordre du Christ, ont prêché, par la suite eux-mêmes et des hommes de leur entourage nous l'ont, sous l'inspiration divine de l'Esprit, transmis dans des écrits qui sont le fondement de la foi, à savoir, l'Évangile quadriforme selon Matthieu, Marc, Luc et Jean².

B. Les évangiles : foi et histoire

Il ne faut pas non plus oublier le lien indissoluble dans les évangiles entre foi et histoire. Telle est clairement l'intention de ceux qui les ont rédigés. Citons saint Luc au début de son évangile :

Beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui, dès le commencement, furent témoins oculaires et serviteurs de la Parole. C'est pourquoi j'ai décidé, moi aussi, après avoir recueilli avec précision des informations concernant tout ce qui s'est passé depuis le début, d'écrire pour toi, excellent Théophile, un exposé suivi, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus » (Lc 1, 1-4).

Les évangiles sont donc écrits par des hommes qui ont été témoins oculaires, ou qui ont consulté par eux-mêmes ces témoins oculaires. Benoît XVI écrit par exemple :

¹ BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, Fayard, 2016, p. 234.

² CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°18. Cf. aussi *ibid.*, n°7.

Luc fait parfois allusion au fait que Marie elle-même, la Mère de Jésus, était l'une de sources, et il le fait de façon particulière quand, en 2, 51, il dit que "sa mère gardait fidèlement toutes ces choses dans son cœur" (cf. aussi 2, 19). Elle seule pouvait rapporter l'événement de l'Annonciation, qui n'avait pas eu de témoins humains¹.

La Révélation chrétienne repose sur l'intervention de Dieu dans l'histoire. Elle est donc inséparablement du domaine de la foi et de l'histoire. Il n'est pas possible de refuser à Dieu le droit d'intervenir dans sa création et dans l'histoire de l'homme² ! Jean-Paul II disait à la fin du grand Jubilé :

Par l'intermédiaire [des évangiles], c'est une vision de foi qui nous parvient, soutenue par un témoignage historique précis, un témoignage véridique que les Évangiles, malgré la complexité de leur rédaction et leur visée initiale catéchétique, nous donnent d'une manière crédible³.

C. La constitution du concile Vatican II *Dei Verbum*

Le concile Vatican II, dans sa constitution dogmatique sur la Révélation divine, enseigne avec autorité l'historicité des évangiles :

Notre sainte Mère l'Église a tenu et tient fermement et avec la plus grande constance, que ces quatre Évangiles, dont elle affirme sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus le Fils de Dieu, durant sa vie parmi les hommes, a réellement fait et enseigné pour leur salut éternel, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel (cf. Ac 1, 1-2)⁴.

III. QUELQUES RAISONS DE CROIRE À L'HISTORICITÉ DES ÉVANGILES

Cette dernière partie sera très succincte pour un sujet si vaste. Mais il est important de donner quelques éléments montrant qu'il y a de très sérieuses raisons de croire à l'historicité des évangiles.

¹ Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *L'Enfance de Jésus*, Paris, Éditions Flammarion, 2012, p. 31.

² IBID., *Jésus de Nazareth, 1 – Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration*, op.cit., p. 11 : « Il est essentiel pour la foi biblique qu'elle puisse se référer à des événements réellement historiques. Elle ne raconte pas des légendes comme symboles de vérité qui vont au-delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre. Le *factum historicum* n'est pas pour elle une figure symbolique interchangeable, il est le sol qui la constitue : "*Et incarnatus est*" – "Et il a pris chair" – par ces mots, nous professons l'entrée effective de Dieu dans l'histoire réelle. »

³ JEAN-PAUL II, *Novo millennio ineunte*, n°17.

⁴ *Dei Verbum*, n°19.

A. L'authenticité des évangiles

C'est d'abord un fait : l'unanimité de la Tradition attribue les évangiles à Matthieu, Marc, Luc et Jean. Ainsi, Papias (mort vers 110), écrit :

Marc, qui fut l'interprète de Pierre, a écrit minutieusement – non toutefois dans l'ordre – tout ce dont il s'est souvenu de ce qui avait été dit ou fait par le Seigneur. En effet, il n'avait pas entendu le Seigneur, ni ne l'avait suivi, mais, plus tard, comme je l'ai dit, [il avait suivi] Pierre. [...] Matthieu, lui, a composé [ou « mis en ordre »] les *logia* [de Jésus] en langue hébraïque, et chacun les a expliqués [ou "interprétés", ou "traduits"] comme il en était capable¹.

Saint Justin, vers 155, considère les évangiles comme les « mémoires » des Apôtres². Certains remettent aujourd'hui en question ces témoignages. Comme le dit avec honnêteté l'exégète Raymond E. Brown :

Cela dit, mille-neuf cents ans après, c'est faire preuve d'imprudence que de disqualifier trop facilement comme fiction ou ignorance l'affirmation de Papias, antique porte-parole qui vécut moins de quatre décennies après la rédaction du Mt canonique³.

Dans les évangiles eux-mêmes, on voit la personnalité propre de chacun, qui correspond à ce que nous savons d'eux. Par exemple, l'évangile selon saint Matthieu (collecteur d'impôts) est celui qui nous parle le plus d'argent : 38 fois (contre 22 fois chez Luc, 8 fois chez Marc et 2 fois chez Jean) !

B. Critères d'historicité

Tout d'abord, les évangélistes sont sincères, comme le manifestent trois constatations :

– le critère de discontinuité : lorsque les évangélistes rapportent les actions et les paroles de Jésus, ils ne cherchent pas à les transformer pour éviter de choquer les Juifs ou les chrétiens.

– le critère de non-contradiction : les autorités religieuses des Juifs ne nient jamais la vérité de leur témoignage sur Jésus mais qu'ils cherchent bien plutôt à les faire taire (cf. Ac 4, 13-18, 5, 27-33, 6, 8-15). Cela montre qu'il était impossible de dire qu'ils mentaient tant il y avait de témoins vivants.

¹ Rapporté par EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, III, 39, 15.

² Cf. SAINT JUSTIN, *Première Apologie*, 46, 3 ; 47, 3. Cf. aussi SAINT IRÉNÉE, *Adversus Haereses*, III, 1, 1.

³ Raymond E. BROWN, *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, Paris, Bayard éditions, 2000, p. 252.

– le critère de désintéressement : la seule récompense que les évangélistes pouvaient attendre de ce qu'ils avaient écrit, c'était la persécution ! Et c'est bien celle qu'ils connurent tous.

D'autre part, les évangélistes sont bien informés, comme le manifestent deux constatations :

– le critère d'attestation multiple : les quatre évangiles convergent pour établir les traits essentiels de la personne et de la vie de Jésus. Les divergences sont vraiment minimales, ce qui est étonnant pour quatre auteurs aussi différents qui ont écrit plusieurs années après les faits.

– le critère de conformité : les récits des évangiles sont tout à fait conformes avec tout ce que nous pouvons savoir par ailleurs du milieu palestinien et juif de l'époque de Jésus, que ce soit par les livres d'histoire ancienne, les découvertes archéologiques ou les anciennes géographies.

Il y a des raisons sérieuses d'avoir confiance dans les évangiles

Il y a de sérieuses raisons d'avoir confiance en l'historicité des évangiles. C'est fort de cette confiance que Benoît XVI aborde son livre *Jésus de Nazareth* :

Pour ma présentation de Jésus, cela signifie surtout que je fais confiance aux évangiles. [...] Je crois précisément que ce Jésus, celui des Évangiles, est une figure historiquement sensée et cohérente¹.

Soulignons que cette façon d'aborder les évangiles est très proche de celle des Pères de l'Église et des médiévaux, qui ont lu les évangiles dans la confiance ; et cette lecture a porté des fruits pour l'Église.

C. Archéologie et découvertes

Dans quelle mesure l'archéologie et les découvertes scientifiques peuvent-elles conforter notre confiance en l'historicité des évangiles ?

1. Les manuscrits et les découvertes

Le nombre et l'ancienneté des manuscrits du Nouveau Testament dont nous disposons sont étonnants.

Après le Nouveau Testament le témoignage manuscrit le plus abondant concerne l'Illiade d'Homère [...]. Il en existe de nos jours moins de six cent cin-

¹ Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth, 1 – Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration*, op.cit., p. 17.

quante manuscrits grecs. Ils nous sont parvenus à partir de copies du II^e et du III^e siècle ap. J.C. Quand on réfléchit qu'Homère a composé son épopée autour de 800 av. J.C., on s'aperçoit que le laps de temps est très long¹.

Pour les évangiles, le plus ancien manuscrit découvert en Égypte (un fragment du chapitre dix-huit de l'évangile de Jean) est situé entre 100 et 150 ap. J.C. Et l'on a actuellement au total 5 664 manuscrits grecs du Nouveau Testament, sans compter ceux dans d'autres langues. Ainsi, aucun recueil de littérature antique ne bénéficie d'une confirmation des textes aussi bonne que le Nouveau Testament. » Et c'est également « le seul cas où l'intervalle de temps entre la composition du livre et la date des manuscrits les plus anciens est aussi court. »²

Les fouilles ont également confirmé l'historicité de passages évangéliques : la piscine de Bethesda à cinq portiques, où Jésus guérit un infirme (cf. Jn 5, 1-15) a longtemps été considérée comme une construction théologique sans fondement historique. Jusqu'en 1888 où elle a été découverte à Jérusalem. D'autres éléments ont été découverts : la piscine de Siloé (cf. Jn 9, 7), le puits de Jacob (cf. Jn 4), le lieu probable de la ville de Dalmanoutha (cf. Mc 8, 10)³ découvert en 2013, etc.

2. Oui, nos évangiles sont vraiment historiques

Oui, nous avons donc des témoignages sérieux et crédibles sur Jésus dans les évangiles. Au Professeur Oddifredi, mathématicien italien, qui a écrit un ouvrage pour répondre à *Jésus de Nazareth*, et qui remet en cause une grande partie de ce que l'on sait sur Jésus, Benoît XVI répondit :

Ce que vous dites au sujet de Jésus n'est pas digne de votre rang scientifique. Si vous posez la question comme si de Jésus, au fond, on ne savait rien, et que de lui comme figure historique, rien n'était vérifiable, alors je ne peux que vous inviter de manière décisive à vous rendre un peu plus compétent d'un point de vue historique⁴.

¹ Lee STROBEL, *Jésus, l'enquête ; un journaliste d'expérience à la poursuite du plus grand événement de l'Histoire*, Éditions Vida, 2018, p. 67-68. On lira avec beaucoup de profit cet ouvrage récent et très documenté sur le sérieux des évangiles.

² *Ibid.*, p. 70-71.

³ <https://www.la-croix.com/Urbi-et-Orbi/Actualite/Monde/Des-archeologues-auraient-trouve-la-Dalmanoutha-de-l-Evangile-de-Marc-2013-09-19-1019783>.

⁴ BENOÎT XVI, *Lettre au Professeur Oddifredi*. Extraits publiés notamment (en italien) dans : https://www.repubblica.it/cultura/2013/09/24/news/ratzinger_caro_odifreddi_le_racconto_chi_era_ges-67150442/. Benoît XVI ajoute plus loin : « Tous mes efforts visent à montrer que le Jésus décrit dans les Évangiles est aussi le vrai Jésus historique ; qu'il s'agit d'une histoire qui

CONCLUSION

Comme on l'aura constaté, l'historicité des évangiles est la clé de voûte de la foi chrétienne, qui repose sur les témoins de l'Incarnation du Fils de Dieu :

Que peut bien signifier la foi en Jésus le Christ, en Jésus le Fils du Dieu vivant, dès lors que l'homme Jésus est si différent de celui que les Évangiles représentent et de celui que l'Église proclame à partir des Évangiles¹ ?

Notre Père fondateur, et Gérard Soulages ont été d'ardents défenseurs de cette historicité. Joseph Ratzinger, lui aussi, avait jugé cette question primordiale. C'est la raison pour laquelle il avait commencé, avant d'être élu sur le trône de Pierre, à rédiger cette œuvre fondamentale *Jésus de Nazareth*. Alors qu'il avait été invité par son éditeur à compléter son autobiographie qui s'arrêtait à son arrivée à Rome, il avait refusé nettement, répondant : « Ce n'est pas possible, je dois travailler à mon Jésus. »² Élu pape, il a continué ce travail, se réservant le mardi, pour avancer cet ouvrage³.

À la question de savoir comment il avait trouvé le temps de rédiger une telle œuvre, Benoît XVI répondra simplement : « Je me le demande aussi. Il faut croire que Dieu m'a beaucoup aidé. En plus, je tenais vraiment à le faire. »⁴ Il ajoute cependant :

J'ai pu commencer à y travailler pendant les vacances d'été de 2003. En août 2004 j'ai donné leur forme définitive aux quatre premiers chapitres. Après mon élection au siège épiscopal de Rome j'ai consacré tous mes moments libres à faire avancer le travail⁵.

Benoît XVI savait l'importance de cette question et la nécessité pour lui d'investir son énergie dans la rédaction de ce livre. En témoigne la réponse

s'est réellement passée. »

¹ Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth*, 1, *op.cit.*, p. 7.

² Elio GUERRIERO, *Serviteur de Dieu et de l'humanité ; la biographie de Benoît XVI*, Mame, Paris, 2017, p. 389-390.

³ Cf. *Ibid.*, p. 553-554. Son secrétaire, M^{gr} Georg Gänswein, témoigne que « Jésus de Nazareth ne représentait pas pour le pape un poids dans son ministère : c'était plutôt un intermède plaisant, une manière de sortir du quotidien, et il y trouvait de nouvelles énergies et une vigueur renouvelée. Le lendemain, il apparaissait serein, plus concentré sur ses tâches et les décisions à prendre. » (*Idem*)

⁴ BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, *op. cit.*, p. 234.

⁵ Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, Opera omnia, vol. VI, tome 1, Parole et Silence, 2014, p. 117.

qu'il fit quand on lui demanda pourquoi il n'avait écrit que trois encycliques, lui, pape théologien :

D'abord parce que je voulais terminer mon livre sur Jésus, justement. On peut évidemment y voir une mauvaise priorité. En tout cas, c'est l'une des raisons¹.

Il dévoila cependant que ce travail fut une force pour son pontificat : « Un peu comme si je puisais constamment de l'eau au plus profond des sources. »²

Cette œuvre est donc vouée à une grande postérité, car tout en utilisant le meilleur de l'exégèse historico-critique et de la science moderne, elle lit l'Évangile dans la foi. Concluons par ces mots de Joseph Ratzinger lui-même :

Je sais que le Jésus des évangiles est le vrai Jésus, que je peux lui faire bien plus confiance qu'à toutes les reconstructions les plus érudites – il survivra à toutes. Toute l'ampleur et la diversité de la tradition des évangiles me dit qui Jésus est et a été. À travers elle, il se donne toujours à voir et à écouter de manière nouvelle³.

¹ BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, *op.cit.*, p. 236.

² *Ibid.*, p. 235.

³ Joseph RATZINGER, *Dogme et annonce*, Parole et silence, 2005, p. 127-128.

La crise de l'exégèse : comment en sortir ?

LA CRISE DE L'EXÉGÈSE BIBLIQUE, DE M. LUTHER À NOS JOURS

Fr. Benoît DOMINI

Le 18 février 2017, le vaticaniste Giuseppe Rusconi rendait public un entretien réalisé avec le Père Arturo Sosa, Préposé Général des Jésuites. Entre autres affirmations, ce dernier déclarait qu'« il serait nécessaire de commencer une vraie réflexion sur ce que Jésus a vraiment dit... » En effet, affirmait-il, « à [l']époque [de Jésus], personne n'avait un magnétophone pour enregistrer ses paroles ». Et le Père Sosa de préciser qu'il n'entendait certes pas mettre en doute « la parole de Jésus, mais la parole de Jésus telle que nous l'avons interprétée¹ » dans les Évangiles. Bref, pour l'actuel Général des Jésuites, les Évangiles ne nous donneraient pas des paroles fiables de Jésus, mais la réinterprétation de ces mêmes paroles par les premiers chrétiens. En définitive, les Évangiles ne seraient pas vraiment historiques.

En d'autres temps, cette déclaration du P. Sosa eût très certainement suscité de nombreuses et vives réactions. Mais en 2017, elle se heurta au silence quasi généralisé du monde catholique. La chose est vraiment étonnante : comment expliquer que le Général des Jésuites ait pu tenir de tels propos pourtant directement contraires à la pensée magistérielle ? Mais surtout, comment se fait-il que ces mêmes propos ne nous aient pas heurtés davantage ? Finalement, comment expliquer que l'historicité des Évangiles soit devenue une vérité à laquelle nous ne sommes plus vraiment attachés ?

Pour répondre à ces questions, nous allons retracer ici très succinctement l'histoire de la crise de l'exégèse biblique, depuis Martin Luther jusqu'à nos jours. Nous comprendrons mieux alors que les propos du P. Sosa

¹ Cf. A. Sosa, *Entretien avec G. Rusconi* (<https://www.rossoporpora.org/rubriche/interviste-a-personalita/672-gesuiti-padre-sosa-parole-di-gesu-da-contestualizzare.html>) ; consulté le 18/02/2020) : « Intanto bisognerebbe incominciare una bella riflessione su che cosa ha detto veramente Gesù... a quel tempo nessuno aveva un registratore per inciderne le parole [...] Non la parola di Gesù, ma la parola di Gesù come noi l'abbiamo interpretata ».

ne sont malheureusement pas isolés mais traduisent une crise profonde et généralisée dont ne sommes pas encore sortis.

I. UNE RÉVOLUTION APPELÉE MARTIN LUTHER

La crise de l'exégèse qui naît à l'aube des temps modernes est initiée par Martin Luther.

Avant M. Luther, l'interprétation de la Parole de Dieu se développait en lien avec la Tradition et le Magistère : les Chrétiens estimaient que la juste interprétation de la Bible était éclairée par le « milieu » dans lequel celle-ci a été élaborée et transmise jusqu'à nous. Ce milieu est le Peuple de Dieu, l'Église. Hors de l'Église, le sens des Écritures nous échappe. Bible, Tradition et Magistère sont indissociables.

Martin Luther provoque une véritable révolution. L'exégèse protestante qu'il inaugure va en effet se développer selon deux principes radicalement différents de ceux de l'exégèse catholique.

Son premier principe est le fameux *Sola Scriptura*, « l'Écriture seule » : selon ce principe, l'Écriture Sainte est le seul canal de la Révélation et, par conséquent, l'unique source de la foi et le fondement de la religion ; ce principe exclut donc le deuxième canal de la Révélation qu'est la Tradition.

Le deuxième principe de l'exégèse protestante est celui du libre examen, selon lequel le sens des textes de la Bible est clair par lui-même, si bien que pour le comprendre, il suffirait de s'en rapporter à son jugement particulier ; ce principe exclut donc l'autorité du Magistère en matière d'interprétation scripturaire. Il ouvre la porte du subjectivisme.

En se séparant de la Tradition et du Magistère, l'exégèse protestante pensait retrouver le texte biblique dans sa réalité nue, au-delà de ses commentaires traditionnels et magistériels qui soi-disant en avaient peu à peu masqué la véritable signification. *Sola Scriptura* : l'Écriture seule, et rien d'autre martelaient donc les Réformés à qui voulait l'entendre. Or, ironie de l'Histoire, c'est justement en détachant la Bible de la Tradition et du Magistère que l'exégèse protestante devint particulièrement perméable à certaines idées pourtant opposées à la pensée authentiquement biblique, en l'occurrence certaines doctrines philosophiques. Très concrètement, le protestantisme va offrir un terrain particulièrement favorable à l'introduction en exégèse des deux grands courants de pensée qui naissent au XVII^e siècle et qui, tous deux, s'avèrent fort critiquables : le rationalisme et l'idéalisme.

Ainsi, faute d'avoir perçu l'importance d'une lecture ecclésiale de la Bible, c'est-à-dire d'une lecture de l'Écriture sainte sous la conduite de l'Esprit saint qui agit à travers l'Église et la Tradition, les exégètes protestants ont provoqué une révolution profonde dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.

II. LA NAISSANCE DE L'EXÉGÈSE HISTORICO-CRITIQUE ET SES ÉQUIVOQUES

Mais Luther n'est pas le seul élément déclencheur de la crise de l'exégèse. En effet, celle-ci a également été provoquée par les équivoques qui ont accompagné la naissance de ce qu'on appelle l'« exégèse historique et critique ».

Disons un mot sur cette nouvelle manière de lire l'Écriture sainte. À partir du XVII^e siècle, le progrès de la science dans tous les domaines va modifier profondément la manière d'aborder la Bible en tant que document humain. La découverte des anciennes littératures orientales, l'apport de l'archéologie, l'approfondissement des langues sémitiques vont pousser les exégètes à cerner avec une plus grande précision les problèmes que posent les Livres Saints ; les règles et les méthodes de l'interprétation biblique vont se perfectionner peu à peu en s'efforçant d'assimiler l'effort de rigueur scientifique. Ainsi la méthode dite « historico-critique » va-t-elle voir le jour et connaître rapidement une importance de premier plan.

Comme son nom l'indique, l'exégèse historico-critique est

une méthode historique, non seulement parce qu'elle s'applique à des textes anciens – en l'occurrence ceux de la Bible-, et en étudie la portée historique, mais aussi et surtout parce qu'elle cherche à élucider les processus historiques de production des textes bibliques.

[Mais elle est également] une méthode critique, parce qu'elle opère à l'aide de critères scientifiques aussi objectifs que possible en chacune de ses démarches (de la critique textuelle à l'étude critique de la rédaction), de façon à rendre accessible au lecteur moderne le sens des textes bibliques, souvent difficile à saisir.

Méthode analytique [enfin], elle étudie le texte biblique de la même façon que tout autre texte de l'antiquité et le commente en tant que langage humain. Cependant, elle permet à l'exégète, surtout dans l'étude critique de la rédaction des textes, de mieux saisir le contenu de la révélation divine¹.

Très prometteuse, la méthode historico-critique a malheureusement été liée dès ses débuts à deux présupposés qui ont faussé ses résultats. Ces

¹ COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (15 avril 1993), 1. A. 2.

deux présupposés provenaient de la philosophie moderne elle-aussi en révolution : il s'agit du rationalisme et de l'idéalisme dont nous parlions tout à l'heure. Disons quelques mots sur chacun de ces deux présupposés¹.

Le rationalisme est l'idée selon laquelle la raison humaine est la seule mesure du vrai et du faux². Est donc « rationaliste » celui qui ne considère vrai que ce qui est évident rationnellement. Or le surnaturel n'est pas évident rationnellement : seuls les phénomènes naturels le sont³.

À partir du XVII^e siècle, l'heure est donc à la chasse aux « préjugés » et aux « croyances »⁴. L'Écriture sainte elle-même n'échappe pas à cet examen critique universel : convoqué au « tribunal de la raison⁵ », la Bible est condamnée pour « irrationalité » puisque, par bien des aspects, ses récits excèdent les limites de la seule raison⁶. Les rationalistes en concluent donc qu'une lecture vraiment historique et critique de la Bible ne retiendra d'elle

¹ Notre réflexion sur les causes philosophiques de la crise de l'exégèse s'inspire de J. Ratzinger, lequel a notamment affirmé : « Le débat autour de l'exégèse moderne n'est pas tant un débat entre historiens qu'un débat philosophique. » Cf. J. RATZINGER, « L'exégèse au cœur des débats. À propos des fondements et des voies actuelles de l'exégèse », dans *La Parole de Dieu*, Écriture sainte – Tradition – Magistère, Paris, Parole et Silence, 2007, p. 93-139 [p. 122].

² Le rationalisme est l'aboutissement d'un mouvement intellectuel qui semblerait plonger ses plus lointaines racines au XIV^e siècle. Le franciscain G. d'Occam, niant alors la réalité de concepts universels, allait en effet provoquer une « révolution » culturelle majeure qui se cristallisera dans une nouvelle vision de la nature et des sciences, fondée sur le refus des causes formelle et finale. Avec Galilée, ce mouvement nominaliste est continué. En s'opposant frontalement à la physique aristotélicienne, Galilée entendait analyser la nature par le seul biais des outils mathématiques (arithmétique et géométrie). En résultera l'émergence des sciences modernes et de leur théoricien qu'est, en un sens, René Descartes. Couplée à l'émergence de la science moderne, les philosophies cartésiennes et postcartésiennes tendent alors à absolutiser la raison en ce qu'elles posent le critère de vérité non pas dans l'adéquation de l'esprit à la chose mais, inversement, dans le fait que la chose corresponde aux exigences critiques de la raison. Par conséquent, les énoncés de foi – ne pouvant être totalement connaissables par l'intelligence – en viennent à être relativisés, voire rejetés en dehors du champ du rationnel. La raison est alors considérée comme le seul critère du vrai et du faux et la foi une option sans fondement intellectuel.

³ Le rationalisme a été alimenté par les découvertes scientifiques modernes. Le XVII^e siècle continue notamment dans le domaine des sciences naturelles le développement de la science moderne initié au siècle précédent. Pensons ici aux savants Herschel, Franklin, Lavoisier, Buffon ou Lamarck.

⁴ Madame de Lambert, maîtresse d'un célèbre salon dans lequel se réunissait l'intelligentsia parisienne, écrira en 1715 : « Philosopher, c'est rendre à la raison toute sa dignité et la faire entrer dans ses droits ; c'est secouer le joug de l'opinion et de l'autorité ».

⁵ Cf. É. KANT, *Critique de la raison pure*, « Préface » de la première édition (1781).

que ce que la raison vraiment scientifique peut admettre. Le rejet du surnaturel, soit l'idée d'une intervention de Dieu dans l'Histoire sainte qui transcende les limites de la nature, est alors considéré comme un présupposé indispensable à toute lecture vraiment scientifique de la Bible.

L'exégèse historico-critique fut donc dès ses débuts très marquée par le rationalisme, quand bien même – disons-le – elle aurait pu et aurait dû s'en détacher. C'est ce rationalisme de principe qui conduisit nombre d'exégètes historico-critiques à nier en bloc à la fois l'historicité et l'inerrance des Évangiles. Ainsi, par exemple, Ernest Renan qui affirmait dans la Préface de sa *Vie de Jésus* publiée en 1895 :

Par cela seul qu'on admet le surnaturel, on est en dehors de la science, on admet une explication qui n'a rien de scientifique, une explication dont se passent l'astronome, le physicien, le chimiste, le géologue, le physiologiste, dont l'historien aussi doit se passer. Nous repoussons le surnaturel par la même question qui nous fait repousser l'existence des centaures et des hippogriffes : cette raison, c'est qu'on n'en a jamais vu. Ce n'est pas parce que qu'il m'a été préalablement démontré que les évangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles qu'ils racontent. C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : "Les Évangiles sont des légendes. Si le surnaturel existe, mon livre est un tissu d'erreur"¹.

Mais ce n'est pas tout. En effet, l'exégèse historico-critique a également été marquée par l'idéalisme. L'idéalisme est un courant philosophique qui donne la priorité à la pensée sur le réel². Pour un idéaliste, un énoncé est

⁶ Cette condamnation fut surtout le fait des philosophes des Lumières. Il est cependant à noter que ces philosophes, bien que rationalistes, ne furent pas pour autant athées. Un certain nombre professait le déisme véhiculé par les loges maçonniques naissantes, soit une croyance « éclairée » en un Dieu architecte de l'univers, parfois appelé le « Dieu des philosophes ». On connaît le célèbre aveu de Voltaire : « L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge marche et n'ait point d'horloger ». Soit dit en passant, le lien historique entre les loges maçonniques européennes et la diffusion de la pensée des Lumières est un fait historique aujourd'hui incontesté. Cf. Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Europe des Lumières*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 2004 (2^e édition), p. 96 : « On le sait, les relations entre la franc-maçonnerie et les Lumières remontent aux origines ».

¹ E. RENAN, « Préface », *La vie de Jésus*, 1895¹³, p. 34 et sv.

² Le réalisme, au contraire, professe que notre intelligence est une humble faculté qui, par les sens, nous fait atteindre la réalité : le monde, les autres hommes et Dieu. Pour un réaliste, la vérité est l'adéquation de l'intelligence avec la réalité. Le primat est alors accordé au réel sur l'intelligence. J. Ratzinger a rappelé la nécessité de fonder la méthode historico-critique sur une philosophie réaliste, notamment celle de saint Thomas d'Aquin. Cf. J. RATZINGER, « L'exégèse au cœur des débats. À propos des fondements et des voies actuelles de l'exégèse », *op.*

vrai non pas parce qu'il correspond à la réalité des choses mais, inversement, parce que la chose sur laquelle cet énoncé porte correspond aux exigences critiques de la raison. Ainsi, parmi les idéalistes, un grand nombre professent que je ne connais pas la réalité, mais que je ne connais que ma connaissance. L'idéalisme valorise donc la subjectivité au point de nier la possibilité d'une connaissance objective. Le réel nous est voilé.

Les conséquences de l'idéalisme furent très importantes, et ce dans tous les domaines : en effet, l'idéaliste n'a plus de références stables, de normes objectives ni pour sa foi, ni pour sa morale, ni pour quelque autre domaine dans lequel se déploie sa pensée ou son activité.

En exégèse, l'idéalisme va conduire à des préoccupations nouvelles : devant un texte biblique, ce qui importera ne sera plus d'établir si son contenu correspond à la réalité (puisque je ne peux atteindre avec certitude la réalité), mais d'établir, d'une part ce que son auteur a eu l'intention d'exprimer, et d'autre part ce que ce texte signifie pour moi.

Prenons deux exemples pour comprendre ce à quoi peut ressembler une exégèse marquée par l'idéalisme :

– le récit biblique du péché originel :

Pour un Catholique, il importe de comprendre qu'Adam et Eve sont deux personnes qui ont existé et qui, en désobéissant à Dieu, ont fait entrer le péché et la mort dans le monde, tout en recevant la promesse d'un Sauveur.

Pour l'idéaliste, il importe de comprendre qu'il s'agit d'une parabole par laquelle, d'une part l(es) auteur(s) a(ont) voulu exprimer l'origine du mal dans le monde, et d'autre part, je peux saisir ma propre condition de pécheur.

– le récit biblique de la Résurrection de Jésus :

cit., p. 129 : « Thomas d'Aquin a résumé métaphysiquement ces deux idées grâce aux principes de l'analogie et de la participation, rendant possible une philosophie ouverte capable d'accepter le phénomène biblique dans sa radicalité. Il faudrait, face au dogme d'une vision du monde soi-disant issue des sciences naturelles et physiques, recommencer à penser dans la perspective d'une telle philosophie, afin de retrouver les conditions nécessaires à une compréhension de la Bible. » Ou encore, *ibid.*, p. 130 : « [Le matérialisme] qui est utile comme principe méthodique des sciences naturelles est oiseux en tant que principe philosophique, il constitue un contresens en tant que principe théologique. Il faudra, ne serait-ce qu'au nom de la curiosité scientifique, expérimenter ici le principe exactement inverse, à savoir que les choses peuvent en aller autrement. Thomas d'Aquin, qui résume la pensée philosophique de plus d'un millénaire et demi, peut une fois de plus servir de contre-modèle. »

Pour un Catholique, il importe de comprendre que le troisième jour après sa crucifixion, Jésus est ressuscité, si bien qu'en Lui, j'adore une personne divine vivante, et que comme Lui, je ressusciterai au dernier jour.

Pour l'idéaliste, il importe de comprendre, d'une part que l(es) auteur(s) a(ont) voulu exprimer sa(leur) foi en Jésus demeurant vivant, et d'autre part que je suis appelé à entrer en relation avec Lui et à vivre de sa Vie. Mais la réalité objective et historique de la Résurrection n'importe pas. Je ne peux d'ailleurs rien en savoir.

Ainsi, l'idéalisme appliqué en exégèse a conduit à douter de la valeur historique des textes sacrés et de la valeur normative des affirmations de la Tradition et du Magistère. La Bible ne nous renverrait pas tant à une réalité objective, Dieu ou l'Histoire du Salut, qu'à ses multiples interprétations subjectives déployées au cours des âges.

De ce fait, alors que l'exégèse historico-critique promettait de grands enrichissements dans la compréhension des Écritures, celle-ci a souvent abouti à des résultats négatifs, appauvrissants, réducteurs. Cela étant, ne soyons pas injustes. Forcé est en effet de constater que cette même exégèse a considérablement augmenté nos connaissances sur la dimension humaine du texte biblique. Mais bien souvent, ces nombreux et impressionnants résultats historiques ou philologiques ont été distingués – pour ne pas dire opposés – à la lecture croyante de la Parole de Dieu. Autrement dit, l'exégèse historico-critique a eu souvent pour effet de fragiliser la foi en l'inspiration et en l'inerrance de l'Écriture sainte.

III. L'HISTOIRE DE L'ÉVOLUTION DE L'EXÉGÈSE EN QUELQUES JALONS

Nous venons de présenter à grands traits les causes de la crise de l'exégèse. Retraçons maintenant son évolution très complexe en mentionnant ici quelques unes de ses étapes¹.

À l'époque de Luther, il était admis – y compris chez les Protestants – que les Évangiles retranscrivaient des faits attestés par des témoins oculaires, et qu'ils jouissaient d'une autorité irréfutable, ayant été écrits par un apôtre ou par un secrétaire d'apôtre. Les attestations de cette autorité apostolique, estimait-on alors, ne manquent pas. Ces critères donnaient

¹ Pour ce qui suit, voir Frère Michel DOMINI, « De Luther à Bultmann, conséquences du "Sola Scriptura" », dans FMND, *Forum 2017 - La crise protestante et le dialogue œcuménique*, p. 37-42 [p. 38-40].

leur autorité aux Évangiles, vus comme objectifs et historiques. L'idée d'une dissociation entre le contenu de la foi et l'histoire réelle ne se posait pas.

À la fin du XVIII^e siècle, le protestantisme, par le biais de l'École protestante libérale, va totalement saper une telle confiance en dissociant la foi et l'histoire. En effet, les penseurs de cette École (en particulier Harnack, 1851-1930) éprouvent le besoin de lire l'Évangile d'une façon nouvelle, soi-disant plus scientifique et historique, en considérant l'histoire comme une science supérieure et positive, et surtout fondant leur recherche sur le présupposé que Dieu ne peut intervenir dans l'histoire. L'Évangile avec ses nombreux récits de miracles ne serait pas crédible tel quel ; il faudrait reconstituer avec la science historique l'homme-Jésus tel qu'il fut vraiment, en retrouvant pour cela les sources historiques à partir desquelles l'Évangile a été écrit. Ainsi l'École protestante libérale explique-t-elle l'Évangile comme étant le cumul de deux sources principales : une source - Q (de *Quelle*, source en allemand) - commune à tous les évangélistes et une source différente. L'intérêt des résultats de cette École est d'avoir vu la nécessité d'une lecture scientifique de la Bible. Cependant, ses présupposés philosophiques infondés en ont fait une vaste entreprise de déconstruction arbitraire. Ainsi, l'École protestante libérale considère de nombreux passages de l'Évangile comme non-historiques et inventés après la vie de Jésus. Tel quel, l'Évangile serait un écrit historiquement douteux.

Le XIX^e siècle accélère ce mouvement de remise en cause de l'historicité des Évangiles. L'exégète Martin Kähler (1835-1912) introduit notamment une distinction qui connaîtra une grande fortune entre le « Jésus de l'histoire » et le « Christ de la foi » : il y aurait d'un côté Jésus tel qu'il a vraiment existé ; de l'autre, il y aurait le même Jésus tel que les communautés chrétiennes l'ont pensé (Christ, Verbe fait chair, etc.). Or, se pose ici un problème : si la foi dans le Christ est une construction des premiers chrétiens sans fondement historique réel, peut-elle être crédible ? La question rebondit avec Rudolf Bultmann (1884-1976) qui inaugure l'École de l'histoire des formes. Cet exégète reprend la théorie des deux sources en lui adjoignant le principe de la créativité de l'Église primitive. En étudiant la Tradition orale, il semblait être sorti des apories de l'École libérale. En réalité, il va définitivement dissocier la foi chrétienne et l'histoire.

En effet, alors que l'École libérale espérait encore retrouver le « Jésus-historique », Bultmann détruit ce qui pouvait rester de confiance en la pos-

sibilité d'une telle reconstruction. Ce qui compte à ses yeux, c'est le kérygme, la foi dans le Christ professée par les premières communautés chrétiennes, et non l'existence historique de Jésus. Pour Bultmann, la foi m'engage à trouver le sens de ma vie mais ne prétend pas me faire connaître quelque chose qui s'est réellement passé. Il faut donc, dit Bultmann, réinterpréter la foi en la démythologisant, c'est-à-dire en ôtant d'elle tous ces éléments mythiques que les premiers Chrétiens ont ajoutés à la personne historique de Jésus. La foi est un cheminement existentiel plutôt qu'un ensemble de données objectives.

L'École de l'histoire des formes étudie donc l'Évangile pour identifier, classer, décrire de petites unités littéraires. Cette critique littéraire a un but historique : connaître les sources, les milieux de naissance et l'évolution de ces formes, pour pouvoir réinterpréter ce qui n'est que création des premières communautés chrétiennes.

L'exégèse de Bultmann – qui suscitera de nombreux émules dans le monde catholique – nous a donc conduits à une meilleure connaissance des formes littéraires, stylistiques et donc à une meilleure compréhension de l'intention des auteurs bibliques. Mais cette exégèse, parce que fondée sur le présupposé idéaliste selon lequel les premières communautés n'ont pas pu nous transmettre la réalité des faits historiques mais seulement une interprétation de ceux-ci, dissèque l'Évangile, ruinant finalement sa crédibilité : les premières communautés chrétiennes s'interposent entre nous et Jésus comme un écran opaque. Leur témoignage n'est pas fiable. Les Évangiles sont donc des écrits du passé qui ne nous parleraient pas tant de Jésus que de la manière dont les premières communautés chrétiennes ont compris sa vie et son message.

CONCLUSION

Concluons. Aujourd'hui, la crise de l'exégèse dont nous venons très brièvement de présenter l'histoire est encore loin d'être surmontée. Cependant, cette situation de crise n'est pas inéluctable.

En effet, on se rappellera que le Concile Vatican II a donné aux exégètes une feuille de route très claire. *Dei Verbum* affirme qu'une lecture de la Bible dans une perspective à la fois historique et authentiquement chrétienne est possible¹. Le XX^e siècle n'a d'ailleurs pas manqué de grands exé-

¹ CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°12.

gètes catholiques qui ont tenté de réconcilier l'exégèse historico-critique la plus scientifique avec la foi en l'historicité et l'inerrance des Évangiles. Pensons par exemple aux Français Henri de Lubac, Ignace de la Potterie, André Feuillet, René Laurentin (*La naissance des Évangiles synoptiques*, 1984), Claude Tresmontant (*Le Christ hébreu*, 1983) ou encore Jean Carmignac. En Allemagne, plusieurs exégètes ont également travaillé dans une même direction, tel Joseph Ratzinger dont nous allons bientôt parler. Bien sûr, nous n'entendons pas canoniser tous les aspects de la pensée des auteurs que nous venons de citer. Il reste cependant que ceux-ci nous ont montré par l'exemple ce que l'exégèse pouvait nous donner de meilleur : une intelligence plus pénétrante de la Parole de Dieu qui s'est adressée à nous dans l'histoire par des intermédiaires humains. En exégèse se vérifie donc d'une manière éminente le célèbre mot attribué à Pascal : « Un peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup de science nous y ramène ».

LA RÉPONSE DE BENOÎT XVI À LA CRISE DE L'EXÉGÈSE : L'HERMÉNEUTIQUE DE LA FOI

Fr. Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

L'exégèse a réalisé de grandes choses au cours des cent dernières années, mais elle a aussi produit de grandes erreurs, qui sont néanmoins en partie devenues des dogmes scolaires qu'il est parfois considéré comme franchement sacrilège d'attaquer, surtout de la part de non-exégètes¹.

Voilà un constat acéré, et fort lucide, de la situation actuelle de l'exégèse, dont nous venons d'entendre un rapide aperçu de l'histoire de la crise. Ce que disait le cardinal de Lubac sur la crise de l'Église en général est vrai pour celle de l'exégèse en particulier :

Après une première phase anarchique, destructrice ou révolutionnaire, où souffle un vent de folie, il en vient une seconde, où la révolution, installée, se fait conservatrice d'elle-même, bloquant la voie d'un avenir mieux orienté².

Ainsi, nous pouvons dire que nous sommes dans cette seconde phase où ces « grandes erreurs » exégétiques sont devenues des « dogmes scolaires », qui sont largement enseignés.

C'est pour ouvrir la voie à un renouveau, après avoir réfléchi durant des décennies à cette situation, que Joseph Ratzinger a pris la décision de rédiger son œuvre sur Jésus, qu'il a commencée quelques années avant son élection sur le siège de Pierre³. Lorsqu'il était venu à Paris et à Lyon en 1983

¹ Joseph RATZINGER, *La Parole de Dieu ; Écriture Sainte – Tradition – Magistère*, Parole et Silence, 2007, p. 136.

² Henri DE LUBAC, *Entretien autour de Vatican II, souvenirs et réflexions*, Paris, France Catholique et les Éditions du Cerf, 1985, p. 84-85.

³ « J'ai pu commencer à y travailler pendant les vacances d'été de 2003. En août 2004 j'ai donné leur forme définitive aux quatre premiers chapitres. Après mon élection au siège épiscopal de Rome j'ai consacré tous mes moments libres à faire avancer le travail. » (Joseph RATZINGER-BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, Opera omnia, vol. VI, tome 1, Parole et Silence, 2014, p. 117.)

pour sa célèbre conférence sur la transmission et les sources de la foi, il avait posé ainsi le problème : « Une question centrale se pose, en effet, aujourd'hui, et c'est là proprement notre sujet : comment l'eau des sources peut-elle être conservée pure dans la transmission de la foi ?¹ » Cette question est liée tant à l'exégèse qu'à la catéchèse, et elle a souvent accompagné le cardinal Ratzinger dans sa réflexion. C'est à partir de ses écrits que nous allons voir comment il a tenté de répondre à la situation de crise de l'exégèse actuelle ; d'abord en voyant comment il a considéré l'utilisation de la critique historique pour l'analyse de la Parole de Dieu ; puis en soulignant combien il a œuvré pour que la Parole de Dieu soit lue dans la foi ; enfin en mettant l'accent sur ce qui est le « type » d'une lecture de l'Écriture selon une herméneutique de la foi : le dogme.

I. LA CRITIQUE HISTORIQUE EST-ELLE VALABLE POUR ÉTUDIER LA BIBLE ?

Après la longue crise de l'exégèse, qui semble s'être égarée dans l'utilisation exclusive de la critique historique, se pose la question : la critique historique est-elle valable pour étudier la Bible, qui est la Parole de Dieu ?

A. Est-il légitime d'utiliser des sciences profanes pour les textes sacrés ?

Est-il même légitime d'appliquer à la Parole de Dieu des méthodes qui ont été conçues pour l'étude de textes profanes ? La réponse à cette question est très importante, car elle est liée à la foi de l'Église à travers son plus grand mystère : celui de l'Incarnation. En s'incarnant, Dieu est entré dans notre histoire. Par conséquent, en déduit Joseph Ratzinger,

la méthode historique – par la nature même de la théologie et de la foi – est et demeure une dimension incontournable du travail exégétique. Pour la foi biblique, en effet, il est fondamental de se référer à des événements historiques réels. [...] Le *factum historicum* n'est pas pour elle une clef symbolique interchangeable, mais bien un fondement constitutif : *et incarnatus est*. Par ces paroles nous proclamons que Dieu est effectivement entré dans l'histoire réelle. Si nous mettons cette histoire de côté, c'est la foi en tant que telle qui est écartée et qui se voit transformée en une autre religion. Si donc l'histoire, le déroulement des faits, appartient en ce sens essentiellement à la foi chrétienne, celle-ci doit se soumettre à la méthode historique. C'est la foi elle-même qui l'exige².

¹ Joseph RATZINGER, *Transmission de la foi et sources de la foi*, conférence des 15 et 16 janvier 1983 à Lyon et Paris, dans la *Documentation catholique*, tome LXXX (1983), p. 260-267.

B. La méthode historico-critique

Les exégètes ont donc développé la méthode historico-critique. En quoi consiste-telle ?

1. La méthode historico-critique

La Constitution dogmatique *Dei Verbum* déjà citée a souligné à cet égard la légitimité et la nécessité de la méthode historico-critique, la ramenant à trois éléments essentiels : l'attention aux genres littéraires ; l'étude du contexte historique ; l'examen de ce qu'on a l'habitude d'appeler "*Sitz-im-Leben*"¹.

Elle est un outil qui s'avère précieux pour ce qui est de l'ordre de la science, « quand il s'agit de garantie des découvertes archéologiques, de déchiffrement des écritures, de datation de documents, de dénonciation des faux, de succession d'événements. »² Elle va étudier la Bible comme tout autre texte ancien, et analyser sa dimension humaine. En cela,

nous n'avons à contester rien de ce qui est véritablement scientifique ; au contraire, l'exégèse moderne met à notre disposition un trésor admirable de connaissances nouvelles, dès lors qu'elle se veut explication et non idéologie camouflée³.

Benoît XVI considère même que « la méthode historico-critique est un instrument exceptionnel. » Cependant il faut avoir à l'esprit qu'elle est un instrument pour connaître le passé. Elle ne peut donc pas être la seule manière de lire la Parole de Dieu, qui n'aurait alors plus rien à nous dire aujourd'hui.

² Joseph RATZINGER-BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 110-111. Benoît XVI dira également : « Il est nécessaire de reconnaître dans la vie de l'Église le bénéfice provenant de l'exégèse historico-critique et des autres méthodes d'analyse du texte développées récemment. Dans l'approche catholique de la Sainte Écriture, l'attention à ces méthodes est indispensable et elle est liée au réalisme de l'Incarnation : « Cette nécessité est la conséquence du principe chrétien formulé dans l'Évangile selon saint Jean 1, 14 : le Verbe s'est fait chair. Le fait historique est une dimension constitutive de la foi chrétienne. L'histoire du salut n'est pas une mythologie, mais une véritable histoire et pour cela elle est à étudier avec les méthodes de la recherche historique sérieuse. » [...] Ainsi, en raison même de la recherche de Dieu, les sciences profanes, qui nous indiquent les chemins vers la langue, deviennent importante ». » (BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, n°32.)

¹ BENOÎT XVI, *Discours à l'occasion du 100^e anniversaire de l'Institut Biblique pontifical*, 3.11.2009.

² Joseph RATZINGER, *La mort et l'au-delà ; court traité d'espérance chrétienne*, Communio-Fayard, 1979, p. 32.

³ Joseph RATZINGER, *Un chant nouveau pour le Seigneur ; La foi dans le Christ et la liturgie aujourd'hui*, 1995, Desclée, p. 54.

C'est pourquoi, avec l'exégèse historico-critique, la Bible ne se communique pas au temps présent, à mon existence d'aujourd'hui. (...) De par son essence même, elle ne parle pas d'aujourd'hui, elle ne parle pas de moi, mais de l'hier, mais de l'autre. C'est pourquoi, si elle est fidèle à elle-même, elle ne peut jamais montrer que le Christ d'hier, et non celui d'aujourd'hui, de demain et dans les siècles des siècles¹.

2. Un outil scientifique, qui doit être libre de présupposés philosophiques

Pour être réellement crédible, la méthode historico-critique doit se considérer comme un outil scientifique – tout à fait valable – et se libérer par conséquent de présupposés philosophiques qui en ont malheureusement souvent accompagné l'utilisation, lui jouant le double mauvais tour non seulement de l'éloigner de la foi de l'Église, mais également de lui faire perdre son caractère scientifique sérieux.

La méthode de critique historique est, de par sa nature, un outil dont l'utilité dépend de la manière dont on le met en œuvre, c'est-à-dire des présupposés herméneutiques et philosophiques par lesquels on se laisse guider².

La méthode historico-critique est l'une des dimensions fondamentales de l'exégèse, mais elle ne dispense pas du travail d'interprétation ceux qui voient dans les textes bibliques l'unique Écriture Sainte et qui la croient inspirée de Dieu³.

Cette interprétation doit être faite dans la foi – comme nous le verrons plus loin. C'est cette dichotomie entre foi et histoire qui conduit aujourd'hui à une incompréhension :

L'interprétation de l'Écriture Sainte court aujourd'hui le risque de donner lieu à une séparation entre science et tradition, entre raison et foi. Certains ont l'impression que l'exégèse qui s'inspire de la méthode de critique historique détruit

¹ Joseph RATZINGER, *La communion de foi – tome 2 : Discerner et agir*, Parole et silence, 2009, p. 89.

² Cf. Joseph RATZINGER, *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé ; contribution à une christologie spirituelle*, Salvator, 2006, p. 49 à 54. Il ajoute : « Les difficultés que la foi peut souvent éprouver face à l'exégèse critique ne sont pas dues à la dimension historique ou critique comme telle, mais à la philosophie latente qui y est à l'œuvre : Le débat doit dès lors se concentrer sur celle-ci et ne pas jeter le soupçon sur la pensée historique comme telle. Cette méthode fut appliquée aux évangiles d'abord à l'époque des Lumières, dans l'intention de corriger le dogme par l'histoire, d'opposer un Jésus simplement humain au Christ de la foi. Depuis, la méthode a été maintes fois transformée et appliquée dans des contextes très différents. Des savants compétents n'ont cessé de la purifier des intentions liées au siècle des Lumières et elle a pu ainsi apporter des éléments de connaissance importants, permettant de mieux comprendre le témoignage biblique et l'histoire du salut qui s'y profile. »

³ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., page 111.

la foi. D'autres pensent que l'exégèse critique constitue le magistère proprement dit, qu'aucun autre ne peut surpasser¹.

Si la méthode historique a porté du fruit, elle arrive désormais au terme de ce qu'elle avait à donner : « Une chose me semble évidente : en deux cents ans de travail exégétique, l'interprétation historico-critique a désormais donné tout ce qu'elle avait d'essentiel à donner. »²

Joseph Ratzinger résume :

L'exégèse historico-critique peut être un outil merveilleux pour une compréhension plus profonde de la Bible, si ses instruments sont utilisés avec cet amour respectueux qui voudrait connaître aussi précisément et soigneusement que possible le don de Dieu. Mais elle manque à son devoir quand elle n'est plus chemin vers une écoute attentive, mais qu'elle met pour ainsi dire le texte à la torture pour lui arracher les réponses qu'il voulait nous cacher³.

C'est ainsi qu'il a abordé la rédaction de Jésus de Nazareth :

Il a donc fallu que je m'enfonce un peu dans une forêt de détails. Une analyse spirituelle du dogme ne suffisait pas ici. Il fallait prendre part à la querelle, sans se perdre dans les détails exégétiques mais avec suffisamment de profondeur pour constater que la méthode historique ne nous interdit pas la foi⁴.

3. La méthode historico-critique : un instrument de l'Antéchrist ?

Dans *Jésus de Nazareth*, en commentant les tentations au désert, et le fait que le Diable s'appuie sur la Parole de Dieu qu'il semble connaître avec précision, Benoît XVI évoque l'histoire de Vladimir Soloviev, dans laquelle l'Antéchrist est reçu

comme docteur honoris causa en théologie à l'Université de Tübingen. C'est un grand spécialiste de la Bible. Par ce récit, Soloviev a voulu exprimer de manière radicale son scepticisme envers une certaine forme d'exégèse érudite de son époque.

Et il conclut : « Les ouvrages qui ont fait le plus de tort à la figure de Jésus en s'attaquant à la foi, ont été rédigés en suivant les conclusions prétendues de l'exégèse⁵. » C'est aussi ce que répondra Benoît XVI au Profes-

¹ Cf. Joseph RATZINGER, *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé*, op. cit., p. 49-50.

² Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 396.

³ Joseph RATZINGER, *Un chant nouveau pour le Seigneur*, op. cit., p. 74.

⁴ BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, Fayard, 2016, p. 234.

⁵ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 144.

seur Oddifredi – qui a accusé faussement Benoît XVI de mépriser la méthode historico-critique¹. En commentant ailleurs cette histoire de Soloviev, Ratzinger écrit :

Les hypothèses se multipliaient, se remplaçant l'une l'autre et formant progressivement une palissade qui empêchait le non-initié d'accéder à la Bible. Quant à l'initié lui-même, il ne lit plus la Bible ; il la dissèque en autant d'éléments dont elle serait constituée. [...] Cela n'étonnera personne que ce genre de procédé génère une ramification de plus en plus importante des hypothèses, aboutissant à une jungle de contradictions. À la fin, on n'apprend plus ce que dit le texte, mais ce qu'il était censé dire et à quels composants on peut le ramener².

II. LIRE L'ÉCRITURE DANS LA FOI DE L'ÉGLISE

Le concile Vatican II, dans sa constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum*, rappelle cette belle évidence en citant saint Jérôme : « la Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger. »³

A. Histoire et foi

Nous l'avons dit plus haut, le cœur de la foi chrétienne, c'est ceci : « le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous » (Jn 1, 14). Autrement dit, Dieu est entré dans notre histoire⁴.

¹ « Je dois repousser avec force votre affirmation (p. 126) selon laquelle j'aurais présenté l'exégèse historico-critique comme un instrument de l'Antéchrist. Traitant le récit des tentations de Jésus, j'ai seulement repris la thèse de Soloviev, selon laquelle l'exégèse historico-critique peut aussi être utilisée par l'antéchrist – ce qui est un fait indiscutable. Dans le même temps, cependant, toujours – et en particulier dans la préface au premier volume de mon livre sur Jésus de Nazareth – j'ai expliqué clairement que l'exégèse historico-critique est nécessaire pour une foi qui ne propose pas des mythes avec des images historiques, mais réclame une historicité véritable et doit donc présenter la réalité historique de ses affirmations également d'une manière scientifique. » (BENOÎT XVI, *Lettre au Professeur Oddifredi*, extraits publiés notamment (en italien) dans : https://www.repubblica.it/cultura/2013/09/24/news/ratzinger_caro_oddifredi_le_racconto_chi_er_a_ges-67150442/)

² Joseph RATZINGER, *La Parole de Dieu*, op. cit., p. 93 à 95.

³ CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°12.

⁴ « Finalement, dans la Révélation divine il s'agit exactement de cela : Celui qui est Vivant et Vrai fait irruption dans notre monde, et ouvre la prison de nos théories, prison que nous avons nous-mêmes construite afin de nous protéger de la venue de Dieu dans notre vie. Grâce à Dieu, dans la crise de la philosophie et de la théologie que nous vivons aujourd'hui, une nouvelle réflexion sur les fondements se met en marche dans l'exégèse, et elle ne se limite pas aux connaissances atteintes par une lecture historique détaillée du texte. Ces travaux sont d'un grand secours pour abattre les préjugés de nos décisions philosophiques anté-

On pourrait en quelque sorte faire l'analogie entre la Parole de Dieu et le Verbe. Le Verbe s'est incarné. Tout en restant vrai Dieu, il a réellement pris notre nature humaine et ses propriétés, « il a vécu notre condition d'homme en toute chose, excepté le péché¹. » La Parole de Dieu, elle aussi, est divine. Mais « la Parole divine s'exprime vraiment à travers des paroles humaines². » Si l'Écriture a bien « Dieu pour auteur », Dieu a choisi « des hommes auxquels il eut recours dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens³. » C'est pourquoi elle doit être lue à l'aide des sciences humaines, mais également à la lumière de la foi. Une étude de la Parole de Dieu coupée de cette foi de l'Église serait en contradiction avec son objet propre.

Il est pourtant fréquent aujourd'hui, hélas, que par un souci mal compris d'indépendance et d'esprit scientifique, l'on évacue Dieu et la foi de l'Église de l'étude de la Parole de Dieu – quand on ne nie pas tout simplement que Dieu ait pu intervenir dans notre histoire. On dissocie alors foi et histoire, alors que ces deux dimensions sont présentes dans la Parole de Dieu :

Aujourd'hui, beaucoup de gens soumettent la Bible au critère d'une soi-disant vision moderne du monde, dont le dogme fondamental affirme que Dieu ne peut en aucune manière agir dans l'histoire – et que tout ce qui le concerne doit donc être relégué dans la sphère du subjectif. La Bible, alors, ne nous parle plus de Dieu, du Dieu vivant, nous sommes désormais les seuls à parler, en décidant quelle part sera laissée à Dieu, et quelle part nous voulons ou devons faire nous-mêmes. Et l'Antéchrist, faisant figure de grand érudit, nous dit alors qu'une exégèse qui lirait la Bible dans la perspective de la foi du Dieu vivant, en se mettant à son écoute, serait du fondamentalisme. Seule son exégèse, considérée comme la seule authentiquement scientifique, dans laquelle Dieu lui-même ne dit rien et n'a rien à dire, est en accord avec l'air du temps⁴.

Joseph Ratzinger déplore ainsi :

rieures qui paralysent l'interprétation : la pleine dimension du verbe s'ouvre de nouveau. » (Joseph RATZINGER, *La communion de foi - tome 2, op. cit.*, p. 90.)

¹ *Missel romain*, Prière eucharistique n°4.

² BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, n°11.

³ CONCILE VATICAN II, const. dog. *Dei Verbum*, n°11.

⁴ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message, op. cit.*, p. 145. « L'exégèse moderne est certaine que les choses n'ont pas pu se passer comme elles sont rapportées par la Bible, et elle établit des méthodes afin de trouver comment cela a dû réellement se dérouler. »

L'exégèse moderne est certaine que les choses n'ont pas pu se passer comme elles sont rapportées par la Bible, et elle établit des méthodes afin de trouver comment cela a dû réellement se dérouler⁵.

B. L'herméneutique de la foi : lire l'Écriture avec l'Église

Pour lire correctement l'Écriture, il faut considérer d'abord qu'elle a été écrite dans la foi – quoique sans contradiction avec l'histoire : ainsi les auteurs sacrés sont membres du peuple de Dieu, et c'est depuis ce peuple, dans la foi de ce peuple, qu'ils rapportent ce dont ils ont témoins ou dépositaires².

L'Écriture étant une seule chose à partir de l'unique Peuple de Dieu, qui en a été le porteur à travers l'histoire, lire l'Écriture comme une unité signifie en conséquence la lire à partir du Peuple de Dieu, de l'Église comme son lieu vital et considérer la foi de l'Église comme la véritable clef d'interprétation. Si l'exégèse veut être également théologie, elle doit reconnaître que la foi de l'Église est cette forme de "sym-pathie" sans laquelle la Bible reste un livre fermé : la Tradition n'empêche pas l'accès à l'Écriture, mais elle l'ouvre plutôt ; d'autre part, c'est à l'Église que revient, dans ses organismes institutionnels, la parole décisive dans l'interprétation de l'Écriture. En effet, c'est à l'Église qu'est confiée la tâche d'interpréter authentiquement la Parole de Dieu écrite et transmise, en exerçant son autorité au nom de Jésus Christ (cf. *Dei Verbum*, n°10)³.

Joseph Ratzinger distingue trois sujets de la Parole de Dieu :

L'Écriture a grandi au sein d'un sujet vivant, elle est née du peuple de Dieu en chemin et vit en lui. On pourrait dire que les livres de l'Écriture renvoient à trois sujets qui interagissent entre eux. Il y a d'abord l'auteur particulier ou le groupe d'auteurs, à qui nous devons un livre de l'Écriture. Mais ces auteurs ne sont pas des écrivains autonomes au sens moderne du terme, ils appartiennent, en revanche à un sujet commun, le "peuple de Dieu" : c'est en partant de lui qu'ils parlent et à lui qu'ils s'adressent, si bien que le peuple est en réalité, profondément, le véritable "auteur" des Écritures. C'est un peuple qui ne se suffit pas à lui-même, mais qui sait qu'il est conduit et appelé par Dieu lui-même, qui parle en profondeur à travers les hommes et leur humanité. »⁴

⁵ Joseph RATZINGER, *La Parole de Dieu*, op. cit., p. 122.

² Voici ce qu'écrivit Benoît XVI : « Les deux chapitres du récit de l'enfance chez Matthieu ne sont pas une méditation rédigée sous la forme d'un récit d'événements. Au contraire : Matthieu nous raconte la véritable histoire, qui a été méditée et interprétée théologiquement et il nous aide ainsi à comprendre plus en profondeur le mystère de Jésus. » (Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 96-97.)

³ BENOÎT XVI, *Discours à l'occasion du 100^e anniversaire de l'Institut Biblique pontifical*, op. cit.

⁴ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 114-115.

Sans cette lecture dans la foi de l'Église, l'exégèse « devient archéologie : un musée de choses passées¹. »

Il est regrettable que l'on sépare aujourd'hui foi et histoire, raison et foi. Dans l'exhortation apostolique *Verbum Domini* (2010), Benoît XVI évoque « le risque grave d'un dualisme qui apparaît aujourd'hui dans l'approche des Saintes Écritures », qui conduit à une « herméneutique sécularisée ». Il ajoute : « Malheureusement, il n'est pas rare qu'une séparation infructueuse des deux engendre une hétérogénéité entre exégèse et théologie, qui "touche aussi les niveaux académiques les plus élevés".² »

Cette lecture dans la foi n'a aucun complexe à avoir, même s'il faut

avoir le courage de résister à l'apparente scientificité, ne pas se soumettre à toutes les hypothèses du moment, mais penser réellement à partir de la grande foi de l'Église, qui est présente en tous temps et nous ouvre l'accès à la vérité³.

C'est ainsi que Benoît XVI a abordé son livre sur Jésus selon l'herméneutique de la foi :

C'est là le point d'appui sur lequel se fonde aussi mon livre, qui regarde Jésus en partant de sa communion avec le Père. Là se trouve le véritable centre de sa personnalité. Sans cette communion, on ne peut rien comprendre, et c'est par elle qu'il se rend présent encore à nous aujourd'hui⁴.

C. L'unité de l'Écriture

Pour réaliser cette lecture de la Bible selon la foi, une règle fondamentale est de la lire dans son unité :

Le présupposé fondamental sur lequel repose la compréhension théologique de la Bible est l'unité de l'Écriture, et à ce présupposé, correspond comme chemin méthodologique l'analogie de la foi, c'est-à-dire la compréhension de chaque texte à partir de l'ensemble⁵.

¹ « Car les documents que l'on voulait lire sans aucun autre intermédiaire que celui de la méthode historique, s'éloignèrent du même coup à la distance qui les sépare du fait historique. Une exégèse qui ne vit et ne comprend plus la Bible avec l'organisme vivant de l'Église devient archéologie : un musée de choses passées. » (Joseph RATZINGER, *Transmission de la foi et sources de la foi*, op. cit., p. 260-267.)

² BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, n°35.

³ BENOÎT XVI, Veillée de prière de conclusion de l'année sacerdotale, 10 juin 2010.

⁴ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 109.

⁵ BENOÎT XVI, *Discours à l'occasion du 100^e anniversaire de l'Institut Biblique pontifical*, op. cit.

Sinon le risque est grand de disséquer les passages en les coupant de leur contexte, et de les interpréter en dehors de leur signification réelle, nécessairement reliée à l'ensemble de la Bible, dont Dieu est l'auteur, à travers l'unique Esprit-Saint qui a inspiré les divers auteurs humains¹. Alors l'exégèse n'est même plus théologie :

Romano Guardini a parlé de la fausse sécurité que procure l'exégèse moderne, "qui a donné les résultats isolés les plus significatifs, mais en perdant de vue son objet réel, ce qui l'a en vérité fait cesser d'être une théologie."² »

Cette manière de lire la Parole de Dieu dans son unité est à son tour facteur d'unité :

L'herméneutique de la foi est aussi la seule approche qui, dans l'amplitude de sa vision et de sa compréhension, transcende les diversités des cultures, des époques et des nations. Elle n'aliène aucune culture ni aucun peuple de ses propres valeurs. Dans l'unité supérieure du Verbe incarné, tous peuvent trouver leur place, préserver ce qui leur est propre et le mener à sa vraie profondeur moyennant les purifications engendrées par cette foi. Cette herméneutique peut ainsi dépasser également les divisions qui déchirent le monde et rendre possible une communion spirituelle dans laquelle tout appartient à tous, où tous sont reliés les uns aux autres, donnant et recevant, en référence à celui qui nous a fait le don de lui-même et, par là, le don de toute la plénitude de Dieu³.

Benoît XVI fait l'éloge de l'exégèse canonique, développée depuis quelques décennies en Amérique, « qui cherche à lire les différents textes bibliques en les insérant dans l'ensemble de l'unique Écriture, et les faisant ainsi apparaître sous un jour nouveau. »⁴ Il ajoute :

L'"exégèse canonique" – la lecture des différents textes de la Bible prise dans son intégralité – est une dimension essentielle de l'exégèse qui ne s'oppose pas à

¹ « L'unité interne des livres du Nouveau Testament, et celle des livres des deux Testaments entre eux, ne peut être reconnue que dans une herméneutique de la foi. Dès qu'on quitte celle-ci, on en vient à des distinctions incessantes de sources et à des oppositions au sein des sources. Ainsi, la figure de Jésus elle-même se décompose sans cesse en des images nouvelles de Jésus : le Jésus de la source des logia, le Jésus de telle ou telle communauté, le Jésus philanthropique, le rabbi juif Jésus, Jésus l'apocalypticien, Jésus le zélote, Jésus le révolutionnaire, le Jésus politique, etc. » (Joseph RATZINGER, *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé*, op. cit., p. 51.)

² Joseph RATZINGER, *La Parole de Dieu*, op. cit., p. 125.

³ Joseph RATZINGER, *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé*, op. cit., p. 53.

⁴ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 112-113.

la méthode historico-critique, mais qui la prolonge de manière organique et la transforme véritablement en théologie¹.

C'est ainsi en particulier qu'il convient de lire dans l'unité l'ancien et le nouveau testaments, pour une lecture vraiment féconde².

Bilan

Dans la préface de la première partie de *Jésus de Nazareth*, Benoît XVI synthétise :

Naturellement, croire que tout en étant véritablement homme il était Dieu, qu'il l'a révélé à demi-mot dans les paraboles, puis s'est montré de plus en plus clair, voilà qui dépasse les possibilités de la méthode historique. En revanche, si à la lumière de cette conviction que nous donne la foi, nous lisons les textes en utilisant la méthode historique et son ouverture intérieure à ce qui nous dépasse, ils se dévoilent, nous montrant un chemin et une figure qui sont dignes de foi³.

Puis dans la préface de la seconde partie, il dit avoir été « guidé par l'herméneutique de la foi, mais en tenant compte en même temps et de manière responsable de la raison historique, nécessairement contenue dans cette même foi. »⁴

En présentant à Paris le 23 mai 2007 la première partie du livre de Joseph Ratzinger-Benoît XVI sur *Jésus*, en compagnie du cardinal Martini, Mgr Joseph Doré a souligné « l'autorité » de l'ouvrage, exprimant son admiration pour une

¹ *Ibid.*, p. 113.

² Cf. par exemple BENOÎT XVI – Cardinal Robert SARAH, *Des profondeurs de nos cœurs*, Fayard, 2020, p. 29-30 : « L'abandon de l'interprétation christologique de l'ancien testament a conduit de nombreux exégètes contemporains à une théologie déficiente du culte. »

³ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 116.

⁴ *Ibid.*, p. 398. On lira avec profit ces deux préfaces, dont nous citons encore ces deux passages : « J'espère pourtant que le lecteur comprendra que ce livre n'a en aucune manière été écrit en opposition à l'exégèse moderne, et qu'il reconnaît, au contraire, tout ce qu'elle nous a donné et continue à nous apporter. Elle a mis à notre disposition une quantité innombrable de matériaux et de connaissances qui donnent à la figure de Jésus une présence, une vivacité et une profondeur que nous n'aurions même pas été capables d'imaginer quelques décennies auparavant. J'ai seulement cherché, au-delà de la simple interprétation historico-critique, à appliquer de nouveaux critères méthodologiques, qui nous permettent une interprétation véritablement théologique de la Bible, tout en exigeant une démarche de foi, et sans vouloir pour autant, ni sans pouvoir renoncer à la rigueur historique. » (*Ibid.*, p. 116-117). « Une telle exégèse doit reconnaître qu'une herméneutique de la foi, développée de manière juste, est conforme au texte et peut se conjuguer à une herméneutique historique consciente de ses propres limites, pour former un tout méthodologique. » (*Ibid.*, p. 396)

œuvre qui tient à la fois « de la « méditation personnelle », de la « recherche du spécialiste », du « témoignage », mais aussi « de l'engagement polémique qui parle en termes cinglants de certaines tendances de l'exégèse ». En effet, justifie Mgr Doré, qui fut élève du professeur Ratzinger à Münster, c'est parfois « la sensibilité d'un amoureux qui s'exprime. Il aime Jésus »¹.

III. LE DOGME : UNE SIMPLIFICATION DE L'ÉCRITURE

Dans son Entretien sur la foi, Joseph Ratzinger reprend une expression qui lui est chère, selon laquelle les dogmes « ne sont pas des murailles qui nous empêchent de voir, mais, tout au contraire, des fenêtres ouvertes sur l'infini.² »

Dans les milieux académiques, dans le cadre de la recherche exégétique, le dogme est souvent perçu comme une limite qui nous empêcherait d'avoir accès à l'Écriture dans sa pureté initiale. Il serait un ajout postérieur, transmis dans un langage daté et un contexte particulier, donc limité. Et bien souvent, le dogme est accusé d'avoir complexifié le langage biblique, nous en rendant l'accès plus difficile.

Joseph Ratzinger-Benoît XVI, dans la perspective de l'herméneutique de la foi, insiste au contraire sur

la simplicité du dogme par rapport à la tradition biblique. Beaucoup pensent que le dogme de l'Église aurait recouvert la simplicité de l'Évangile d'une masse opaque de concepts philosophiques, et aurait ainsi rendu inaccessible le Jésus de la Bible. C'est le contraire qui est vrai. L'histoire du dogme christologique est un processus de simplification et de concentration. Ce processus a dégagé le noyau central, regroupant toutes les expériences rapportées et interprétées dans le Nouveau Testament en ce mot unique de "Fils", et il a ainsi livré la clef herméneutique permettant de donner accès à la profondeur de la personne et de l'histoire de Jésus³.

Qu'est-ce que le dogme ? C'est donc précisément « une interprétation de l'Écriture, [...] née de la foi des siècles...⁴ »

¹ <http://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Le-cardinal-Martini-est-venu-a-Paris-presenter-le-livre-de-Benoit-XVI- NG -2007-05-25-522853>.

² Joseph RATZINGER, *Entretien sur la foi*, Fayard, 1985, p. 82.

³ Joseph RATZINGER, *Le Ressuscité*, Desclée de Brouwer, 1986, Paris, p. 89.

⁴ « Le fait qu'on n'a plus le courage de présenter la foi comme un tout organique en soi, mais seulement comme des reflets choisis d'expériences anthropologiques partielles, reposait en dernière analyse sur une certaine défiance à l'égard de la totalité. Il s'explique par une crise de la foi, mieux : de la foi commune à l'Église de tous les temps. Il en résultait que la catéchèse omettait généralement le dogme et qu'on essayait de reconstruire la foi à partir de la Bible directement. Or, le dogme n'est rien d'autre, par définition, qu'interprétation de l'Écriture, mais

Un exemple avec le dogme du concile de Nicée

Nous ne pouvons évoquer, dans le cadre de cette présentation, qu'un seul exemple, cher à Benoît XVI : le dogme défini par le concile de Nicée, en l'an 325, qui enseigne que Jésus est « consubstantiel » (en grec *homoousios*) au Père. Il explique comment l'adoption de ce terme philosophique est une simplification :

Le petit mot *homoousios* n'est aux yeux des Pères de Nicée que la transposition de l'image du "Fils" en un concept. Ce mot qui veut tout simplement dire : "Fils" n'est pas seulement une comparaison, mais une réalité littérale. Le cœur même de la Bible, son témoignage sur Jésus-Christ, est à prendre à la lettre. Le mot est à prendre à la lettre – c'est cela et rien d'autre, appeler Jésus consubstantiel au Père. Ce n'est pas là une philosophie s'ajoutant à la Bible, c'est une protection contre l'emprise de la philosophie. Cela sert à protéger son sens littéral dans la querelle herméneutique. Ce que les Pères ont effectivement dit ici est une réponse de pêcheurs : le mot est à prendre au mot. Il vaut pour ce qu'il est. C'est l'audacieuse grandeur de cette phrase qui est tout autre chose qu'une performance humaine dans la chasse au concept : quittant la querelle des concepts, il ramène au cœur même du mot. Dans sa simplicité, le mot a sa valeur et c'est par là qu'il atteint une grandeur qui nous provoque. Ce n'est pas une idée, mais une réalité. Le Fils est vraiment le Fils. [...] "*Piscatorie, non aristotelice*" – les Pères de Nicée n'ont pas craint de faire partie de la foule des tout petits et c'est pourquoi ils purent entrer dans la louange du Père par laquelle la volonté du Fils se manifeste et devient libération des malheureux. Prions le Fils afin qu'il nous accorde à nous aussi de demeurer dans le domaine de sa volonté, de devenir des fils par lui, le Fils consubstantiel au Père et de recevoir par là la liberté du salut¹.

Cela revient à dire que le terme philosophique "consubstantiel" n'ajoute rien au Nouveau Testament, mais est, pour ce qui est d'une dimension décisive de son témoignage, la défense de sa littéralité contre tout allégorisme. Cela signifie donc que Dieu ne nous trompe pas. Jésus n'est pas seulement désigné comme Fils de Dieu, il l'est réellement².

Cette optique est omniprésente chez Joseph Ratzinger-Benoît XVI. Citons seulement cette phrase sur Chalcédoine :

cette interprétation, née de la foi des siècles, ne semblait plus pouvoir s'accorder avec la compréhension des textes, à laquelle avait conduit entre-temps la méthode historique. De la sorte coexistaient deux formes d'interprétation apparemment irréductibles : l'interprétation historique et l'interprétation dogmatique. » (Joseph RATZINGER, *Transmission de la foi et sources de la foi*, op. cit., p. 260-267.)

¹ Joseph RATZINGER, *Le Dieu de Jésus-Christ*, Communio/Fayard, 1977, p. 87 à 96.

² Joseph RATZINGER, *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé*, op. cit., p. 42-43. Cf. aussi Joseph RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance*, Parole et Silence, 2005, p. 94 à 99.

Pour moi, Chalcédoine c'est la simplification grandiose et audacieuse du trésor de la tradition (trésor compliqué et très complexe) qui se cristallise en un point central qui porte tout le reste : Fils de Dieu, de même nature que Dieu et de même nature que nous¹.

Dans *Jésus de Nazareth*, tout en présentant la vie de Jésus, Benoît XVI fait à plusieurs reprises allusion aux dogmes². Et dans d'autres ouvrages il commente le dogme en lien avec l'Écriture³. Ainsi,

les grandes décisions fondamentales des anciens conciles, exprimées dans les symboles de la foi, ne transforment pas la foi en une théorie philosophique, mais donnent une forme linguistique à deux constantes essentielles de la foi biblique : d'une part, elles en défendent le réalisme et s'opposent à une interprétation purement symboliste et mythologique ; d'autre part, elles affirment la rationalité de la foi biblique, qui certes dépasse le domaine de la raison et de son champ d'expérience, mais qui fait appel à la raison et se présente avec la prétention de dire la vérité – de donner à l'homme accès au véritable cœur de la réalité⁴.

Pour Benoît XVI, le texte du concile sur la Révélation divine n'a pas porté ses fruits, car il n'a pas été pleinement compris. Il déplore : « La Bible qui s'est détachée du dogme est devenue un document du passé, et, partant, un élément du passé. »⁵

¹ Joseph RATZINGER, *Dogme et annonce*, Parole et Silence, 2005, p. 126-127. La suite de la citation mérite d'être lue aussi : « Contrairement à d'autres tentatives au cours de l'histoire, Chalcédoine a interprété Jésus théologiquement ; j'y vois la seule interprétation qui réussisse à rendre toute l'étendue de la tradition et qui contienne toute la force impétueuse du phénomène. Toutes les autres interprétations sont d'une certaine manière trop étroites ; tout autre terme est trop fragmentaire et exclusif. Ce n'est qu'ici, et seulement ici, que tout est dit dans toute son ampleur. (...) J'ai confiance en la tradition dans toute son ampleur. Et plus je vois ces reconstructions surgir un jour et disparaître le lendemain, plus je me sens conforté dans cette confiance. Je me rends de plus en plus compte que l'herméneutique de Chalcédoine est la seule qui n'a pas besoin de gommer quoi que ce soit mais qui est capable de tout accueillir. Toutes les autres herméneutiques sont obligées d'apporter de petites ou grandes modifications à l'analyse historique, au nom de connaissances raisonnables soi-disant meilleures. »

² Sur le dogme de Nicée, cf. Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 366ss et pages 391-392 ; sur le dogme de Chalcédoine, cf. *Idem*, page 52 ; une belle illustration aussi sur la question des deux volontés, avec des références aux dogmes de l'Église, cf. *Idem*, pages 505 à 508.

³ On trouvera par exemple des commentaires du concile de Constantinople III dans Joseph RATZINGER, *Faire route avec Dieu ; l'Église comme communion*, Parole et Silence, 2003, p. 71-74 ; ou encore : Joseph RATZINGER, *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé*, op. cit., p. 43-49 et p. 103-107.

⁴ Joseph RATZINGER, *Foi, vérité, tolérance*, op. cit., p. 94 à 99.

⁵ Joseph RATZINGER, *La Parole de Dieu*, op. cit., p. 102-103. « Personnellement, je suis vraiment persuadé qu'une lecture attentive de l'intégralité du texte *Dei Verbum* permettrait de trouver

CONCLUSION

Au fondement de la situation grave dans laquelle se trouve aujourd'hui le sacerdoce, on trouve un défaut méthodologique dans la réception de l'Écriture Sainte comme Parole de Dieu¹.

C'est par ces mots que Benoît XVI commence l'éblouissante contribution donnée il y a quelques jours, en collaboration avec le cardinal Sarah, sur le célibat, dans ce très beau livre : *Des profondeurs de nos cœurs*. Précisément, c'est cette herméneutique de la foi qui fait défaut. Car alors la parole de Dieu, et Jésus lui-même disparaissent :

En effet, de même que la liturgie occupe une place centrale dans l'expérience que l'Église a d'elle-même et que rien ne va plus quand la liturgie n'est plus elle-même, de même l'Église s'essouffle quand nous ne connaissons plus Jésus. Le risque est considérable qu'il soit détruit pour nous par certains types d'exégèses, qu'il s'épuise à force de discours².

Enfin, Benoît XVI évoque la nécessité d'une vertu pour faire une saine exégèse : l'humilité :

Bien souvent les paroles de Jésus sont plus grandes que notre raison, bien souvent elles dépassent notre entendement. La tentation de les réduire, de les manipuler pour les mettre à notre portée, est compréhensible. Une bonne exégèse a au contraire justement l'humilité de respecter cette grandeur qui, par ses exigences, souvent nous dépasse, sans réduire les paroles de Jésus à la mesure dont nous le croyons capable³.

les éléments essentiels à une synthèse entre la méthode historique et l'"herméneutique" théologique, mais ce rapport ne saute pas immédiatement aux yeux. De fait, la réception post-conciliaire a pratiquement négligé la partie théologique de l'énoncé, vue comme une concession au passé, et n'a conçu le texte que comme une confirmation officielle et illimitée de la méthode historico-critique. La quasi-disparition des différences confessionnelles entre l'exégèse évangélique et catholique après le concile peut être portée au crédit de celui-ci. Il n'en faut pas moins déplorer que le hiatus entre exégèse et dogme est devenu total depuis lors, y compris au sein de l'Église catholique. En celle-ci aussi l'Écriture est devenue une parole du passé que chacun tente de transposer au présent à sa manière, sans pouvoir pour autant faire confiance au radeau sur lequel il s'embarque pour cette traversée. La foi est rabaissée à une sorte de philosophie de la vie que chacun tente de distiller à partir de la Bible du mieux qu'il le peut. Le dogme, auquel on a retiré le soutien de l'Écriture, ne soutient plus rien. »

¹ BENOÎT XVI – Cardinal Robert SARAH, *Des profondeurs de nos cœurs*, op. cit., p. 29.

² BENOÎT XVI, *Dernières conversations*, op. cit., p. 234.

³ Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, op. cit., p. 102.

Peut-être est-ce là la raison pour laquelle Benoît XVI est aussi génial dans sa façon d'aborder l'Écriture, précisément en raison de « la puissance illuminante de son extraordinaire humilité¹. »

Pour interpréter la Parole de Dieu, il faut la vivre !

Nous voudrions, en conclusion de cette présentation, présenter le type d'une mauvaise exégèse, exposé dans l'évangile de la venue des rois mages à la crèche, et que Benoît XVI a souvent commenté en ce sens, à la suite de saint Augustin :

Voici les exégètes, théologiens spécialistes des Écritures, qui savent tout sur elles, connaissent toutes les interprétations possibles, peuvent citer tous les passages au pied levé, venant ainsi au secours de ceux qui cherchent. Mais comme dit saint Augustin : aux autres ils indiquent le chemin, mais eux restent sur place. Finalement, les Écritures ne sont restées qu'un atlas de leur curiosité, une foule d'idées maîtrisables, dont ils ont débattu².

Mais, pour eux,

« cela reste une connaissance académique, qui ne touche pas leur vie ; ils restent en dehors. Ils peuvent donner des informations, mais l'information ne devient pas formation de leur vie³.

Voilà pourquoi, pour Benoît XVI, les authentiques interprètes de la Parole de Dieu sont les saints⁴. Car, conclut Benoît XVI,

Reconnaissons que le Christ n'a pas voulu l'Église pour qu'elle discute la Parole de Dieu, mais qu'elle soit un lieu où elle se vit⁵.

¹ Expression du cardinal Angelo Scola aux journalistes, au terme de la visite de Benoît XVI à Milan, en juin 2012 (<https://www.ilgiornale.it/news/ora-scola-spazza-i-corvii-popolo-dio-ama-papai-media-devono.html>).

² BENOÎT XVI – Joseph RATZINGER, *Dieu se cache sous les traits d'un enfant – Homélie de Noël*, Parole et Silence, 2008, p. 103-104. Benoît XVI reprendra cette idée en soulignant que les saints sont les véritables interprètes de la Parole de Dieu : « L'interprétation de la Sainte Écriture demeurerait incomplète si on ne se mettait pas à l'écoute de qui a véritablement vécu la Parole de Dieu, c'est-à-dire les saints. De fait, "*viva lectio est vita bonorum*". En effet, l'interprétation la plus profonde de l'Écriture vient proprement de ceux qui se sont laissé modeler par la Parole de Dieu, à travers l'écoute, la lecture et la méditation assidue. » (BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, n°48.). Cf. aussi BENOÎT XVI, *Homélie pour l'Épiphanie*, 6 janvier 2011.

³ BENOÎT XVI, *Homélie aux membres de la Commission Théologique Internationale*, 1^{er} décembre 2009.

⁴ Cf. BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, n°48.

⁵ BENOÎT XVI – Joseph RATZINGER, *Dieu se cache sous les traits d'un enfant*, op. cit., p. 103-104.

LA CRISE DE LA CATÉCHÈSE : LA RÉPONSE DE M. G. SOULAGES ET DE NOTRE PÈRE FONDATEUR*

Père Bernard DOMINI

Bien chers amis, mon intervention sera un témoignage personnel sur l'aide que m'ont apportée notre Père Fondateur et M. Gérard Soulages pour mieux comprendre la crise de l'Église et de la catéchèse.

Je suis entré dans la Famille Missionnaire de Notre-Dame, le 8 septembre 1976. Notre Père Fondateur, que je rencontrais, chaque semaine, depuis mars 1975, m'avait fait découvrir peu à peu la grave crise de l'Église qui se développait et qui touchait l'exégèse, la théologie et la morale.

Notre Père Fondateur est entré en amitié avec Gérard Soulages, en 1978 je crois. Ils ont, tout de suite, partagé le même point de vue sur la crise profonde qui secouait l'Église.

M. Gérard Soulages est né le 23 août 1912 à Villefranche de Rouergue. En novembre 1971, devant la crise qui secouait l'Église et l'Europe, il invita les intellectuels européens qui le voulaient à un colloque à Strasbourg. Ensuite, avec les vifs encouragements du Cardinal Daniélou puis du Cardinal Journet, il fonda le groupe « Fidélité et ouverture ». Ce groupe se retrouvait, chaque année, pour des journées d'été, d'abord en des lieux différents, puis, pendant plus de 20 années, en notre Centre spirituel de Saint-Pierre-de-Colombier.

M. Soulages et notre Fondateur ont combattu les graves erreurs néo-modernistes des années 70, qui niaient l'historicité des évangiles. La crise de la catéchèse, dont c'est le sujet de cette intervention, est la conséquence de cette crise. Notre Fondateur et M. Soulages ont remercié, en 1983, le cardinal Joseph Ratzinger pour sa conférence à Paris et à Lyon sur la transmission de la Foi. Le Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la Foi

* Nous faisons figurer ici le texte-cadre du témoignage plus détaillé donné par Père Bernard et que l'on peut retrouver ici : <https://fmnd.org/Formation/Verite-de-l-Ecriture-Sainte/La-crise-de-la-catechese-la-reponse-de-M.-Gerard-Soulages-et-de-notre-Pere-fondateur>.

n'avait pas eu peur de parler de la crise de la catéchèse et de ses causes dont, principalement, l'interprétation directe de l'Écriture Sainte pour retrouver soi-disant la fraîcheur du texte biblique sans passer par le crible de la Tradition et du Magistère.

Le « *Sola scriptura* » de Luther a engendré le protestantisme libéral allemand du XVIII^e siècle, Gérard Soulages qui avait une profonde culture le savait très bien. Pour lui la crise de la théologie, de l'exégèse et de la morale avait ses racines dans ce protestantisme libéral. Les savants allemands de ce groupe connaissaient bien mieux que nous les langues anciennes, mais ils ne partageaient plus la Foi de l'Église et ne croyaient pas que Jésus était le Fils de Dieu. Ces savants se demandaient : « comment les évangiles peuvent-ils affirmer que l'homme Jésus est Dieu ? » Ils ont comparé les récits de la Bible avec les récits mythologiques des religions anciennes et ils ont acquis la conviction que le surnaturel dans la Bible était, pour eux, un mythe. Il était donc nécessaire de « démythologiser » les évangiles afin de rendre « crédible » l'Église aux hommes du monde moderne qui s'étaient éloignés d'elle. Pour ces protestants libéraux, pères du modernisme, les scientifiques ne pouvaient plus croire aux miracles et aux mythes chrétiens. Il était donc important, par ce travail de démythologisation des évangiles, de leur montrer que les miracles n'étaient pas historiques mais qu'ils étaient des mythes créés par les premières communautés.

Mais remettre en question les miracles, remettre en question la Résurrection de Jésus et Sa Divinité, remettre en question la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, c'était remettre en cause l'historicité des évangiles et aussi l'honnêteté des évangélistes. Notre Foi ne peut pas reposer sur les mensonges des premières communautés ! M. Gérard Soulages et le Père ont compris que, pour mener le bon combat contre la grave crise qui secouait l'Église, il fallait rappeler l'historicité des évangiles, car si les évangiles ne sont pas historiques, notre Foi chrétienne s'effondre.

J'ai eu la grâce de participer, pendant plus de 20 ans, aux riches journées d'été de « Fidélité et Ouverture ». Elles m'ont beaucoup apporté. Gérard Soulages était un grand intellectuel, passionné pour la Foi de l'Église et son unité. Il connaissait le modernisme de l'intérieur avec le groupe de Marcel Légaut, mais il avait refusé de rester dans ce groupe par fidélité à la Foi et à l'Église. Il ne critiquait jamais le cœur des modernistes, qui voulaient rendre l'Église « crédible » aux scientifiques de leur temps, mais devant « l'abrupt

de la Foi », disait-il, l'homme croyant doit se soumettre à Dieu. La réponse au modernisme progressiste résidait, pour Gérard Soulages, dans la fidélité à la Foi et à la Tradition et l'ouverture aux hommes de notre temps. Par-dessus tout, Gérard Soulages et notre Fondateur insistaient beaucoup sur la fidélité à l'évangile.

J'ai commencé mes études à l'université pontificale de la Grégorienne à Rome en octobre 1980. Malgré ce que j'avais entendu de notre Fondateur et de Gérard Soulages, j'ai été troublé par les cours de théologie fondamentale donnés par les Jésuites. Un professeur faisait le plein de l'amphi. Il était en clergyman strict, il priait avant ses cours, il avait la réputation d'un saint Jésuite et il était conquérant. La conclusion de ce Père était étrange : il ne partageait pas les théories des protestants libéraux et de Bultmann, mais il était nécessaire de définir une nouvelle conception d'auteur des évangiles. Pour lui, l'ultime rédacteur de l'évangile n'était pas l'apôtre ou l'homme apostolique, mais cela n'était pas une difficulté parce que la grâce de la Tradition le gardait dans la fidélité aux témoins.

J'ai connu, pendant plusieurs mois, une crise intellectuelle : j'avais bien sûr une très grande confiance envers notre Fondateur et M. Soulages, mais, me disais-je, s'ils entendaient ce Père jésuite, qui avait cette réputation de sainteté, ils partageraient sa théorie.

Il m'a fallu plusieurs mois pour comprendre que l'enseignement de ce Père jésuite contredisait *Dei Verbum*, qui affirme avec l'autorité du Magistère que les évangélistes sont des apôtres ou des hommes évangéliques (DV 18). Ils sont donc témoins oculaires et serviteurs de la Parole (Matthieu et Jean) et témoins des témoins (Marc et Luc). Ils ont transmis fidèlement tout ce que Jésus a été, a dit, a fait. Les miracles et les enseignements rapportés dans nos évangiles ne sont pas des mythes, mais des faits historiques réels. Parce qu'ils sont les témoins oculaires ou les témoins de St Pierre et de St Luc, ils ne peuvent pas nous transmettre des témoignages faux sur Jésus. Par les évangiles, nous savons avec certitude ce que Jésus a été, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait. Les disciples de Jésus n'ont pas pu inventer le mythe de la Résurrection de Jésus, ni le mythe de l'Incarnation et de la Rédemption par la Croix.

La suite de mes études à la Grégorienne m'a fait prendre conscience des conséquences de la négation de l'historicité des évangiles. J'ai participé à un séminaire exégétique sur le discours sur la montagne : que de réinterpréta-

tions de l'évangile ! Beaucoup d'exégètes aujourd'hui ne croient plus que les 8 Béatitudes remontent à Jésus. Benoît XVI, dans son livre sur Jésus, dit que la majorité des exégètes de la méthode historico-critique ne croient pas que les paroles de la consécration ont été prononcées par Jésus. On remet en question la conception virginale de Jésus et bien d'autres dogmes sont niés !

Mes quatre années d'étude à la Grégorienne m'ont montré que l'historicité des évangiles n'était pas le seul combat que nous devons mener à la suite du Père et de Mr Gérard Soulages. Les thèses modernistes condamnées par Saint Pie X sont toujours prêtes à reflourir. Soyons vigilants ! Nous devons croire *firma fide* aux dogmes, qui ne sont pas la formulation de la Foi des chrétiens d'un temps donné, mais la Foi de l'Église. Nous ne pouvons pas accepter les hérésies, qui ont été condamnées par les Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine. Monsieur Soulages écrivait, dans son bulletin n°167 de janvier 2003 :

Oui, nécessité d'une exégèse historico-critique, à condition que l'on soit capable de la "critique de la critique" – à condition surtout que cette exégèse soit renouvelée par l'herméneutique, par une recherche ecclésiale de la Signification spirituelle de l'Écriture pour la Foi.

Benoît XVI a voulu affirmer la même chose dans son livre sur Jésus en trois tomes : la méthode historico-critique est nécessaire pour fonder l'historicité des évangiles, mais elle n'est pas suffisante. Il faut l'herméneutique de la Foi !

Je ne sais pas si le témoignage que j'ai essayé de vous donner vous aura convaincus. Mais je sais ce que notre Père Fondateur et M. Soulages m'ont apporté. Sans eux, je me serai laissé influencer par ce Père jésuite, priant et séduisant, qui semblait, tout au long de son cours, combattre les erreurs des protestants libéraux, pères du modernisme. Mais sa conclusion apportait la confusion et ouvrait des brèches énormes remettant en question la Foi de l'Église.

La transmission fidèle et intégrale de la Foi requiert des catéchistes le serment de fidélité à tout l'enseignement magistériel de l'Église. Nous devons adhérer *firma fide* à tous les dogmes. Nous n'avons pas le droit d'enseigner des opinions théologiques contraires au dogme du péché originel. Nous n'avons pas le droit de nier l'Enfer, de nier l'existence des anges et des démons, de nier les miracles et de nier l'intervention de Dieu en notre monde.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus croyait à l'historicité des évangiles. En méditant l'Évangile, elle rencontrait Jésus. Nous ne pouvons pas accepter la distinction entre le Christ de la Foi et le Jésus de l'histoire. Les évangélistes, parce qu'ils sont les témoins oculaires ou les témoins des témoins et les serviteurs de la Parole, inspirés par l'Esprit-Saint, nous ont révélé l'être, les paroles et les actes d'une unique Personne : Notre-Seigneur, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme ! Le combat de notre Père Fondateur et de Gérard Soulages est loin d'être terminé. Soyons fidèles à Jésus, à l'évangile, à la Foi de l'Église. Soyons aussi ouverts aux hommes de notre temps !

**Redécouvrir en Église
la Parole de Dieu et la Vérité**

COMMENT SE NOURRIR DE LA PAROLE DE DIEU ?

Fr. Ignace DOMINI

INTRODUCTION

A. La joie de lire, écouter, comprendre, adhérer, mettre en pratique

Comment se nourrir de la Parole de Dieu ? Enfonçons d'abord une porte ouverte. Se nourrir de la Parole de Dieu ne veut pas dire manger sa Bible. Ce n'est pas bon. Et il sera difficile ensuite de s'en nourrir.

Nous pensons alors spontanément que l'on se nourrit de la Parole de Dieu en la lisant. Et si on ne sait pas lire ?

On se nourrit de la Parole de Dieu en l'écoutant. Ecouter. Cela est très important¹. Cela implique une certaine passivité : je ne me nourris pas de la Parole de Dieu, mais je suis nourri par elle. Comme un enfant. Comme pour l'Eucharistie, je ne prends pas l'hostie, mais je la reçois, avec un infini respect, avec crainte révérencielle, en esprit d'adoration : de même je reçois la Parole de Dieu comme le Verbe Lui-même qui me nourrit. Et dans le fait d'écouter est présente la notion d'obéissance². Ainsi, quand nous lisons la Parole de Dieu seul, ne craignons pas de lire à voix haute. Ainsi, j'écoute la Parole.

Et quand vous lisez la Parole de Dieu pour les autres, lisez-la bien. Préparez votre lecture, articulez, mettez le ton. Par respect pour la Parole de Dieu³. Et puis pour que les gens comprennent. Rappelons-nous : après le retour d'exil, on avait retrouvé un livre de la Loi. « Tout le peuple se mit debout. Esdras lisait un passage, puis les lévites traduisaient, donnaient le

¹ La Bible comporte 793 fois le verbe « manger », 73 fois le verbe « nourrir », 713 fois le verbe « écouter » et seulement 413 fois le verbe « aimer » (d'après la concordance de la *TOB*. Dans la *Bible de Jérusalem*, manger revient 769 fois, aimer 389 fois, écouter 627 fois et nourrir 77 fois).

² Du latin *oboedire*, dérivé de *audire*, « entendre ».

³ Saint Jérôme écrit : « Je pense que l'Évangile est le Corps du Christ ; je pense que les Saintes Écritures sont son enseignement. » SAINT JÉRÔME, *In Psalmum*. 147 : CCL 78, 337-338, cité par BENOÎT XVI, *Exhortation apostolique post-synodale Verbum Domini* sur la Parole de Dieu dans la vie et dans la mission de l'Église [VD], 30 septembre 2010, n°56.

sens, et l'on pouvait comprendre. » (Cf. Ne 8, 1-8) C'est la mission de l'homélie à la messe, inséparable de la proclamation de la Parole de Dieu le dimanche. Nous touchons là du doigt que le premier lieu où l'on se nourrit de la Parole de Dieu, où l'on est nourri par la Parole de Dieu, c'est la messe dominicale, la liturgie.

Ecouter, comprendre. Et puis ? Écoutons saint Jacques : « mettez la Parole en pratique, ne vous contentez pas de l'écouter : ce serait vous faire illusion. » (Jc 1, 22¹) Jésus insiste lui aussi à la fin du Sermon sur la Montagne : « celui qui entend de moi ces paroles sans les mettre en pratique est comparable à un homme insensé qui a construit sa maison sur le sable. » (Mt 7, 26) Jésus nous donne notre grand et incomparable modèle : la Vierge Marie. « Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! » (Lc 11, 28)

Ainsi, pour nous nourrir vraiment, la Parole doit entrer par nos oreilles plus que par nos yeux, être écoutée et comprise par notre intelligence, être obéie par la libre adhésion de notre cœur, puis être mise en pratique par nos mains, renouvelant notre manière d'agir et faisant éclater la joie².

B. Une question de motivation

Comment se nourrir de la Parole de Dieu ? En fait, nous savons bien. La liturgie nous convie à la double table de la Parole et de l'Eucharistie. La prière du chapelet, la *lectio divina*, prolongent la liturgie. Beaucoup d'outils, connectés ou non, sont encore à notre disposition pour nous permettre de picorer à longueur de journée le pain de vie qui petit à petit nous nourrit, nous transforme, nous éduque, façonne nos vies, forme le Christ en nous.

Oui, nous savons comment abreuver notre âme à la source de la Parole de Dieu. Et pourtant, nous y puisons si peu. Combien d'âmes souffrent au-

¹ Jc 1, 23-25 : « Car si quelqu'un écoute la Parole sans la mettre en pratique, il est comparable à un homme qui observe dans un miroir son visage tel qu'il est, et qui, aussitôt après, s'en va en oubliant comment il était. Au contraire, celui qui se penche sur la loi parfaite, celle de la liberté, et qui s'y tient, lui qui l'écoute non pour l'oublier, mais pour la mettre en pratique dans ses actes, celui-là sera heureux d'agir ainsi. »

² « Ils pleuraient tous en entendant les paroles de la Loi. [...] Ce fut une très grande joie. » (Ne 8, 9.17)

jourd'hui de malnutrition spirituelle³, combien dépérissent assoiffées à côté de la source ! Pourquoi cela ?

Il me semble que c'est principalement une question de motivation. Nous avons perdu le goût de la Parole de Dieu. Nous n'avons pas envie ou pas le temps de nous en nourrir. Nous la délaissons. Notre Bible prend la poussière. Et si nous avons la vertu de l'ouvrir, bien vite nous nous ennuyons et nous la refermons, laissant la victoire au démon.

Analysons donc, si vous le voulez bien, les causes de notre démotivation, puis les moyens pour y remédier, avant de présenter brièvement quelques outils pratiques pour persévérer.

I. POURQUOI NE NOUS NOURRISSONS-NOUS PAS PLUS DE LA PAROLE DE DIEU ?

Parce que nous n'en avons plus faim. Parce que nous en méconnaissons la valeur. On la relativise, on la désacralise pour finalement la délaisser comme une chose inutile.

Et le phénomène n'est pas nouveau. Dès le chapitre 6 des Actes des apôtres, les Douze convoquent les disciples afin de réagir : « Il n'est pas bon que nous délaissions la parole de Dieu pour servir aux tables. » (Ac 6, 2) A leur suite, l'Église rappelle régulièrement que « pour nourrir et faire progresser sa vie spirituelle, [on] (l'évêque) doit toujours mettre à la première place la lecture et la méditation de la Parole de Dieu¹. »

D'où vient cette tendance à délaisser la Parole de Dieu ?

A. La démangeaison d'entendre du nouveau

Sans doute d'abord de la concupiscence, de l'orgueil qui excite notre curiosité et notre passion de nouveauté et qui fait dire à saint Paul :

un temps viendra où les gens ne supporteront plus l'enseignement de la saine doctrine ; mais, au gré de leurs caprices, ils iront se chercher une foule de

³ Cf. Am 8, 11 : « Voici venir des jours – oracle du Seigneur Dieu –, où j'enverrai la famine sur la terre ; ce ne sera pas une faim de pain ni une soif d'eau, mais la faim et la soif d'entendre les paroles du Seigneur. » Saint Grégoire le Grand, docteur de l'Église, cite ce verset en commentant Ez 3, 1-2 pour expliquer comment « l'Écriture sacrée est aliment et breuvage. » (*in Homélie sur Ézéchiël*, X, 3, SC 327)

¹ VD 79.

maîtres pour calmer leur démangeaison d'entendre du nouveau. Ils refuseront d'entendre la vérité pour se tourner vers des récits mythologiques. » (2Tim 4, 3-4)

La culture du provisoire ou du zapping et plus profondément la tendance progressiste s'inscrivent dans cette logique.

B. La crise de l'exégèse

Ensuite, la crise de l'exégèse, qui a été analysée ce matin, a conduit à relativiser l'historicité des évangiles et a provoqué le naufrage de la foi¹ en un grand nombre de fidèles. Si l'Écriture Sainte n'est pas historique, elle perd beaucoup de sa valeur². Lorsque son inspiration, son inerrance, sont remises en cause, disparaissent dans le même temps les raisons de se fier à la Parole de Dieu, de lui faire confiance. Si on l'entend encore le dimanche, on ne l'écoute plus. Et on finit par la méconnaître, par l'ignorer. On vit sans et on pense s'en porter bien.

Finalement, comme l'estime le pape émérite Benoît XVI à propos de la crise du sacerdoce, la racine du problème réside dans le fait qu'on ne reçoit plus l'Écriture comme la Parole de Dieu³. Considérée comme une parole humaine, banale, comment pourrait-elle nous nourrir ? Il y a tant de textes plus attrayants, plus faciles. Alors on ne l'écoute plus, et on se plaint que Dieu est silencieux. On l'a mis dehors et c'est encore de Sa faute.

C. Ne pas écouter la Parole, c'est désobéir !

Mais que se passe-t-il lorsqu'on n'écoute plus la Parole de Dieu, lorsqu'on ne s'en nourrit plus ? Regardons l'Écriture.

¹ Cf. 1 Tim 1, 19 : « Timothée mon enfant, [...] garde la foi et une conscience droite ; pour avoir abandonné cette droiture, certains ont connu le naufrage de leur foi. »

² Cf. PIE XII, lettre encyclique *Humani generis* sur quelques opinions fausses qui menacent de ruiner les fondements de la doctrine catholique. « Il n'est pas étonnant que pareilles nouveautés aient déjà produit des fruits empoisonnés dans toutes les parties, ou presque, de la théologie. »

³ « Face à la crise durable que traverse le sacerdoce depuis de nombreuses années, il m'a semblé nécessaire de remonter aux racines profondes du problème. [...] Au fondement de la situation grave dans laquelle se trouve aujourd'hui le sacerdoce, on trouve un défaut méthodologique dans la réception de l'Écriture comme Parole de Dieu. » BENOÎT XVI – cardinal R. SARAH, *Des profondeurs de nos cœurs*, Éditions Fayard, 2020, p. 29.

Adam et Eve se nourrissaient de la Parole de Dieu jusqu'au jour où, trompés par le serpent, ils ont goûté à une autre nourriture. Ils ont désobéi à la Parole de Dieu. Ils ont tout perdu¹.

Par son serviteur Moïse, Dieu est venu à la rencontre de son peuple et lui a de nouveau adressé la Parole : « Ecoute, Israël ! » (Dt 6, 4) Tant que le peuple écoute, Dieu le nourrit. Mais bien souvent, il se détourne, il refuse d'écouter, il désobéit, et bien vite il dépérit². Dieu alors en tire la leçon que Jésus citera dans son combat contre Satan au désert :

Le Seigneur t'a fait passer par la pauvreté, il t'a fait sentir la faim, et il t'a donné à manger la manne pour que tu saches que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur. » (Dt 8, 3. Cf. Mt 4, 4 ; Lc 4, 4)

Goliath se nourrissait bien. David, pétri de la Parole de Dieu³, ne nourrissait mieux. Il n'a fait qu'une bouchée du géant philistin.

Le jeune Daniel refusa de se compromettre en mangeant le mets du roi Nabuchodonosor. Il préféra obéir à la Parole de Dieu⁴, qui le nourrit suffisamment, au point qu'au bout de dix jours, « il avait plus belle mine et meilleure santé que tous les jeunes gens qui mangeaient des mets du roi. » (Dn 1, 15)

Dieu insiste par des images fortes sur la nécessité de se nourrir de sa Parole : « Fils d'homme, écoute ce que je vais te dire, [...] mange ce rouleau ! Puis, va ! Parle à la maison d'Israël. » (Ez 2, 8 – 3, 1) « Va prendre le livre, et dévore-le. » (Ap 10, 8-9) La Parole doit être mangée, digérée, puis transmise à ceux vers qui le Seigneur envoie : « Debout, fils d'homme ! Va vers la maison d'Israël, et dis-lui mes paroles. » (Ez 3, 4) J'écoute, je suis témoin, je suis envoyé.

Oui, « Dieu a rompu son silence, Dieu a parlé, [...] Dieu nous aime, [...] Jésus est sa Parole⁵. » Dieu désire nous nourrir de sa Parole. Et nous, par in-

¹ Cf. Gn 3, 1-19.

² Cf. Dt 8, 10-20.

³ Les nombreux psaumes dont le saint Roi David est l'auteur témoignent combien dès sa jeunesse, il se nourrissait assidûment de la Parole de Dieu.

⁴ Jg 13, 4 : « Ne bois ni vin, ni boisson fermentée, et ne mange rien d'impur. »

⁵ BENOÎT XVI, *Méditation pour ouvrir les travaux du Synode sur la nouvelle évangélisation*, 8 octobre 2012. Cf. http://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/speeches/2012/october/documents/hf_ben-xvi_spe_20121008_meditazione-sinodo.pdf

souciance, par orgueil, par désobéissance, nous n'écoutons pas, nous refusons de nous laisser nourrir¹. Quel scandale² ! Comment en sortir ?

II. COMMENT SE MOTIVER POUR DÉVORER LA PAROLE DE DIEU ?

Nous avons beaucoup parlé, réfléchi, prié sur la vérité de la Parole de Dieu, cette Parole « vivante, efficace » (Hb 4, 12), inspirée par Dieu et gravée dans notre histoire, Dieu Lui-même qui nous interpelle, nous appelle à Le suivre, attend notre réponse.

Comment retrouver la soif de la Parole, le goût de dévorer la Parole de Dieu « rencontrée dans la Sainte Écriture³ », la faim de lire la Bible pour s'en nourrir ? Où trouver, ou retrouver, la saine motivation d'écouter Dieu ?

A. Une nourriture nécessaire

Les exemples que nous avons donnés des conséquences fâcheuses de la malnutrition spirituelle devraient être une première source de motivation. Dieu insiste tellement sur la nécessité vitale de nourrir notre âme !

Saint Jérôme, grand amoureux de la Parole de Dieu se demandait : « Comment pourrait-on vivre sans la science des Écritures, à travers lesquelles on apprend à connaître le Christ lui-même, qui est la vie des croyants ?⁴ » Il était bien conscient que la Bible est l'instrument « par lequel Dieu parle chaque jour aux croyants⁵. » Il conseille ainsi Leta, une matrone romaine, pour l'éducation de sa fille :

Assure-toi qu'elle étudie chaque jour un passage de l'Écriture... À la prière fais suivre la lecture, et à la lecture, la prière... Plutôt que les bijoux et les vêtements de soie, qu'elle aime les Livres divins⁶.

Un enfant qui ne veut pas manger, on le force gentiment : goûte au moins un petit peu !

¹ Car, fondamentalement, pour la Bible la nourriture est donnée par Dieu : Dieu donne et se donne à manger.

² « Ceci n'est pas une petite incivilité, que Dieu parlant à nous, nous ne voulions l'écouter, ni plus ni moins que si nous parlions à Dieu sans y penser, » dit saint François de Sales dans son « Sermon pour le dimanche de la Sexagésime », le 13 février 1594 (sermons 904).

³ VD 72.

⁴ SAINT JÉRÔME, *Epistola* 30, 7 : CSEL 54, 246, citée par VD 72.

⁵ SAINT JÉRÔME, *Epistola* 133, 13 : CSEL 56, 260, citée par VD 72.

⁶ SAINT JÉRÔME, *Epistola* 107, 9.12 : CSEL 55, 300.302, citée par VD 72.

Jésus Lui-même cherche à réveiller notre soif, comme avec la samaritaine : « celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. » (Jn 4, 13-14) Allons-nous répondre comme la samaritaine : « Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif ! » (Jn 4, 15) Ou comme le prophète Jérémie : « Quand je rencontrais tes paroles, Seigneur, je les dévorais ; elles faisaient ma joie, les délices de mon cœur. » (Jr 15, 16)

B. Une source inépuisable

Saint Ephrem¹ s'émerveille :

Qui donc est capable de comprendre toute la richesse d'une seule de tes paroles, Seigneur ? Ce que nous en comprenons est bien moindre que ce que nous en laissons ; comme des gens assoiffés qui boivent à une source.

C. Une nourriture dynamiquement ajustée à nos besoins

La Parole de Dieu s'adapte à nos besoins, comme la manne que Dieu donna aux fils d'Israël pour les nourrir dans le désert.

Celui qui en avait ramassé beaucoup n'eut rien de trop ; celui qui en avait ramassé peu ne manqua de rien. Ainsi, chacun en avait recueilli autant qu'il pouvait en manger. (Ex 16, 18²)

« Les révélations divines croissent avec celui qui les lit³ », explique saint Grégoire le Grand dans son homélie sur la vision des roues du prophète Ézéchiël⁴. « Plus un saint progresse dans l'Écriture sacrée, plus l'Écriture

¹ Voir la lecture de l'Office des Lectures du 6^e dimanche du Temps Ordinaire, tirée de ses commentaires sur l'Évangile : « Réjouis-toi parce que tu es rassasié, mais ne t'attriste pas de ce qui te dépasse. Celui qui a soif se réjouit de boire, mais il ne s'attriste pas de ne pouvoir épuiser la source. Que la source apaise ta soif, sans que ta soif épuise la source. Si ta soif est éteinte sans que la source soit tarie, tu pourras y boire à nouveau, chaque fois que tu auras soif. [...] Rends grâce pour ce que tu as reçu et ne regrette pas ce qui demeure inutilisé. Ce que tu as pris et emporté est ta part ; mais ce qui reste est aussi ton héritage. Ce que tu n'as pas pu recevoir aussitôt, à cause de ta faiblesse, tu le recevras une autre fois, si tu persévères. N'aie donc pas la mauvaise pensée de vouloir prendre d'un seul trait ce qui ne peut être pris en une seule fois ; et ne renonce pas, par négligence, à ce que tu es capable d'absorber peu à peu. »

² Notons au passage que la manne avait le « goût de beignet au miel. » (Ex 16, 31) De même le livre en forme de rouleau d'Ézéchiël (Ez 3, 3) et le petit livre de l'ange de l'Apocalypse (Ap 10, 9).

³ SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, *Homélie sur Ézéchiël*, 1, 7, 8 (SC 327, p. 245 et suivantes).

⁴ Ez 1, 19 : « Quand les Vivants avançaient, les roues avançaient à côté d'eux ; quand les Vivants s'élevaient de terre, les roues s'élevaient. »

même progresse avec lui¹. » Si je ne me lance pas, la route reste immobile et mon âme ne décolle pas de terre, mais si je me lance dans la lecture priante de la Parole, alors, la roue avance, mon âme s'élève et la Parole s'élève avec moi.

Saint Grégoire nous explique encore que la Parole de Dieu « n'est ni fermée à en être décourageante, ni accessible à en devenir banale. Plus on la fréquente, moins on s'en lasse, plus on la médite, plus on l'aime². »

Comme l'affirmait saint Ambroise : « lorsque nous prenons en main avec foi les Écritures Saintes et les lisons avec l'Église, l'homme revient se promener avec Dieu dans le paradis³. »

Lorsque nous ouvrons notre Bible, Jésus lui-même marche avec nous, comme avec les disciples d'Emmaüs, pour nous ouvrir « l'intelligence à la compréhension des Écritures. » (Lc 24, 45). C'est d'ailleurs ce passage que notre pape François a choisi de commenter pour établir que le 3^e dimanche du Temps Ordinaire serait désormais le dimanche de la Parole⁴. Une initiative qui vise précisément à encourager les baptisés à se laisser de nouveau nourrir chaque jour par la Parole de Dieu, moyen excellent d'en devenir familiers, et des intimes du Seigneur Jésus ressuscité.

D. Une nourriture efficace

La Parole de Dieu est vivante et efficace. Nous le constatons dans la vie des saints. Ainsi, saint Antoine le Grand, entrant dans une Église, entend proclamer le passage du jeune homme riche : « va, vend ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, puis viens, suis-moi. » Antoine reçoit cette Parole pour lui aujourd'hui. Il va vendre ses biens, les donne aux pauvres, puis part s'établir dans le désert d'Égypte.

Cet exemple souligne le caractère « performatif » de la Parole de Dieu, de façon éminente dans la liturgie⁵. Cela signifie qu'elle réalise ce qu'elle exprime⁶.

¹ Saint Grégoire le Grand, Homélie sur Ézéchiel 1, 7, 8 (SC 327, p. 245).

² SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, *Moralia* XX, 1, 1.

³ Cf. SAINT AMBROISE, *Epistola* 49, 3 : PL 16, 1204, cité par VD 87.

⁴ « J'établis que le III^e dimanche du temps ordinaire soit consacré à la célébration, à la réflexion et à la proclamation de la Parole de Dieu. » PAPE FRANÇOIS, *Aperuit illis*, 30 septembre 2019, n°1. *Motu proprio* donné en la mémoire liturgique de saint Jérôme, au début du 1600^e anniversaire de sa mort.

Rappeler le caractère performatif de la Parole de Dieu dans l'action sacramentelle nous conduit à souligner la relation entre la Parole et l'Eucharistie. Le premier lieu pour nous nourrir de la Parole de Dieu, c'est évidemment la liturgie¹.

III. LA BOITE À OUTILS DU CHRÉTIEN BIEN NOURRI

Nous voilà convaincus, à la suite de saint Jérôme, qu'« ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ². » Nous voilà convaincus de la nécessité vitale de nous laisser nourrir par Dieu qui nous parle. Venons-en maintenant aux moyens à notre disposition : comment se nourrir de la Parole de Dieu ?

A. La liturgie

Comme nous venons de le souligner, la liturgie est le moyen ordinaire que Dieu utilise pour nous nourrir de sa Parole³. La liturgie est à notre vie spirituelle ce que les repas sont à notre vie physique⁴. On ne saurait s'en passer. Ils doivent être équilibrés. Celui du dimanche est plus soigné.

Ainsi la liturgie de la Parole, bien préparée, nous dispose à écouter Dieu qui nous parle aujourd'hui⁵. Elle est inséparable de la liturgie Eucharistique⁶. Elle se prolonge dans la liturgie des Heures où la Parole de Dieu écoutée, mémorisée, psalmodiée, rythme la journée.

⁵ « En éduquant le Peuple de Dieu à découvrir le caractère performatif de la Parole de Dieu dans la liturgie, on l'aide aussi à percevoir l'action de Dieu dans l'histoire du salut et dans l'histoire personnelle de chacun de ses membres. » (VD 53)

⁶ Ainsi lors de la création, « Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut. » (Gn 1, 3)

¹ « En effet, dans le rapport entre la Parole et le geste sacramentel, l'action même de Dieu dans l'histoire est manifestée sous la forme liturgique à travers le caractère performatif de la Parole. » (VD 53)

² SAINT JÉRÔME, *In Is.*, prologue : PL 24, 17, cité par PAPE FRANÇOIS, *Aperuit illis*, n°1.

³ VD 86 souligne que « dans la lecture orante de l'Écriture Sainte, le lieu privilégié est la liturgie, l'Eucharistie en particulier, durant laquelle, en célébrant le Corps et le Sang du Christ présent dans le Sacrement, se rend présente parmi nous la Parole elle-même. En un certain sens, la lecture priante, personnelle et communautaire, doit toujours être vécue en relation avec la célébration eucharistique. Comme l'adoration eucharistique prépare, accompagne et continue la célébration eucharistique, de même la lecture priante, personnelle et communautaire, prépare, accompagne et approfondit ce que l'Église célèbre en proclamant la Parole, dans le cadre liturgique. » Voir aussi VD 52.

⁴ Ces deux principes vitaux du pain qui soutient l'animalité de l'homme et de la Parole de Dieu qui soutient son humanité ne sont pas à opposer l'un à l'autre.

⁵ « [Le Christ] est là présent dans sa parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Église les Saintes Écritures. » CONCILE VATICAN II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la Liturgie, n°7.

Un petit moyen concret nous est donné pour accueillir la Parole de Dieu « pour ce qu'elle est réellement¹ : non pas une parole d'hommes, mais la parole de Dieu qui est à l'œuvre en nous, les croyants » (1 Th 2, 13) : vivifier le geste des trois signes de croix avant la proclamation de l'Évangile pour en faire une prière en acte. « Seigneur, ouvre mon intelligence, aide-moi à témoigner de ta Parole et à la garder dans mon cœur. »

B. Le chapelet

Forme de para-liturgie², la récitation du chapelet, communautaire ou individuelle, est une excellente façon de se nourrir de la Parole de Dieu³. Méditation systématique des principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur, « prière aimée de nombreux saints et encouragée par le Magistère⁴ », elle nourrit l'âme et la soumet à l'éducation maternelle de la Vierge Marie. « Dans la sobriété de ses éléments, le Rosaire concentre en lui la profon-

⁶ « La méditation de la Parole de Dieu est une tâche importante et fondamentale du prêtre de Dieu dans la Nouvelle Alliance. Pourtant, cette Parole s'est faite chair. La méditer signifie toujours aussi se nourrir de la chair qui nous est donnée dans la très Sainte Eucharistie comme pain du ciel. » BENOÎT XVI – cardinal R. SARAH, *Des profondeurs de nos cœurs*, *op. cit.*, p. 44-45.

¹ Sur l'attitude à avoir aussi bien envers l'Eucharistie qu'envers la Parole de Dieu, saint Jérôme affirme : « Je pense que l'Évangile est le Corps du Christ ; je pense que les Saintes Écritures sont son enseignement. Et quand il dit : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang (Jn 6, 53), ses paroles se réfèrent au Mystère [eucharistique], toutefois, le corps du Christ et son sang sont vraiment la Parole de l'Écriture, c'est l'enseignement de Dieu. Quand nous nous référons au Mystère [eucharistique] et qu'une miette de pain tombe, nous nous sentons perdus. Et quand nous écoutons la Parole de Dieu, c'est la Parole de Dieu et la chair du Christ et son sang qui tombent dans nos oreilles, et nous nous pensons à autre chose. Pouvons-nous imaginer le grand danger que nous courons ? » VD 56, citant SAINT JÉRÔME, *In Psalmum*. 147 : CCL 78, 337-338.

² Ces « exercices doivent être réglés en tenant compte des temps liturgiques et de façon à s'harmoniser avec la liturgie, à en découler d'une certaine manière, et à y introduire le peuple parce que, de sa nature, elle leur est de loin supérieure. » CONCILE VATICAN II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la Liturgie, n°13.

³ Cf. SAINT JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Rosarium Virginis Mariae* [RVM] sur le Rosaire, 16 octobre 2002, n°30 : « Pour donner un fondement biblique et une profondeur plus grande à la méditation, il est utile que l'énoncé du mystère soit suivi de la proclamation d'un passage biblique correspondant qui, en fonction des circonstances, peut être plus ou moins important. Les autres paroles en effet n'atteignent jamais l'efficacité particulière de la parole inspirée. Cette dernière doit être écoutée avec la certitude qu'elle est Parole de Dieu, prononcée pour aujourd'hui et « pour moi ». »

⁴ RVM 1.

deur de tout le message évangélique, dont il est presque un résumé¹. » « La répétition se nourrit du désir d'être toujours plus pleinement conformé au Christ [...] jusqu'à parvenir à la sainteté². »

C. La lectio divina

Notre pape François, dans son dernier *motu proprio* instituant le dimanche de la Parole, souligne « l'importance de continuer la lecture [de la Parole de Dieu] dans sa vie quotidienne, de l'approfondir et de prier avec la Sainte Écriture, se référant de manière particulière à la Lectio Divina³. » Dans *Verbum Domini*, Benoît XVI nous rappelle ses étapes fondamentales⁴ :

– la *lectio* : que dit le texte en soi ?

– la *meditatio* : que dit le texte pour moi ? En quoi suis-je concerné aujourd'hui ?

– l'*oratio* : que dis-je au Seigneur en réponse à sa Parole ? C'est la prière.

– la *contemplatio* : quelle conversion le Seigneur me demande-t-il ? Je prends une résolution.

– l'*actio* : je mets en œuvre ma résolution, je me donne, à la suite du Christ.

Nous retrouvons les étapes importantes : lire, écouter, adhérer, mettre en pratique.

D. Utiliser toutes nos facultés

Saint Ignace nous invite à commencer la méditation de la Parole par la composition de lieu⁵, à solliciter tous nos sens et notre imagination, pour déboucher finalement sur les colloques avec les personnes divines et nos amis du Ciel.

¹ SAINT PAUL VI, Exhortation apostolique *Marialis cultus* sur le culte de la Vierge Marie, 2 février 1974, n°42.

² RVM 26.

³ PAPE FRANÇOIS, *Aperuit illis*, n. 3.

⁴ Cf. VD 87.

⁵ SAINT IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, 47. Saint Ignace définit « la composition du lieu » comme « une certaine façon d'organiser l'espace » au début de la prière.

L'école française de spiritualité¹ nous propose de méditer les attitudes intimes de Jésus² le Verbe incarné, de son Sacré-Cœur, pour aboutir, éduqués par Marie³, à l'adoration eucharistique.

Le bienheureux Antoine Chevrier recopiait le soir à la main le passage d'évangile qui serait l'objet de sa méditation le lendemain matin.

Notre Père fondateur, Lucien-Marie Dorne, vers l'âge de 15-16 ans, avait pris l'habitude de lire un chapitre de l'évangile chaque jour, ce qui lui en donna une connaissance très précise et l'attacha à Jésus de façon très forte.

Il ne tient qu'à nous de choisir de semblables résolutions.

E. Prier l'Esprit-Saint

Dans cet effort pour se rendre disponible à Dieu qui me parle dans l'Écriture, l'Esprit-Saint joue un rôle central⁴. Ne négligeons pas de l'invoquer afin qu'il nous aide dans l'accueil docile de la Parole divine, à l'exemple de la Vierge Marie, la Mère du Verbe incarné, qui « conservait avec soin la Parole, en la méditant dans son cœur. » (Cf. Lc 2, 19.51)

F. D'autres moyens

D'autres moyens très nombreux sont encore à notre disposition pour nous nourrir quotidiennement de la Parole de Dieu. Le plus simple et le plus ordinaire demeure la Bible. En format de poche, elle est aussi pratique

¹ À la suite de Pierre de Bérulle, Jean-Jacques Olier, saint Vincent de Paul, saint Jean-Eudes, saint Louis-Marie Grignon de Montfort.

² Jésus devant les yeux, Jésus dans le cœur, Jésus dans les mains.

³ *Totus tuus* ! A Jésus par Marie !

⁴ « Comme la Parole de Dieu vient à nous dans le Corps du Christ, dans le corps eucharistique et dans le corps des Écritures par l'action de l'Esprit Saint, de même elle ne peut être accueillie et comprise pleinement que grâce à ce même Esprit. » (VD 16.) Les grands écrivains de la tradition chrétienne prennent unanimement en considération le rôle de l'Esprit Saint dans le rapport que les croyants doivent avoir avec les Écritures. Saint Jean Chrysostome affirme que l'Écriture « a besoin de la révélation de l'Esprit, afin qu'en découvrant le véritable sens des choses qui s'y trouvent, nous en tirions abondamment profit. » Saint Jérôme est lui aussi fermement convaincu que « nous ne pouvons arriver à comprendre l'Écriture sans l'aide de l'Esprit Saint qui l'a inspirée. » Saint Grégoire le Grand souligne également de manière suggestive l'œuvre du même Esprit dans la formation et dans l'interprétation de la Bible : « Il a lui-même créé les paroles des Saints Testaments, c'est lui-même qui les ouvre. » Richard de Saint-Victor rappelle qu'il faut des « yeux de colombe », illuminés et instruits par l'Esprit, pour comprendre le texte sacré. Cf. VD 16.

qu'un Smartphone. Bien moins chère, pas de panne de réseau, ni de batterie qui flanche. Imaginez : si vous jetiez un œil sur votre Bible aussi souvent que sur votre téléphone ? Elle comprend plus de 30 000 notifications¹ !

Les appareils connectés offrent un choix d'applics quasi infini. Les revues telles « Magnificat » ou « Parole et Prières » sont conçues pour m'aider à entretenir ma motivation.

S'il n'est pas recommandé de manger entre les repas, la Parole de Dieu, on peut la grignoter toute la journée. S'il n'est pas très distingué de mâchouiller un toute la journée, la Parole de Dieu, on peut la chiquer sans se modérer. Quand un verset est usé, n'a plus de goût, on peut même le passer à son voisin avant d'en prendre un autre dans le paquet.

Enfin, méfions-nous du démon qui cherche à nous persuader. Si on n'a pas envie, il faut se forcer ! L'appétit vient en mangeant. Et on n'obtient rien sans effort !

CONCLUSION : LA JOIE D'ANNONCER LA PAROLE

Alors finalement, comment se nourrir de la Parole de Dieu ? La bonne manière, c'est la tienne ! Ensuite, tout est une question de motivation. Sa meilleure source, c'est la Parole de Dieu elle-même. Rappelons-nous ce que disait saint Grégoire : « Plus on la fréquente, moins on s'en lasse, plus on la médite, plus on l'aime². »

Maintenant la balle est dans notre camp. À nous de choisir une petite résolution, concrète, précise, modeste. Demandons au Seigneur la grâce d'y être fidèle. Exerçons-nous avec patience, persévérance et confiance.

Gardons en tête les étapes importantes : lire, écouter, comprendre, adhérer, mettre en pratique.

Gardons-en vue la « finalité primordiale » du texte sacré : « notre salut³ », la sainteté⁴.

Que l'Esprit Saint réveille notre faim et notre soif de la Parole de Dieu qui nous conduira à la Vérité toute entière. Qu'Il réveille notre zèle mission-

¹ La Bible comprend plus de 30 000 versets.

² SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, *Moralia* XX, 1, 1.

³ Cf. *Dei verbum* n°11, cité par *Aperuit illis*, n°9.

⁴ Cf. VD 49.

naire pour témoigner qu'à travers la Parole, nous aussi, nous avons entendu, vu et touché le Verbe de vie¹.

Imitons la Vierge Marie, à qui semble s'adresser la béatitude suivante : « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » (Lc 11, 28)

¹ Cf. 1Jn 1, 1-4, cité par VD 123.

« CES PAROLES SONT DURES » (JN 6, 60)
REDÉCOUVRIR LES PASSAGES « DIFFICILES » DE
L'ÉCRITURE SAINTE

Sr. Jeanne-Thérèse DOMINI

Un temps viendra où les gens ne supporteront plus l'enseignement de la saine doctrine ; mais, au gré de leurs caprices, ils iront se chercher une foule de maîtres pour calmer leur démangeaison d'entendre du nouveau. Ils refuseront d'entendre la vérité pour se tourner vers des récits mythologiques. (2Tm 4, 3)

Il n'est jamais aisé de parler des textes difficiles de l'Écriture Sainte, a fortiori du Nouveau Testament : par définition, cela signifie aborder des sujets sensibles, ceux que l'on préférerait pudiquement passer sous silence, car on peut être chrétien et continuer à faire la sourde oreille au caractère tranchant de la Parole de Dieu. Si on est progressiste, on admettra mal la littéralité de ces passages un peu délicats où il nous est parlé de géhenne, du feu éternel... bref, scandales pour notre rationalité moderne et laxiste, confortablement installée dans ses sécurités... Si on est libéral, on pourra s'agacer de la parole de Jésus au jugement dernier : « j'étais nu et vous m'avez habillé, j'avais soif et vous m'avez donné à boire »¹, on le trouvera un peu socialiste... et si l'on aime la sécurité et le confort, on risque de passer à toute vitesse sur Marc 8, 34 : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, prenne sa croix, et qu'il me suive ».

Nous tenterons donc, non pas de faire une recension de tous les passages difficiles ni de faire une analyse exhaustive des interprétations possibles d'un passage, mais de mettre en relief, comme en un travail pratique, quelques pistes et quelques attitudes qui peuvent nous servir de boussole pour nous aider à trouver l'interprétation juste des passages choquants.

¹ Encore faudrait-il préciser qu'il y a des soifs, des nudités et des prisons spirituelles, bien plus aliénantes que les matérielles. Bref, quoi qu'il en soit, ce qui comptera devant Jésus, avant les belles paroles, c'est la charité en actes, et il semblerait qu'elle commençât par ceux qui nous sont les plus proches (1Tm 5, 8) : « Si quelqu'un ne s'occupe pas des siens, surtout des plus proches, il a renié la foi, il est pire qu'un incroyant ».

Après avoir envisagé comment la principale difficulté réside dans le fait de convertir nos habitudes de pensée, nos conceptions du monde pour adopter Notre Seigneur comme Maître (I), nous nous arrêterons sur les sens de l'Écriture à l'aide des Pères de l'Église et des saints (II), puis sur l'intérêt que peut représenter la vie et la pratique de l'Église pour comprendre certains passages obscurs – nous traiterons en particulier de l'excommunication (III)¹.

I. LA PRINCIPALE DIFFICULTÉ : ACCEPTER LES CATÉGORIES DE L'ÉCRITURE AVANT DE LUI IMPOSER LES NÔTRES.

Nous aurions pu traiter de beaucoup de passages difficiles² : Il y aurait le thème de la colère de Dieu, déjà souvent abordé ici, je me permets de renvoyer à la communication de Fr. Clément Marie : « Miséricorde, tolérance et vérité » pour la session jeunes de 2015 sur la Miséricorde³.

Il y aurait le thème du salut, sur lequel Jésus semble bien ne pas être aussi optimiste que certains de ses théologiens : « Large, et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui s'y engagent, mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et il en est peu qui le trouvent. » Sans vouloir disserter sur ce que recouvrent les termes « peu » et « beaucoup » il faut quand même reconnaître que les Pères de l'Église en ont fait une interprétation qui est loin d'être aussi optimiste que celle de nos théologiens...

¹ Je tiens dès à présent pour vous demander de bien vouloir excuser ce que cette intervention pourra avoir de partiel. Il est évident que s'arrêter en particulier sur les passages difficiles et sensibles, bref, sur les passages qui fâchent, peut orienter et déséquilibrer une présentation organique et équilibrée de la foi. Bien évidemment, tous les passages qui ne fâchent pas sont présumés, et ne doivent pas être minimisés en raison de ce point de vue, ils restent présumés. Mais si l'interprétation des passages sympathiques ne permet pas de comprendre sans les diluer les passages qui fâchent, peut-être faudra-t-il s'inquiéter et revoir notre interprétation...

² Nous aurions pu aussi tenter quelques coups de com' : prouver que Jésus était climatoscéptique, mais les textes scripturaires sont par trop elliptique sur le sujet, preuve peut être que là n'est pas l'essentiel... Il aurait été plus aisé de montrer qu'il n'était pas antispéciste : comment interpréter alors la parole : « Ne jetez pas des perles aux cochons » sans y voir une certaine dépréciation de l'espèce porcine ? ou bien « Les miettes aux petits chiens » ; « Vous valez bien plus que tous les moineaux de la terre... ».

³ Cf. Frère Clément-Marie Domini, « Miséricorde, tolérance et vérité » in FMND, *Actes de la session de Toussaint* : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux », 2015, p.27-37. Voir : <https://fmnd.org/Formation/Session-jeunes-sur-la-Misericorde/Misericorde-tolerance-et-verite>.

Tentons dès à présent de nous rassurer : une lecture attentive de l'Évangile nous persuade que, déjà du temps de Notre Seigneur, ses paroles et ses actions ont fait grincer des dents : en de nombreux passages, ses contemporains trouvent que ses paroles sont dures. Or, le fait est que les passages qui suscitent rejet ou perplexité n'ont somme toute guère changés :

– En Jn 6, 60, Notre-Seigneur évoque l'Eucharistie en des termes d'un réalisme assez brusque : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui » (Jn 6 56), ce qui déclenche des réactions de rejet :

Beaucoup de ses disciples, qui avaient entendu, déclarèrent : "Cette parole est rude ! Qui peut l'entendre ?" Jésus savait en lui-même que ses disciples récriminaient à son sujet. Il leur dit : "Cela vous scandalise ?"

Notons que ce sont ses disciples qui maugréent : ils rejoignent somme toute bien des « modernes » dans leur refus de ce réalisme de la présence réelle et substantielle du corps ressuscité de Notre Seigneur dans l'Eucharistie. Nous ne développerons pas ici les actualisations contemporaines de ce genre de récriminations. Je me contente de vous renvoyer aux ouvrages du cardinal Sarah sur le sujet...

– Deuxième passage qui suscite une indignation, ou une surprise des disciples : Mt 19, 9 :

"Or je vous le dis : si quelqu'un renvoie sa femme – sauf en cas d'union illégitime – et qu'il en épouse une autre, il est adultère." Ses disciples lui disent : "Si telle est la situation de l'homme par rapport à sa femme, mieux vaut ne pas se marier."

Ici encore, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de commenter... mais soulignons toutefois que si Jésus n'a pas suivi l'air du temps en ce domaine, il faut croire qu'il a pris ce risque alors même qu'il devait bien savoir que la situation n'irait pas en s'arrangeant...

Peut-être encore plus intéressante est la suite immédiate de ce passage. Juste après avoir provoqué incompréhension au sujet de l'indissolubilité du mariage, Jésus suscite une polémique encore plus scandaleuse à propos du célibat choisi par amour du Christ :

Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui cela est donné. Il y a des gens qui ne se marient pas car, de naissance, ils en sont incapables ; il y en a qui ne peuvent pas se marier car ils ont été mutilés par les

hommes ; il y en a qui ont choisi de ne pas se marier à cause du royaume des Cieux. Celui qui peut comprendre, qu'il comprenne !

En somme, non seulement Jésus sait que ses paroles vont à contre-courant, mais il le souligne très clairement, histoire que l'on ne pense pas qu'il en a sous-estimé le caractère rude : « que celui qui peut comprendre, qu'il comprenne ». Il semble alors parfaitement conscient que beaucoup ne comprendront pas. Le scandale arrive toutefois lorsque cette incompréhension provient de ceux qui devraient comprendre, c'est-à-dire ses disciples !

Peut-être est-ce là la principale difficulté de la Parole de Dieu : la laisser trancher au plus profond de l'âme, de la laisser juger nos intentions, nos pensées, nos cadres de compréhension : de laisser Jésus pénétrer nos catégories de pensées qui peuvent souvent être trop mondaines ou déformées. Pour comprendre les passages difficiles il faut donc d'abord accepter de n'être pas soi-même la norme mais de laisser Jésus être cette norme et nous enseigner.

C'est ce que Benoît XVI souligne dans son dernier livre publié avec le cardinal Sarah :

Au fondement de la situation grave dans laquelle se trouve aujourd'hui le sacerdoce, on trouve un défaut méthodologique dans la réception de l'Écriture come Parole de Dieu. L'abandon de l'interprétation christologique de l'Ancien Testament a conduit de nombreux exégètes contemporains à une théologie déficiente du culte¹.

Le tout est de savoir si nous voulons aligner la Révélation sur nos catégories ou aligner nos catégories sur la Révélation. Le révélateur : notre capacité à accepter une Tradition qui nous précède et que nous n'avons pas à réinventer.

II. LA TRADITION À L'ŒUVRE

À l'heure de l'interprétation individualiste, où celui qui veut briller doit absolument être original, l'interprétation chrétienne des passages difficiles (comme des autres d'ailleurs) repose sur l'insertion dans la continuité de la Tradition et sur une lecture de l'Écriture Sainte dans son unité, en lisant les passages en lien les uns avec les autres.

¹ R. SARAH – BENOÎT XVI, *Des profondeurs de nos cœurs*, Paris, Fayard 2020, p. 29-30.

Doit-on tout prendre à la lettre, rigoureusement, et se gausser d'une lecture symbolique que l'on soupçonnerait de diluer la radicalité évangélique ? Mais alors comment comprendre des paroles telle celle-ci : Mt 5 2 :

Si ton œil droit entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi, car mieux vaut pour toi perdre un de tes membres que d'avoir ton corps tout entier jeté dans la géhenne.

Je rappelle que des personnes, je pense entre autres à Origène, ont pu l'appliquer à la lettre, et que l'Église ne les en a pas félicité... preuve que ce n'est pas si simple... Faut-il alors tout interpréter de façon plus indulgente ? Mais alors n'y a-t-il pas le risque de soumettre la Parole de Dieu et son caractère tranchant au primat d'une conception mondaine ? Jusqu'où faut-il relativiser ?

De fait, une seule solution peut résoudre l'aporie, c'est le recours à la Tradition et à l'unité de l'Écriture. C'est la seule façon de savoir si notre interprétation de la Parole de Dieu, sans être la seule possible, est néanmoins conforme à la vérité de la foi, c'est-à-dire, non pas à une vérité interprétative parmi d'autres mais conforme à ce qu'est réellement le mystère de Jésus, de Dieu et son dessein de salut et de sanctification. Ainsi, un critère de vérification d'une interprétation est de vérifier qu'elle ne s'oppose pas à la compréhension que ceux qui nous ont précédés, Pères et docteurs de l'Église, saints, Magistère, en ont eu, sans se contenter, certes, de les répéter. Les révolutions sont à la mode, mais telle n'a jamais été la bonne voie en théologie ! Prenons un exemple :

Si quelqu'un vient à moi sans haïr à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple.

La traduction liturgique a traduit prudemment « sans me préférer... ». Cette traduction a le mérite d'éviter des incompréhensions, car Jésus n'annule pas le quatrième commandement « Tu honoreras ton père et ta mère » mais il nous enseigne la radicalité que demande Dieu : c'est tout ou rien, car le premier commandement « Tu adoreras Dieu seul » requiert tout notre cœur et toute notre force, le verbe utilisé pour parler de l'amour des parents est *philein* : l'amour naturel. Il est bon tant qu'il ne s'oppose pas à l'amour surnaturel. Dans les cas douloureux où il faut sacrifier cet amour naturel, ce doit être au profit de cet amour désintéressé, *agapê* qui va à Dieu et au prochain.

Plus proche de nous pensons à l'agonie intérieure de Ste Jeanne de Chantal, lorsqu'au moment de partir pour fonder la Visitation, elle dût en-

jamber le corps de son fils (majeur et établi) allongé en travers de la porte pour manifester violemment son opposition à la décision de sa mère.

Des Pères ont aussi relié ce passage à d'autres passages bibliques : le sacrifice d'Abraham comme exemple héroïque de cette disposition, à l'opposé d'Éli le grand prêtre, qui se voit reprocher par Dieu, après avoir favorisé indûment ses fils par népotisme 1 Sm 2 12ss : « D'où vient que tu honores tes fils plus que moi ? ».

Le terme « haïr » renvoie à la violence intérieure parfois nécessaire pour faire primer la volonté de Dieu. Notre Seigneur nous en a lui-même donné l'exemple dans un autre passage choquant de l'Écriture, lorsqu'il reste à Jérusalem à 12 ans, et que retrouvant ses parents, angoissés, il leur répond : « Pourquoi me cherchez-vous, ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? ».

Des Pères ont relié ce passage au mystère pascal de la mort et de la résurrection du Seigneur. Il y a d'abord l'expression « il faut » qui renvoie aux nombreuses annonces de sa Passion : « Il faut que le Fils de l'Homme soit livré... », mais aussi les trois jours où Jésus accepte de perdre sa vie par amour filial, allant contre l'amour naturel le plus profond : l'attachement à sa propre vie. Les deux passages s'éclairent réciproquement et débouchent sur le sommet de l'amour surnaturel, la croix rédemptrice. Cela éclaire ces paroles qui semblent dures à l'égard de la Vierge Marie : Jésus la guidait à la fois vers une compréhension toujours plus profonde de son mystère et vers un abandon et un dépouillement toujours plus absolu à la lumière de la croix, tout en ressentant douloureusement l'angoisse de celle qui lui a été si intimement unie.

En réduisant cet épisode à une fugue doublée d'une insolence, l'on méconnaît à la fois la sensibilité du cœur de Jésus qui aimait sa mère d'un amour si fort, mais si exigeant, mais aussi la profondeur de ce passage qui renvoie au sommet de notre salut et de l'amour surnaturel : la croix. Les interprétations pseudo-psychanalytiques qui ont fait leur temps (les modes exégétiques et théologiques passent aussi vite que les modes vestimentaires) mais qui renaissent périodiquement ont beau y voir un nécessaire parricide psychologique au service de l'autoconstruction, le texte biblique nous invite au contraire à nous hausser à la perspective surnaturelle du salut face aux revendications légitimes de la nature.

III. UN JÉSUS RÊVÉ... ET UNE ÉGLISE INFIDÈLE ? LE CRITÈRE DE LA VIE ET DE L'ACTION DE L'ÉGLISE

Enfin, il est un autre moyen qui peut nous aider à interpréter l'Écriture en un sens catholique, c'est de le mettre en relation avec la façon dont l'Église l'a compris et vécu dans sa vie et ses institutions.

Il ne s'agit pas évidemment, de canoniser toutes les pratiques des membres de l'Église, ainsi que les erreurs personnelles de ceux-ci : rappelons que l'Écriture juge l'Église avant que l'Église n'interprète l'Écriture... Cela signifie que la hiérarchie est gardienne de l'Écriture, donc doit l'interpréter en lui étant soumise, dans une exigence de fidélité, mais sans la modifier, sans en tordre le sens pour parvenir à des fins humaines et personnelles... Pourtant, la façon dont l'Église tout au cours des âges, a compris certains passages scripturaires comme fondements de ses pratiques, doit être considéré avec sérieux, et si telle ou telle pratique peut être nuancée, on ne le fera qu'avec profonde révérence pour des traditions et des coutumes millénaires, à l'opposé d'une sorte d'orgueil moderne qui tend à juger le passé du haut d'une compréhension révolutionnaire censée être enfin, le retour à la pureté de l'évangile par-delà les scories du temps : des scories, il y en a eu et il y en aura toujours, mais faisons attention à ne pas juger à partir de déviations encore pires ! Abordons donc un passage apparemment peu inclusif de l'Évangile :

Si ton frère a commis un péché contre toi, va lui faire des reproches seul à seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frère. S'il ne t'écoute pas, prends en plus avec toi une ou deux personnes afin que toute l'affaire soit réglée sur la parole de deux ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à l'assemblée de l'Église ; s'il refuse encore d'écouter l'Église, considère-le comme un païen et un publicain. Amen, je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. (Mt 18, 15-18)

Ce passage est très intéressant, car il fonde la pratique de l'excommunication. Pratique aujourd'hui décriée comme un relent moyenâgeux, hautement contraire à l'idéal évangélique.

Notons pour commencer que l'excommunication est une sanction ecclésiastique grave¹ qui ne sanctionne que certains actes particulièrement

¹ Qui se distingue du fait qu'une personne ne puisse pas recevoir la communion en raison d'un mode de vie en opposition objective avec l'enseignement de Notre Seigneur. « L'Église, cependant, réaffirme sa discipline, fondée sur l'Écriture Sainte, selon laquelle elle ne peut ad-

graves comme l'hérésie, le schisme et l'apostasie, qui supposent une persévérance dans le refus de se soumettre ou bien d'autres actes très graves pour lesquels la personne est frappée *ipso facto* : profanation de l'Eucharistie, rupture du secret de la confession, complicité ou acte d'avortement¹.

Première remarque : cette condamnation ne frappe pas tous les péchés, même mortels, mais seulement certains actes dont on souligne ainsi la gravité. On peut ainsi considérer que l'Église dans sa pratique interprète le texte biblique avec indulgence ! Évidemment, cette pratique est jugée par certains dépassée, alors même qu'il faut avouer que, hormis les excommunications *latae sententiae* (c'est-à-dire qui n'ont pas besoin d'être proclamés mais qui accompagnent *ipso facto* un acte grave, ex. avortement), on ne peut pas dire qu'il y ait abus d'excommunications aujourd'hui !

Notons que le passage de l'évangile se poursuit par l'affirmation que si deux ou trois réunis au nom de Jésus, celui-ci est au milieu d'eux, et qu'il nous faut pardonner soixante-dix fois sept fois. Vient alors la parabole du débiteur impitoyable.

Ces différents passages nous montrent que l'excommunication a deux buts. Si le premier, le plus évident, est que certains actes doivent être sévèrement sanctionnés pour éviter une contagion, la gangrène du corps entier (c'est le cas en de nombreuses occurrences : Tt 1, 11...), le second, tout aussi important, est que cette peine pousse le pécheur au repentir et à la conversion, à la réception de la miséricorde : d'ailleurs, l'Église lève l'excommunication dès que le coupable exprime le repentir. D'où l'affirmation brutale de 1 Co 5, 5 : « [...] Au nom du Seigneur Jésus, vous et mon esprit étant assemblés avec la puissance de notre Seigneur Jésus, qu'un tel homme soit livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. »... Pour le coup, saint Paul y va fort². Mais cela rappelle encore une fois la primauté de la vie en Dieu sur les réalités ter-

mettre à la communion eucharistique les divorcés remariés. Ils se sont rendus eux-mêmes incapables d'y être admis car leur état et leur condition de vie est en contradiction objective avec la communion d'amour entre le Christ et l'Église, telle qu'elle s'exprime et est rendue présente dans l'Eucharistie. Il y a par ailleurs un autre motif pastoral particulier : si l'on admettait ces personnes à l'Eucharistie, les fidèles seraient induits en erreur et comprendraient mal la doctrine de l'Église concernant l'indissolubilité du mariage ». (SAINT JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique *Familiaris consortio*, sur les tâches de la famille chrétienne dans le monde d'aujourd'hui, 1981, n°84.)

¹ Dans tous ces cas, la personne est retranchée de la communion visible de l'Église, sans présumer toutefois de sa communion mystique.

restres. En somme, peut-être que même l'excommunication serait évangélique ! Or, l'intéressant demeure que ce sont les personnes mêmes qui trouvent ce genre de sanctions dépassées au nom de la tolérance qui demandent un retour aux pratiques de l'Église primitive.

CONCLUSION

Voilà peut-être la plus grande et la plus insurmontable difficulté du Nouveau Testament : elle nous parle de Dieu et exige de nous un décentrement qui nous oblige à relativiser nos façons humaines de penser, de voir, nos échelles de valeur, nos habitudes.

Elle n'est pas, comme dans les autres textes religieux de l'humanité une sagesse pour nous expliquer le monde par des cosmogonies et des mythologies (elle explique le monde mais tel n'est pas son premier but), ou une seulement une morale pour nous guider sur le chemin du bien vivre et échapper au destin (hindouisme, bouddhisme, traditions orientales, sacrifices païens) ou bien un moyen de cohésion pour la société . Elle est une percée sur celui qui révèle le Père, Notre Seigneur Jésus-Christ¹.

Critiquons donc d'abord nos présupposés et plutôt que de juger l'Église à partir de notre conception personnelle de l'Écriture, acceptons d'entrer dans une conception traditionnelle ; n'acceptons pas facilement que de longues traditions unanimes puissent avoir si facilement fait fausse route ; approfondissons et développer sans fixisme ni concessions envers les abus, mais sans orgueil de penser qu'en 2020, nous aurions enfin découvert la poudre !

² Cf aussi Jd : « Ceux qui sont hésitants, prenez-les en pitié ; d'autres, sauvez-les en les arrachant au feu ; d'autres enfin, prenez-les aussi en pitié, mais avec crainte, en détestant jusqu'au vêtement souillé par leur chair ».

¹ C'est ce que saint Jean nous indique dès le départ de sa première lettre : « *Ce qui était* depuis le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons(...) Pourquoi ? pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Or nous sommes, nous aussi, en communion avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ ».

Famille Missionnaire de Notre-Dame
07 450 Saint Pierre de Colombier
France
<https://fmnd.org>